



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





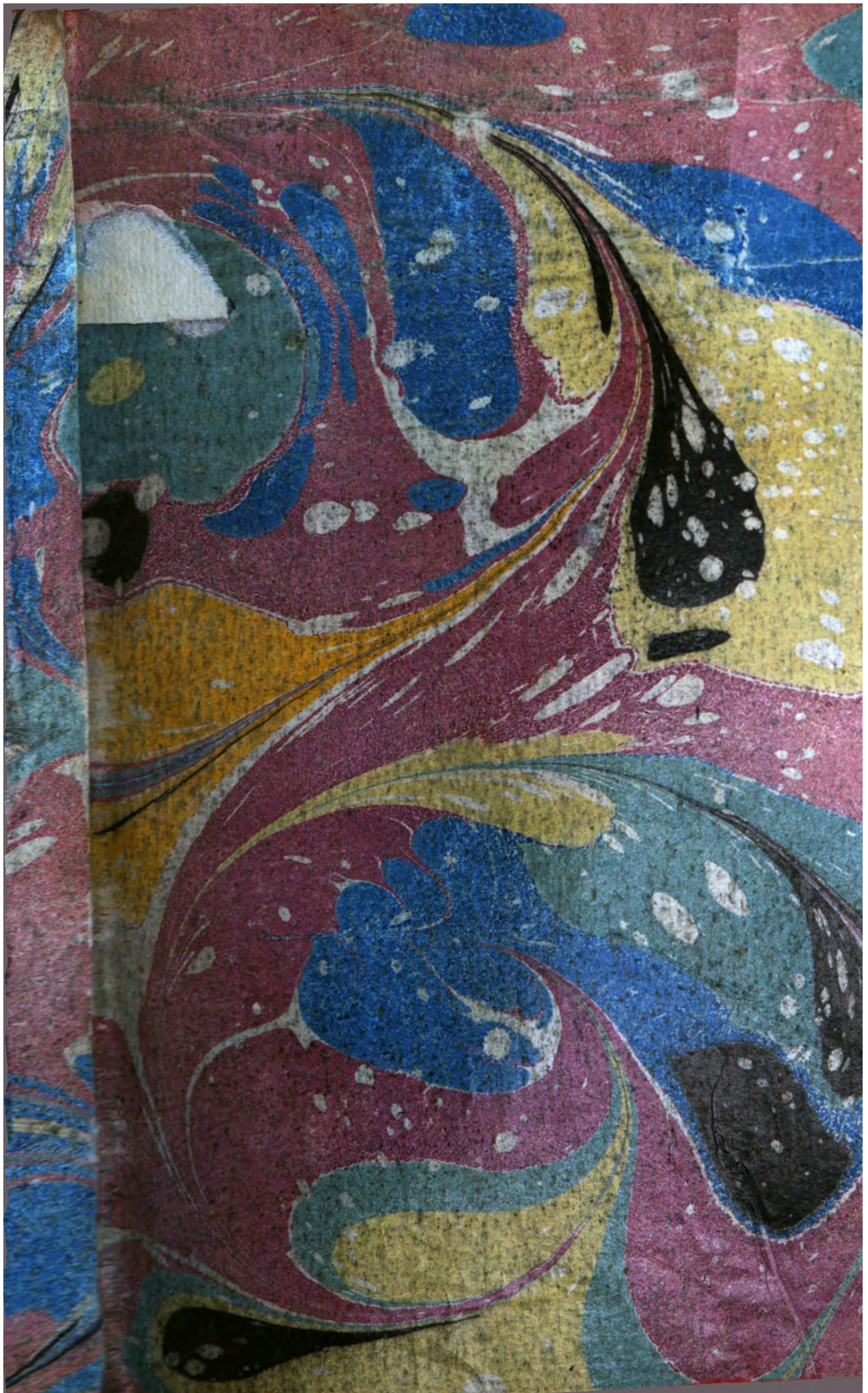
TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD  
VOLTAIRE ROOM



*Theodore Besterman gift*

V8. CC. 1764 (7)







TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD  
VOLTAIRE ROOM



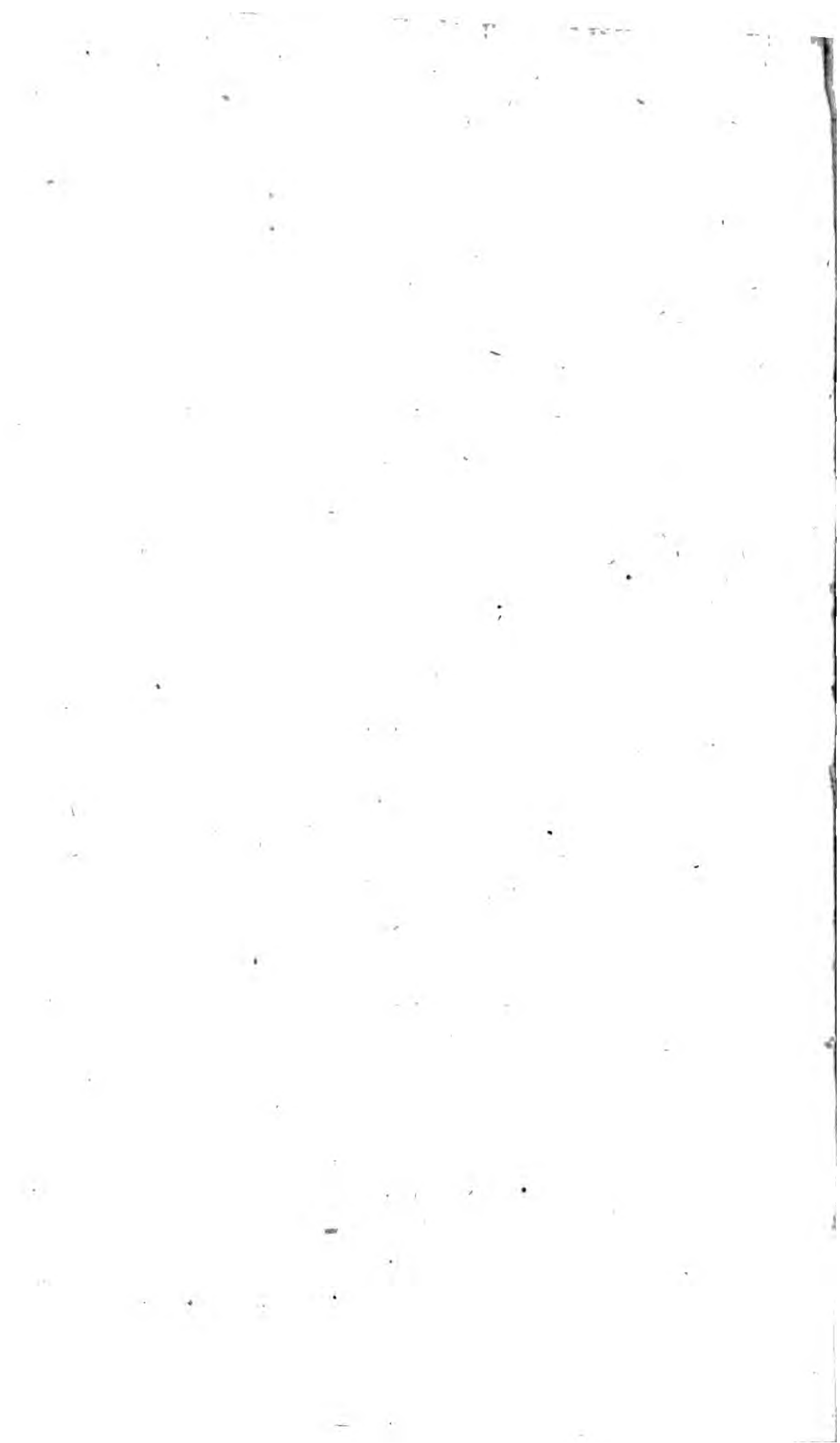
*Theodore Besterman gift*

V8. CC. 1764 (7)















P. CORNEILLE.

TOME SEPTIÈME.

Handwritten text, possibly a title or header, located in the upper middle section of the page.

Handwritten text, possibly a subtitle or a line of a list, located in the lower middle section of the page.

THÉÂTRE  
DE  
PIERRE CORNEILLE,  
AVEC  
DES COMMENTAIRES,  
&c. &c. &c.  
TOME SEPTIÈME.



---

M. DCC. LXIV.



Handwritten text, possibly a title or header, including the word "Introduction" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a paragraph or section header, including the word "Methodology" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a paragraph or section header, including the word "Results" and some illegible characters.

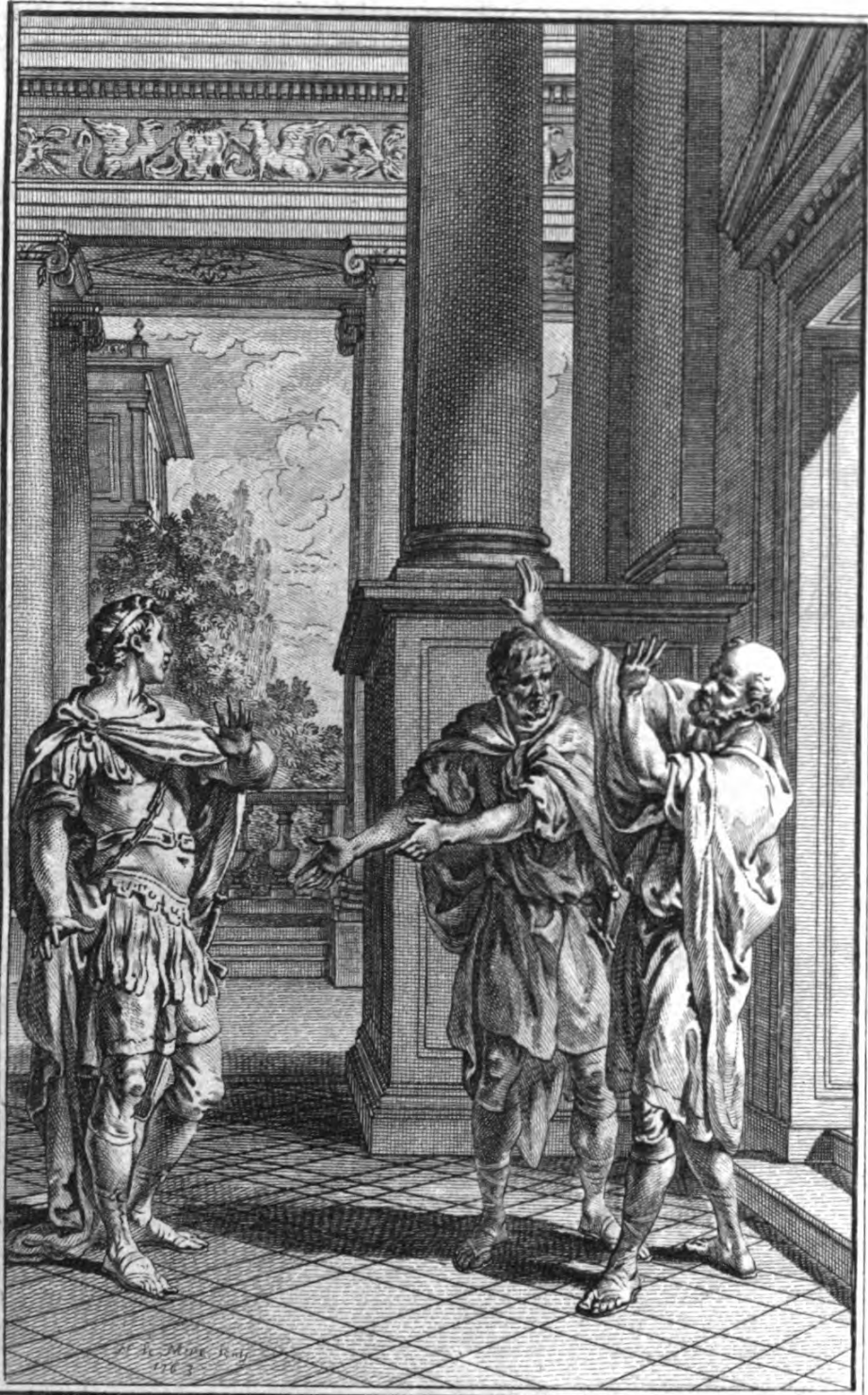
Handwritten text, possibly a section header or a specific point, including the word "Conclusion" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a paragraph or section header, including the word "References" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a paragraph or section header, including the word "Appendix" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a small note or a specific point, including the word "Bibliography" and some illegible characters.

Handwritten text, possibly a footer or a concluding note, including the word "Page" and some illegible characters.

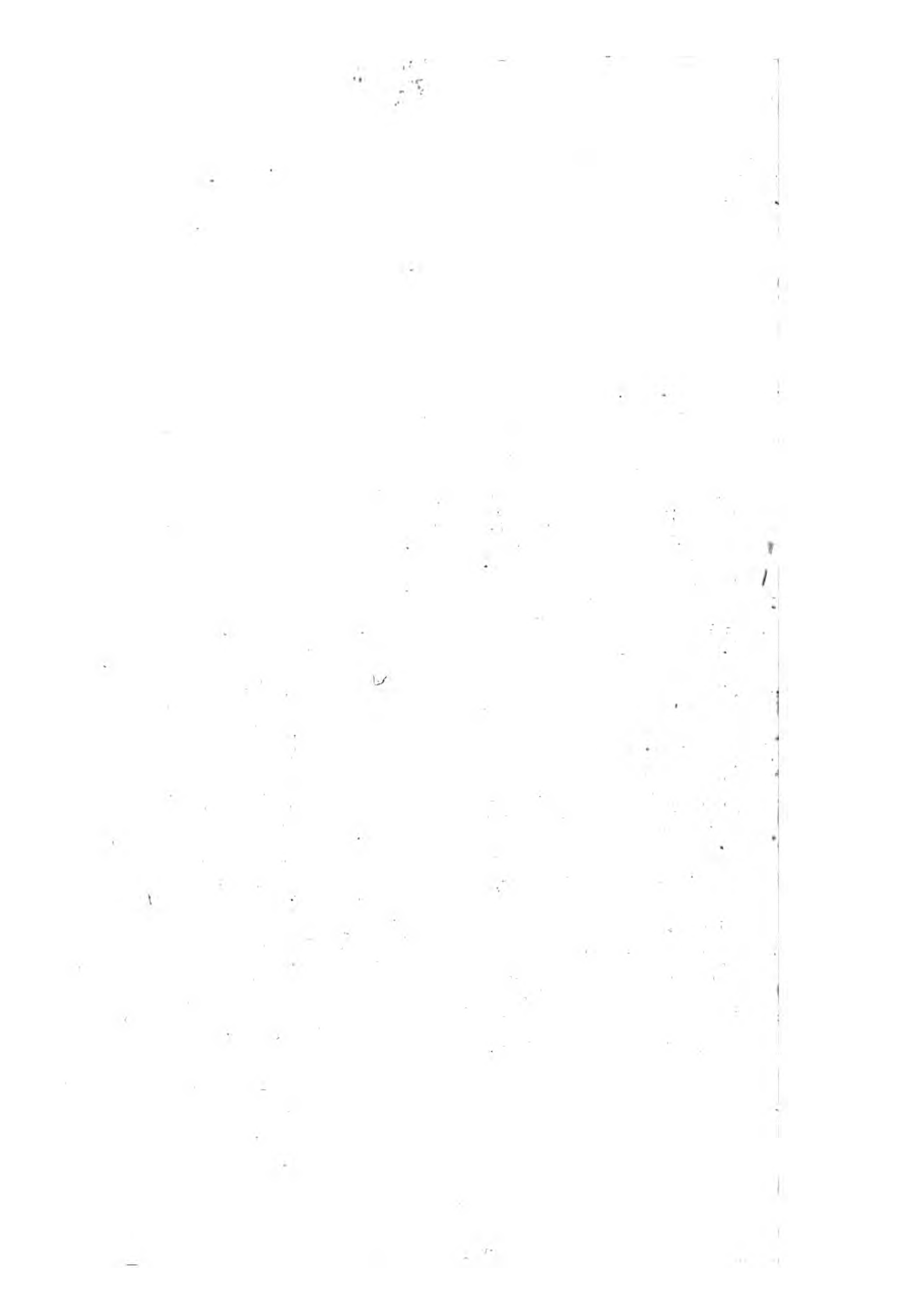


Gravelot inven.

N le Mire Sculp.

IPHICRATE.  
C'est lui-même.  
PHIDIAS.

Lui-même!



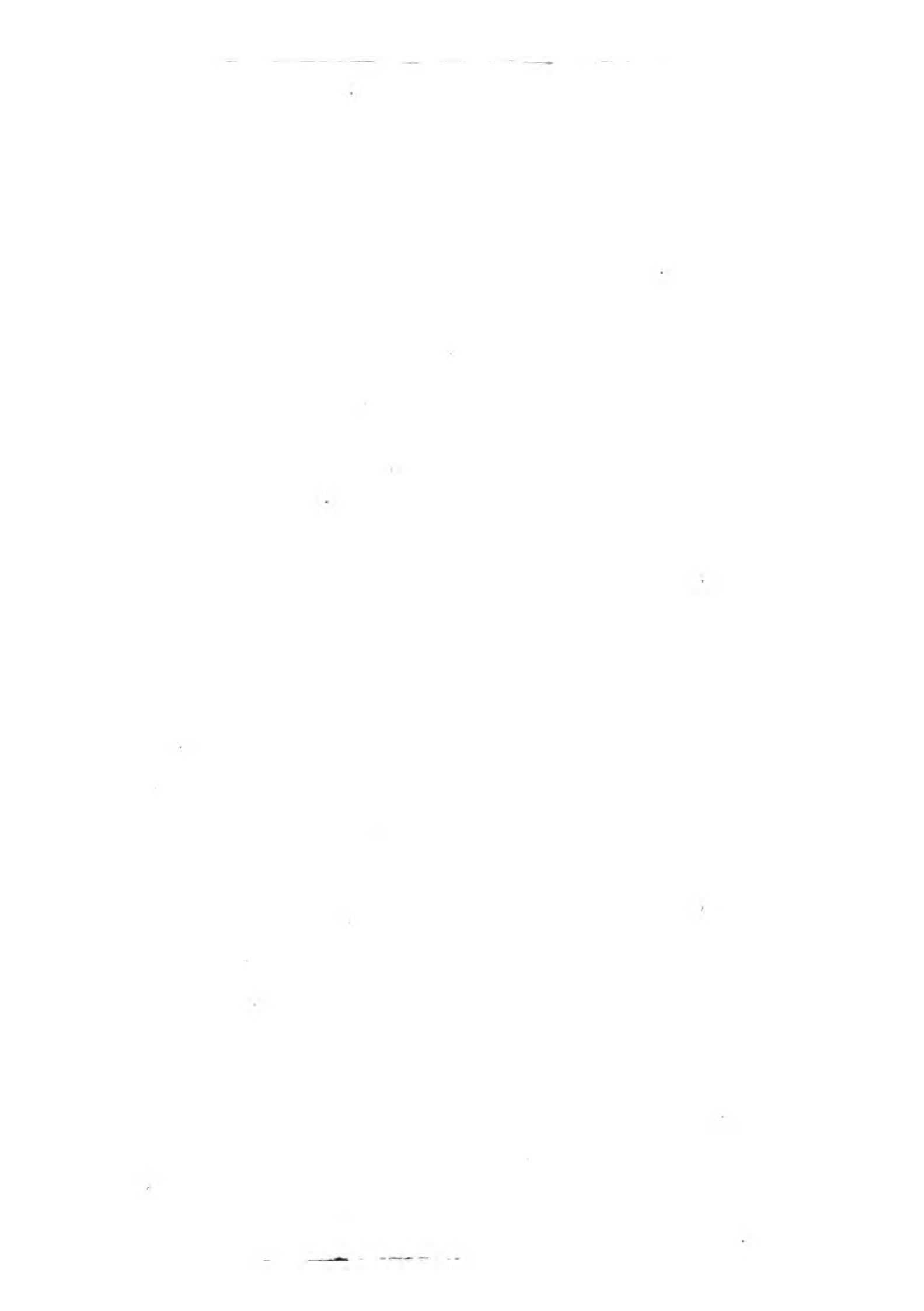
Œ D I P E ,

TRAGÉDIE.

*P. Corneille.* Tom. VII.

A





---

## E P I T A P H E

*Sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet ,  
femme de Monsieur du Chevreul , Ecuyer , Sei-  
gneur d'Esturnville. \**

### S O N N E T.

**N**E verse point de pleurs sur cette sépulture ,  
Passant , ce lit funèbre est un lit précieux ,  
Où git d'un corps tout pur la cendre toute pure ;  
Mais le zèle du cœur vit encor en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature ,  
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux ,  
Avait au Créateur uni la créature ,  
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont fenti sa  
richesse.  
L'humilité , la peine étaient son allégresse ;

\* On trouve cette épitaphe dans la vie de cette béate ,  
imprimée à Paris pour la première fois en 1655. &  
pour la seconde fois en 1660. chez *Charles Savreux*.

Ce sonnet fut imprimé avec *Oedipe* dans la première  
édition de cette tragédie , je ne fais pas pourquoi.

( 4 )

Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.  
Passant, qu'à son exemple un beau feu te trans-  
porte,  
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,  
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de  
la forte.

---

---

## V E R S

*Présentés à Monseigneur le Procureur général Fouquet, Surintendant des finances. \**

- a) **L**AISSE aller ton effor jusqu'à ce grand génie,  
Qui te rapelle au jour dont les ans t'ont bannie,  
Muse, & n'opose plus un silence obstiné  
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
- b) De ton âge importun la timide faiblesse

\* Imprimés à la tête de l'*Œdipe*, Paris 1657. in-12. Ce fut Monsieur *Fouquet* qui engagea *Corneille* à faire cette tragédie. » Si le public (dit ce grand poëte) a » reçu quelque satisfaction de ce poëme, & s'il en reçoit » encore de ceux de cette nature & de ma façon, qui » pourront le suivre; c'est à lui qu'il en doit imputer le » tout, puisque sans ses commandemens je n'aurais jamais » fait l'*Œdipe*. « Dans l'avis au lecteur qui est à la tête de la tragédie, de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

a) *Laisse aller ton effor jusqu'à ce grand génie.* ] Ce grand génie n'était pas *Nicolas Fouquet*, c'était *Pierre Corneille* malgré *Pertharite*, & malgré quelques pièces assez faibles, & malgré *Oedipe* même.

b) *De ton âge importun la timide faiblesse.* ] Il avait 56



A trop & trop longtems déguisé ta paresse ;  
Et fourni des couleurs à la raison d'état ,  
c) Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat.  
L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles  
Rendre à tes grands travaux d) paroles pour pa-  
roles ,  
e) Et le stérile honneur d'un éloge impuissant  
Terminer son accueil le plus reconnaissant ;  
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite  
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite ,  
Par un juste dégoût , ou par ressentiment ,  
Lui pouvait de tes vers envier l'agrément :  
Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime  
Témoigner pour ton nom une toute autre estime ,

ans ; c'était l'âge où *Milton* faisait son poëme épique.

c) *Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat.* ] Il eût dû dire que le peu de justice qu'on lui avait rendu l'avait dégoûté. *Ploravere suis non respondere favorem , Speratum meritis* : mais le dégoût d'un poëte n'est pas une raison d'état.

d) *Paroles pour paroles.* ] Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole on ne lui a donné que des louanges. *Boileau* a dit bien plus noblement :

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers &c.

e) *Et le stérile honneur d'un éloge impuissant &c.* ] Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa

Et répandre l'éclat de sa propre bonté  
 Sur l'endurcissement de ton oisiveté ;  
 Il te ferait honteux d'affermir ton silence  
 Contre une si pressante & douce violence ;  
 Et tu ferais un crime à lui dissimuler  
 Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.  
 Oui, généreux apui de tout notre Parnasse ,  
 Tu me rens ma vigueur lorsque tu me fais grace ;  
 Et je veux bien aprendre à tout notre avenir ,  
 f) Que tes regards benins ont sù me rajeunir.  
 Je m'élève sans crainte avec de si bons guides :  
 Depuis que je t'ai vû , je ne vois plus mes rides ;  
 Et plein d'une plus claire & noble vision ,  
 Je prens mes cheveux gris pour une illusion.

fortune. » Mais à présent que le grand *Fouquet* héros  
 » magnanime répand l'éclat de sa propre bonté sur l'en-  
 » durcissement de l'oisiveté de l'auteur , il lui ferait hon-  
 » teux d'affermir son silence contre cette douce violen-  
 » ce. « Que dire sur de tels vers ? plaindre la faiblesse  
 de l'esprit humain , & admirer les beaux morceaux de  
*Cinna*.

f) *Que tes regards benins &c.* ] On est fâché des *re-*  
*gards benins* , & de la *claire vision* , & que dans le tems  
 qu'il fait de si étranges vers , il dise qu'il se sent encor la  
 main qui crayonna l'ame du grand *Pompée*.

Je sens le même feu, je sens la même audace ;  
 Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace ;  
 Et je me trouve encor la main qui crayonna  
 L'ame du grand Pompée, & l'esprit de Cinna.  
 Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire

Pour qui tu veuilles place au temple de la gloire,  
 g) Quelque nom favori qu'il te plaise arracher  
 A la nuit de la tombe, aux cendres du bucher.  
 Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,  
 Par un noble attentat sur Homère & Virgile ;  
 Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort  
 Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort ;  
 Tu me verras le même, & je te ferai dire,  
 Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,  
 Que dix lustres & plus n'ont pas tout emporté  
 Cet assemblage heureux de force & de clarté,

g) *Quelque nom favori &c.* ] Il eût falu que ces noms favoris eussent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horaces* & de *Cinna*.

h) *N'atens pas toutefois que j'ose m'enhardir &c.* ] On est bien plus fâché encor qu'un homme tel que *Corneille* n'ose s'enhardir jusqu'à applaudir un autre homme, & que la plus vaste étendue du cœur d'un procureur général de Paris, ne puisse être vue d'une seule vue; il eût mieux valu,

Ces prestiges secrets de l'aimable imposture  
 Qu'à l'envi m'ont prêtée & l'art & la nature.

h) N'atens pas toutefois que j'ose m'enhardir ,  
 Ou jusqu'à te dépeindre , ou jusqu'à t'applaudir ;  
 Ce ferait présumer que d'une seule vûe ,  
 J'aurais vû de ton cœur la plus vaste étendue ;  
 Qu'un moment suffirait à mes débiles yeux  
 Pour démêler en toi ces dons brillans des cieux ,  
 De qui l'inépuisable & perçante lumière ,  
 Si-tôt que tu parais fait baisser la paupière.  
 J'ai déjà vû beaucoup en ce moment heureux :  
 Je t'ai vû magnanime , affable , généreux ;  
 Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses ,  
 Je t'ai vû tout d'un coup libéral pour les Muses.  
 Mais pour te voir entier il faudrait un loisir ,  
 Que tes délassemens daignassent me choisir.  
 C'est lors que je verrais la saine politique

à mon avis , pour l'auteur de *Cinna* , vivre à Rouen avec  
 du pain bis & de la gloire , que de recevoir de l'argent  
 d'un sujet du roi , & de lui faire de si mauvais vers  
 pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes  
 de génie à ne jamais profiter ainsi leurs talens. On n'est  
 pas toujours le maître de sa fortune , mais on l'est tou-  
 jours de faire respecter sa médiocrité , & même sa pau-  
 vreté.



Soutenir par tes soins la fortune publique ;  
Ton zèle infatigable à servir ton grand roi ,  
Ta force & ta prudence à régir ton emploi ;  
C'est lors que je verrais ton courage intrépide  
Unir la vigilance & la vertu folide ;  
Je verrais cet illustre & haut discernement ,  
Qui te met au-dessus de tant d'accablement ;  
Et tout ce dont l'aspect d'un astre salutaire  
Pour le bonheur des lys t'a fait dépositaire.  
Jusques-là ne crains pas que je gâte un portrait ,  
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait ;  
Je dois être témoin de toutes ces merveilles ,  
Avant que d'en permettre une ébauche à mes  
veilles :

Et ce flateur espoir fera tous mes plaisirs ,  
Jusqu'à ce que l'effet succède à mes desirs.  
Hâte toi cependant de rendre un vol sublime  
Au génie amorti que ta bonté ranime ,  
Et dont l'impatience attend pour se borner ,  
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.

---

---

## A U L E C T E U R.

**C**E n'est pas sans raison que je fais marcher ces vers à la tête de l'Œdipe, puisqu'ils sont cause que je vous donne l'Œdipe. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le Procureur général quelque sentiment de reconnaissance pour une faveur signalée que j'en venais de recevoir ; & bien qu'ils fussent remplis de cette présomption si naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour propre, il me fit cette nouvelle grace d'accepter les offres qu'ils lui faisaient de ma part, & de me proposer trois sujets pour le théâtre, dont il me laissa le choix. Chacun sait que ce grand ministre n'est pas moins le surintendant des belles lettres que des finances, que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires, & que soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux momens qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès. Ces vérités sont connues de tout le monde, mais tout le monde ne fait pas que sa bon-

té s'est étendue jusqu'à ressusciter les muses ensevelies dans un long silence , & qui étaient comme mortes au monde , puisque le monde les avait oubliées. C'est donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre si avantageusement : non que de-là j'ose prendre l'occasion de faire ses éloges. Nos dernières années ont produit peu de livres considérables , ou pour la profondeur de la doctrine , ou pour la pompe & la netteté de l'expression , ou pour les agrémens & la justesse de l'art , dont les auteurs ne se soient mis sous une protection si glorieuse , & ne lui aient rendu les hommages que nous devons tous à ce concert éclatant & merveilleux de rares qualités , & de vertus extraordinaires, qui laissent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Les téméraires efforts que j'y pourrais faire après eux ne serviraient qu'à montrer combien je suis au-dessous d'eux : la matière est inépuisable , mais nos esprits sont bornés ; & au lieu de travailler à la gloire de mon protecteur , je ne travaillerais qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire simplement , que si le public a reçu quelque satisfaction de ce poëme , & s'il en reçoit encor de cette nature , & de ma façon , qui pourront le suivre , c'est à lui

qu'il en doit imputer le tout , puisque sans ses commandemens je n'aurais jamais fait l'Œdipe , & que cette tragédie a plû assez au roi pour me faire recevoir de véritables & solides marques de son approbation ; je veux dire ses libéralités , que j'ose nommer des ordres tacites , mais pressans , de consacrer aux divertiffemens de sa majesté , ce que l'âge & les vieux travaux m'ont laissé d'esprit & de vigueur.

Au reste , je ne vous dissimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix sur ce sujet , dans la confiance que j'aurais pour moi les suffrages de tous les savans , qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité , & que les pensées de ces grands génies qui l'ont traité en grec & en latin , me faciliteraient les moyens d'en venir à bout assez tôt pour le faire représenter dans le carnaval , je n'ai pas laissé que de trembler quand je l'ai envisagé de près , & un peu plus à loisir que je n'avais fait en le choisissant. J'ai connu que ce qui avait passé pour miraculeux dans ces siècles éloignés , pourrait sembler horrible au nôtre , & que a) cette éloquente & curieuse description de la manière dont ce malheureux

a) Cette éloquente description réussirait sans doute beaucoup , si elle était de ce stile mâle & terrible ; & en



prince se crève les yeux , & le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage , qui occupe tout le cinquième acte chez ces incomparables originaux , ferait soulever la délicatesse ne nos dames qui composent la plus belle partie de notre auditoire , & dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent ; & qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet , ni les femmes d'emploi , il était dénué des principaux ornemens qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai pû , en épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux spectacle , & y ajoutant de l'autre l'heureux épisode des amours de Thésée & de Dircé , que je fais fille de Laïus , & seule héritière de sa couronne , supposé que son

même tems pur & exact , qui caractérise *Sophocle*. Je ne fais même si aujourd'hui que la scène est libre , & dégagée de tout ce qui la défigurait , on ne pourrait pas faire paraître *Oedipe* tout sanglant , comme il parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières , *Oedipe* ne paraissant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser les yeux , beaucoup de patétique dans l'acteur , & peu de déclamation dans l'auteur , les cris de *Jocaste* , & les douleurs de tous les Thébains , pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont *So-*

frère qu'on avait exposé aux bêtes sauvages en eût été dévoré comme on le croyait. J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvait être importun , & donner trop de jour à Œdipe pour se connaître. J'ai rendu la réponse de Laïus évoqué par Tirésie , assez obscure dans sa clarté pour faire un nouveau nœud , & qui peut-être n'est pas moins beau que celui de nos anciens. J'ai cherché même des raisons pour justifier ce qu'Aristote y trouve sans raison , & qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencement de la fable ; & j'ai fait en sorte qu'Œdipe , encor qu'il se souvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus , & dans le même tems de sa mort , bien loin de s'en croire l'auteur , la croit avoir vengée sur trois brigands , à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre

*phocle* a orné son *Oedipe* , feraient sans doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes. Mais du tems de *Corneille* , nos jeux de paume étroits , dans lesquels on représentait ses pièces , les vêtements ridicules des acteurs , la décoration aussi mal entendue que ces vêtements , excluaient la magnificence d'un spectacle véritable , & réduisaient la tragédie à de simples conversations , que *Corneille* anima quelquefois par le feu de son génie.

l'avantage que je m'étais promis, de n'être souvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impossible de me rencontrer avec eux : mais en récompense j'ai eu l'honneur de faire avouer à la plûpart de mes auditeurs, que je n'ai fait aucune pièce de théâtre où se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage *b)* de deux mois, que l'impatience française m'a fait précipiter, par un juste empressement d'exécuter les ordres favorables que j'avais reçûs.

*b) Ouvrage de deux mois. — ] Il eût bien mieux valu que ç'eût été l'ouvrage de deux ans, & qu'il ne fût resté presque rien de ce qui fut fait en deux mois.*

*Travaillez à loisir quelque ordre qui vous presse,*

*Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.*

Il semble que *Fouquet* ait commandé à *Corneille* une tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuisier. N'oublions pas ici de faire sentir une grande vérité ; *Fouquet* n'est plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, & qui même n'a été célèbre que parce que tout le fut dans le siècle de *Louis XIV.* L'auteur de *Cinna*, au contraire, sera connu à jamais de toutes les nations, & le sera même, malgré ses dernières pièces, & malgré ses vers à *Fouquet*.

**ACTEURS.**

---

A C T E U R S.

ŒDIPÉ, roi de Thèbes, fils & mari de Jocaste.

THÉSÉE, prince d'Athènes, & amant de Dircé.

JOCASTE, reine de Thèbes, femme & mère d'Œdipe.

DIRCÉ, princesse de Thèbes, fille de Laïus & de Jocaste, sœur d'Œdipe, & amante de Thésée.

CLÉANTE, }  
DYMAS, } confidens d'Œdipe.

PHORBAS, vieillard Thébain.

IPHICRATE, vieillard de Corinthe.

NÉRINE, dame d'honneur de la reine.

MÉGARE, fille d'honneur de Dircé.

Un page.

*La scène est à Thèbes.*



---

Œ D I P E ,  
T R A G E D I E .

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, DIRCÉ.

THÉSÉE.

**N**'ÉCOUTEZ plus, madame, une pitié cruelle,  
Qui d'un fidèle amant vous ferait un rebelle :  
a) La gloire d'obéir n'a rien qui me soit doux,  
Lorsque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.

a) *La gloire d'obéir &c.* ] Jamais la malheureuse habitude de tous les auteurs français de mettre sur le théâtre des conversations amoureuses, & de rimer les phrases des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force *Corneille* à débiter dans la tragédie d'*Oedipe*, par faire dire à *Thésée* qu'il est un fidèle amant, mais qu'il sera un rebelle aux ordres de sa maîtresse, si elle lui ordonne de se séparer d'elle.

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste ,  
*b)* L'absence aux vrais amans est encor plus funeste ;  
 Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain ,  
 Quand *c)* ce péril douteux épargne un mal certain.

D I R C É.

Le trouvez-vous douteux , quand toute votre suite  
 Par cet affreux ravage à Phædime est réduite ,  
 De qui même le front déjà pâle & glacé  
 Porte empreint le trépas dont il est menacé ?  
 Seigneur , toutes ces morts dont il vous environne  
 Sont des avis pressans que de grace il vous donne ;  
 Et tant lever le bras avant que de fraper ,  
 C'est vous dire assez haut qu'il est tems d'échaper.

T H É S É E.

Je le vois comme vous , mais alors qu'il m'assiège ,  
 Vous laisse-t-il , madame , un plus grand privilège ?  
 Ce palais par la peste est-il plus respecté ?

*b) L'absence aux vrais amans.* ] On ne revient point de sa surprise, à cette absence qui est pour les vrais amans pire que la peste. On ne peut concevoir ni comment *Cornille* a fait ces vers , ni comment il n'eut point d'amis pour les lui faire rayer , ni comment les comédiens osèrent les dire.

*c) Ce péril douteux ,* ] c'est la peste ; *ce mal certain,* c'est l'absence de l'objet aimé.

Et l'air auprès du trône est-il moins infecté ?

D I R C É.

'Ah, seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,  
 Il l'atache aux périls *d)* de la personne aimée.  
 Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourans ;  
 J'y vois tomber du ciel les oiseaux expirans ;  
 Je me vois exposée à ces vastes misères ;  
 J'y vois mes sœurs, la reine, & les princes mes frères.  
 Je fais qu'en ce moment je puis les perdre tous ,  
 Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous :  
 Tant de cette frayeur les profondes atteintes  
 Repoussent fortement toutes les autres craintes.

T H É S É E.

Souffrez donc que l'amour me fasse même loi,  
 Que je tremble pour vous, quand vous tremblez  
 pour moi;  
 Et ne m'imposez pas cette indigne faiblesse,  
 De craindre autres périls que ceux de ma princesse :

*d) De la personne aimée.* ] C'est assez qu'on débite de ces maximes d'amour, pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette scène est une contestation entre deux amans, qui ressemble aux conversations de *Clélie*; rien ne ferait plus froid, même dans un sujet galant; à plus forte raison dans le sujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la nécessité où étaient les au-

J'aurais en ma faveur le courage bien bas ,  
 Si je fuyais des maux que vous ne fuyez pas ,  
 Votre exemple est pour moi la seule règle à suivre ,  
 Eviter vos périls c'est vouloir vous survivre ;  
 Je n'ai que cette honte à craindre sous les cieux .  
 Ici , je puis mourir , mais mourir à vos yeux ;  
 Et si , malgré la mort de tous côtés errante ,  
 Le destin me réserve à vous y voir mourante ,  
 Mon bras sur moi du moins enfoncera les coups  
 Qu'aura son insolence élevés jusqu'à vous ;  
 Et fera me soustraire à cette ignominie ,  
 De souffrir après vous quelques momens de vie ;  
 Qui dans le triste état où le ciel nous réduit ,  
 Seraient de mon départ l'infame & le seul fruit .

## D I R C É.

Quoi ! Dircé par sa mort deviendrait criminelle ,  
 Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle !  
 Et ce cœur intrépide au milieu du danger  
 Se défendrait si mal d'un malheur si léger !

teurs d'introduire toujours l'amour dans leurs pièces , que cet épisode de *Thésée* & de *Dircé* , dont *Cornille* même a le malheur de s'applaudir dans son examen d'*Oedipe* ?

Les fautes contre la langue , contre l'élégance , contre l'harmonie , sont à peu près les mêmes que dans les pièces précédentes. On n'en parlera pas.



M'immoler une vie à tous si précieuse ,  
 Ce ferait rendre à tous ma mémoire odieuse ,  
 Et par toute la Grèce animer trop d'horreur  
 Contre une ombre chérie avec tant de fureur.  
 Ces infames brigands dont vous l'avez purgée ,  
 Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée ,  
 Après votre trépas à l'envi renaiffans ,  
 Pilleraient fans frayeur les peuples impuiffans ;  
 Et chacun maudirait , en les voyant paraître ,  
 La cause d'une mort qui les ferait renaître.

Oserai-je , seigneur , vous dire hautement  
 Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel amant ?  
 S'il est vertu pour nous que le ciel n'a formées  
 Que pour le doux emploi d'aimer , & d'être aimées,  
 Il faut qu'en vos pareils les belles passions  
 Ne soient que l'ornement des grandes actions.  
 Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inspire  
 Doivent les élever , & non pas les détruire ;  
 Et quelque désespoir que leur cause un trépas ,  
 Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.  
 Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre ,  
 Sont des dons que le ciel fait à toute la terre ;  
 Et l'univers en eux perd un trop grand secours ,  
 Pour souffrir que l'amour soit maître de leurs jours.  
 Faites voir , si je meurs , une entière tendresse ;

Mais vivez après moi pour toute notre Grèce;  
 Et laissez à l'amour conserver par pitié  
 De ce tout désuni la plus digne moitié.  
 Vivez, pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,  
 Pour porter en tous lieux vos soupirs & ma gloire,  
 Et faire partout dire : *Un si vaillant héros*  
*Au malheur de Dircé donne encor des sanglots ;*  
*Il en garde en son ame encor toute l'image ,*  
*Et rend à sa chère ombre encor ce triste hommage.*  
 Cet espoir est le seul dont j'aime à me flater ,  
 Et l'unique douceur que je veux emporter.

T H É S É E.

Ah , madame , vos yeux combatent vos maximés ;  
 Si j'en crois leur pouvoir , vos conseils font des  
 crimes.

Je ne vous ferai point ce reproche odieux ,  
 Que si vous aimiez bien , vous conseilleriez mieux :  
 Je dirai seulement qu'auprès de ma princesse ,  
 Aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse ,  
 Et que de l'univers fût-il le seul apui ,  
 Aimant un tel objet il ne doit rien qu'à lui .  
 Mais ne contestons point , & sauvons l'un & l'autre ;  
 L'hymen justifiera ma retraite , & la vôtre .  
 Le roi me pourrait-il en refuser l'aveu ,  
 Si vous en avouez l'audace de mon feu ?

Pourrait-il s'oposer à cette illustre envie  
D'affurer sur un trône une si belle vie,  
Et ne point consentir que des destins meilleurs  
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs ?

## D I R C É.

Le roi, tout roi qu'il est, seigneur, n'est pas mon  
maître ;

Et le sang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,  
Dispense trop mon cœur de recevoir la loi  
D'un trône que sa mort n'a dû laisser qu'à moi.  
Mais comme enfin le peuple, & l'hymen de ma mère,  
Ont mis entre ses mains le sceptre de mon père,  
Et qu'en ayant ici toute l'autorité,  
Je ne puis rien pour vous contre sa volonté,  
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée  
Au milieu d'une ville à périr condamnée,  
Où le courroux du ciel changeant l'air en poison  
Donne lieu de trembler pour toute sa maison ?

---

S C E N E II.

DIRCÉ, THÉSÉE, MÉGARE.

MÉGARE *bas à Dircé.*  
**M** Adame.

DIRCÉ.

Adieu, Seigneur, la reine qui m'appelle  
 M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;  
 Et d'ailleurs le roi vient.

THÉSÉE.

Que ferai-je ?

DIRCÉ.

Parlez,

Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

S C E N E III.

ŒDIPE, THÉSÉE, CLÉANTE.

ŒDIPE.

**A**U milieu des malheurs que le ciel nous envoie,  
 Prince, nous croiriez-vous capable d'une joie,  
 Et que nous voyant tous sur les bords du tombeau,  
 Nous puissions d'un hymen allumer le flambeau ?  
 C'est choquer la raison, peut-être, & la nature ;

Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,  
 Que Delphes, dont j'atens réponse en ce moment,  
 M'enverra de nos maux le plein soulagement.

T H É S É E.

Seigneur, si j'avais cru que parmi tant de larmes  
 La douceur d'un hymen pût avoir quelques char-  
 mes,  
 Que vous en eussiez pû supporter le dessein,

e) *Thésée* qui fait voir un beau feu dans son sein, & qui s'appelle *amant misérable*; *Oedipe* qui devine qu'un intérêt d'amour retient *Thésée* au milieu de la peste; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'*Antigone* est parfaite; *Ismène* admirable, & que *Dircé* n'a rien de comparable; en un mot, ce stile d'un froid comique qui revient toujours, ces ironies, ces dissertations sur l'amour galant, tant de petiteffes grossières dans un sujet si sublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encor enlevée, malgré tous les efforts que *Corneille* avait faits dans les belles scènes de *Cinna* & d'*Horace*. Le sujet d'*Oedipe* demandait le stile d'*Athalie*; & celui dont *Corneille* s'est servi n'est pas à beaucoup près aussi noble que celui du *Misanthrope*. Cependant *Corneille* avait montré dans plusieurs scènes de *Pompée*, qu'il savait orner ses vers de toute la magnificence de la poésie. Le sujet d'*Oedipe* n'est pas moins poétique que celui de *Pompée*; pourquoi donc le langage est-il



Je vous aurais fait voir e) un beau feu dans mon  
sein ,  
Et tâché d'obtenir cet aveu favorable ,  
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.

## Œ D I P E.

Je l'avais bien jugé , qu'un intérêt d'amour  
Fermait ici vos yeux aux périls de ma cour :  
Mais je croirais me faire à moi-même un outrage ,

dans *Oedipe* si opposé au sujet ? *Corneille* s'était trop accoutumé à ce stile familier , à ce ton de dissertation. Tous les personnages , dans presque tous ses ouvrages , raisonnent sur l'amour , & sur la politique. C'est non-seulement l'opposé de la tragédie , mais de toute poésie ; car la poésie n'est guères que peinture , sentiment & imagination. Les raisonnemens sont nécessaires dans une tragédie , quand on délibère sur un grand intérêt d'état ; il faut seulement qu'alors celui qui raisonne ne tienne point du sophiste ; mais des raisonnemens sur l'amour sont partout hors de saison.

L'abbé *d'Aubignac* écrivit contre l'*Oedipe* de *Corneille* ; il y reprend plusieurs fautes avec lesquelles une pièce pourrait être admirable , fautes de bienséance , duplicité d'action , violation des règles. *D'Aubignac* n'en savait pas assez pour voir que la principale faute est d'être froid dans un sujet intéressant , & rempant dans un sujet sublime.

Si je vous obligeais d'y tarder davantage ,  
 Et si trop de lenteur à seconder vos feux  
 Hazardait plus longtems un cœur si généreux.  
 Le mien fera ravi que de si nobles chaines  
 Unissent les états de Thèbes & d'Athènes.  
 Vous n'avez qu'à parler , vos vœux sont exaucés.  
 Nommez ce cher objet , grand prince , & c'est assez.  
 Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau  
 trône ;  
 Et vous pouvez choisir d'Ismène , ou d'Antigone ;  
 Car je n'ose penser que le fils d'un grand roi ,  
 Un si fameux héros , aime ailleurs que chez moi ,  
 Et qu'il veuille en ma cour , au mépris de mes  
 filles ,  
 Honorer de sa main de communes familles.

## T H É S É E.

Seigneur , il est tout vrai , j'aime en votre palais ;  
 Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.  
 Vous l'aimez à l'égal d'Antigone , & d'Ismène :  
 Elle tient même rang chez vous , & chez la reine :  
 En un mot , c'est leur sœur , la princesse Dircé ,  
 Dont les yeux . . .

## Œ D I P E.

Quoi , ses yeux , Prince , vous ont blessé ?  
 Je suis fâché pour vous que la reine sa mère

Ait fû vous prévenir pour un fils de son frère.  
 Ma parole est donnée , & je n'y puis plus rien ;  
 Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

## T H É S É E.

Antigone est parfaite , Ismène est admirable ,  
 Dircé , si vous voulez , n'a rien de comparable ,  
 Elles font l'une & l'autre un chef-d'œuvre des  
 cieux ;  
 Mais où le cœur est pris , on charme en vain les  
 yeux.

Si vous avez aimé , vous avez fû connaître  
 Que l'amour de son choix veut être le seul maître ;  
 Que s'il ne choisit pas toujours le plus parfait ,  
 Il atache du moins les cœurs au choix qu'il fait ;  
 Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage,  
 Celle qu'il nous choisit plait toujours davantage.

Ce n'est pas ofenser deux si charmantes sœurs ,  
 Que voir en leur ainée aussi quelques douceurs.  
 J'avoûrai , s'il le faut , que c'est un pur caprice ,  
 Un pur aveuglement qui leur fait injustice ;  
 Mais ce serait trahir tout ce que je leur doi ,  
 Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moi.

## Œ D I P E.

Mais c'est m'ofenser , moi , Prince , que de préten-  
 dre

A des honneurs plus hauts que le nom de mon  
gendre.

Je veux toutefois être encor de vos amis ;  
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.  
Je vous l'ai déjà dit , que pour cet hyménée  
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée :  
Vous avez attendu trop tard à m'en parler ,  
Et je vous offre assez de quoi vous consoler.  
La parole des rois doit être inviolable.

## T H É S É E.

Elle est toujours sacrée , & toujours adorable ;  
Mais ils ne font jamais esclaves de leur voix ,  
Et le plus puissant roi doit quelque chose aux rois.  
Retirer sa parole à leur juste prière ,  
C'est honorer en eux son propre caractère ;  
Et si le prince Æmon ose encor vous parler ,  
Vous lui pouvez offrir de quoi se consoler.

## Œ D I P E.

Quoi , Prince , quand les dieux tiennent en main  
leur foudre ,  
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en pou-  
dre ,  
J'oserais violer un serment solennel ,  
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel ?

T H É S É E.

C'est pour un grand monarque avoir bien du scrupule.

Œ D I P E.

C'est en votre faveur être un peu bien crédule ,  
De présumer qu'un roi , pour contenter vos yeux ,  
Veuille pour ennemis les hommes & les dieux.

T H É S É E.

Je n'ai qu'un mot à dire après un si grand zèle.  
Quand vous donnez Dircé , Dircé se donne-t-elle ?

Œ D I P E.

Elle fait son devoir.

T H É S É E.

Savez-vous quel il est ?

Œ D I P E.

L'aurait-elle réglé suivant votre intérêt ?  
A me désobéir l'auriez-vous résolue ?

T H É S É E.

Non , je respecte trop la puissance absolue ;  
Mais lorsque vous voudrez sans elle en disposer ,  
N'aura-t-elle aucun droit , Seigneur , de s'excuser ?

Œ D I P E.

Le tems vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

T H É S É E.

Le tems me fera voir jusques où je m'abuse ,



Et ce fera lui seul qui saura m'éclaircir  
 De ce que pour Æmon vous ferez réussir.  
 Je porte peu d'envie à sa bonne fortune ;  
 Mais je commence à voir que je vous importune.  
 Adieu , faites , Seigneur , de grace , un juste choix ,  
 Et , si vous êtes roi , considérez les rois.

## S C E N E IV. f)

Œ D I P E , C L É A N T E.

Œ D I P E.

**S**I je suis roi , Cléante , & que me croit-il être ?  
 Cet amant de Dircé déjà me parle en maître !  
 Vois , vois ce qu'il ferait s'il était son époux.

C L É A N T E.

Seigneur , vous avez lieu d'en être un peu jaloux.  
 Cette princesse est fière ; & , comme sa naissance  
 Croit avoir quelque droit à la toute-puissance ,  
 Tout est au dessous d'elle à moins que de régner ,  
 Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

Œ D I P E.

f) *Oedipe* raconte l'histoire du Sphinx à un confident qui doit en être instruit ; c'est un défaut très commun , & très difficile à éviter. Ce récit a de la force & des beautés : on l'écoutait avec plaisir , parce que tout ce qui

## Œ D I P É.

Le sang a peu de droits dans le sexe imbécille ;  
 Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville ;  
 Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort apui ,  
 Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.  
 Toi , qui né dans Argos , & nourri dans Mycènes ,  
 Peux être mal instruit de nos secrettes haines ,  
 Vois-les jusq' en leur source , & juge entre elle &  
 moi ,  
 Si je règne sans titre , & si j'agis en roi.

On t'a parlé du f) sphynx, dont l'énigme funeste  
 Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.  
 Ce monstre à voix humaine , aigle , femme & lion,  
 Se campait fièrement sur le mont Cytheron ,  
 D'où chaque jour ici devait fondre sa rage ,  
 A moins qu'on n'éclaircit un si sombre nuage.  
 Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité ,  
 C'était de ce prodige enfler la cruauté ;  
 Et les membres épars des mauvais interprètes  
 Ne laissaient dans ces murs que des bouches muet-  
 tes.

Mais , comme aux grands périls le falaire enhardit ,  
 qui forme un tableau plaît toujours plus que les contes-  
 rations qui ne sont pas sublimes , & que l'amour qui  
 n'est pas atendriissant.

Le peuple offre le sceptre , & la reine son lit ;  
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie ;  
J'arrive , je l'aprens , j'y hazarde ma vie.  
Au pied du roc affreux semé d'os blanchiffans,  
Je demande l'énigme , & j'en cherche le sens ;  
Et ce qu'aucun mortel n'avait encor pû faire ,  
J'en dévoile l'image , & perce le mystère.  
Le monstre furieux de se voir entendu ,  
Venge aussi-tôt sur lui tant de sang répandu ,  
Du roc se lance en bas , & s'écrase lui-même.  
La reine tint parole , & j'eus le diadème.  
Dircé fournissait lors à peine un lustre entier,  
Et me vit sur le trône avec un œil altier.  
J'en vis frémir son cœur , j'en vis couler ses larmes ;  
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes ;  
Et si l'âge en secret a pû la révolter ,  
Vois ce que mon départ n'en doit point redouter.  
La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle ;  
J'en atens aujourd'hui la funeste nouvelle ;  
Et je hazarde tout à quitter les Thébains ,  
Sans mettre ce dépôt en de fidèles mains.  
Æmon ferait pour moi digne de la princesse ;  
S'il a de la naissance , il a quelque faiblesse ;  
Et le peuple du moins pourrait se partager ,  
Si dans quelque attentat il osait l'engager :

Mais un prince voifin , tel que tu vois Théfée ,  
 Ferait de ma couronne une conquête aifée ,  
 Si d'un pareil hymen le dangereux lien  
 Armaït pour lui fon peuple , & foulevait le mien.  
 Athènes eft trop proche , & durant une abfence ,  
 L'ocafion qui flate anime l'efpérance ;  
 Et quand tous mes fujets me garderaient leur foi ,  
 Défolés comme ils font , que pourraient - ils pour  
 moi ?

La reine a pris le foin d'en parler à fa fille.  
 Æmon eft de fon fang , & chef de fa famille ;  
 Et l'amour d'une mère a fouvent plus d'effet ,  
 Que n'ont . . . Mais la voici , fachons ce qu'elle a  
 fait.

## S C E N E V. g)

JOCASTE , ŒDIPE , CLÉANTE ,  
NÉRINE.

J O C A S T E.

**J**'Ai perdu tems , seigneur , & cette ame embrasée  
Met trop de différence entre Æmon & Thésée.  
Aussi je l'avoûrai , bien que l'un soit mon sang ,  
Leur mérite diffère encor plus que leur rang ;  
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une personne  
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.

Œ D I P E.

Thésée est donc , madame , un dangereux rival ?

J O C A S T E.

Æmon est fort à plaindre , ou je devine mal.  
J'ai tout mis en usage auprès de la princesse ,  
Conseil , autorité , reproche , amour , tendresse ;  
J'en ai tiré des pleurs , arraché des soupirs ,

g) *Jocaste* raisonne sur l'amour de *Dircé* , sur lequel *Thésée* n'a déjà raisonné que trop. Elle dit que *Dircé* est amante à bon titre , & princesse avisée. Prenez cette scène isolée , on ne devinera jamais que c'est là le sujet d'*Oedipe*.



Et n'ai pû de son cœur ébranler les défirs.  
 J'ai pouffé le dépit de m'en voir séparée  
 Jusques à la nommer fille dénaturée.  
*Le sang royal n'a point ces bas atachemens ,  
 Qui font les déplaisirs de ces éloignemens ;  
 Et les ames , dit-elle , au trône destinées ,  
 Ne doivent aux parens que les jeunes années.*

Œ D I P E.

Et ces mots ont soudain calmé votre couroux ?

J O C A S T E.

Pour les justifier elle ne veut que vous.  
 Votre exemple lui prête une preuve assez claire ,  
 Que le trône est plus doux que le sein d'une mère ;  
 Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

Œ D I P E.

Mon exemple & sa faute ont peu d'égalité.  
 C'est loin de ses parens qu'un homme apprend à  
 vivre.

Hercule m'a donné ce grand exemple à fuivre ;  
 Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats  
 J'ai cherché comme lui la gloire & les combats.  
 Mais bien que la pudeur par des ordres contraires  
 Atache de plus près les filles à leurs mères ,  
 La votre aime une audace où vous la foutenez,

Je la condamnerai , si vous la condamnez ;  
 Mais à parler sans fard , si j'étais en sa place ,  
 J'en userais comme elle , & j'aurais même audace.  
 Et vous-même , seigneur , après tout , dites moi ,  
 La condamneriez-vous si vous n'étiez son roi ?

Œ D I P E.

Si je condamne en roi son amour , ou sa haine ,  
 Vous devez comme moi les condamner en reine.

J O C A S T E.

Je suis reine , seigneur , mais je suis mère aussi.  
 Aux miens , comme à l'état , je dois quelque  
 souci.

Je sépare Dircé de la cause publique :  
 Je vois qu'ainsi que vous elle a sa politique.  
 Comme vous agissez en monarque prudent ,  
 Elle agit de sa part en cœur indépendant ,  
 En amante à bon titre , en princesse avisée ,  
 Qui mérite ce trône où l'appelle Thésée.  
 Je ne puis vous flater , & croirais vous trahir ,  
 Si je vous promettais qu'elle pût obéir.

Œ D I P E.

Pourrait-on mieux défendre un esprit si rebelle ?

J O C A S T E.

Parlons-en comme il faut ; nous nous aimons plus  
qu'elle ;

Et c'est trop nous aimer , que voir d'un œil jaloux  
Qu'elle nous rend le change , & s'aime plus que nous.  
Un peu trop de lumière à nos désirs s'opose.  
Peut-être avec le tems nous pourrions quelque chose ;  
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un  
jour,

Quand la raison soutient le parti de l'amour.

Œ D I P E.

Souscrivons donc , madame , à tout ce qu'elle  
ordonne ;

Couronnons cet amour de ma propre couronne ;  
Cédons de bonne grace , & d'un esprit content  
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.  
A mon ambition Corinthe peut suffire ,  
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un empire.  
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils ,  
Que le courroux du ciel a fait naître ennemis ,  
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare ,  
A moins que pour régner leur destin les sépare ?

J O C A S T E.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux :  
Dircé les aime en sœur , Thésée est généreux ;

Et si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,  
A son ambition Athènes doit suffire.

Œ D I P E.

Vous mettez une borne à cette ambition !

J O C A S T E.

J'en prens, quoi qu'il en soit, peu d'appréhension ;  
Et Thèbes & Corinthe ont des bras comme Athènes.  
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines :  
Dymas est de retour, & Delphes a parlé.

Œ D I P E.

Que son visage montre un esprit défolé !

S C E N E VI. h)

ŒDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLÉANTE,  
NÉRINE.

Œ D I P E.

**H**É bien, quand verrons-nous finir notre in-  
fortune ?

h) Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle détruit le grand intérêt de la pièce ; & cet intérêt est détruit, parce que le malheur, & le danger public dont il s'agit, ne sont présentés qu'en épisodes, & comme une affaire presque oubliée. C'est qu'il n'a été question, jusqu'ici, que du mariage de *Dircé* ; c'est qu'au

Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponse?

D Y M A S.

Aucune.

Œ D I P E.

Quoi, les dieux sont muets!

D Y M A S.

Ils sont muets & sourds.

Nous avons par trois fois imploré leur secours,  
Par trois fois redoublé nos vœux, & nos ofrandes,  
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.  
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus  
Sortant du fond de l'autre expliquait leur refus;  
Et cent voix tout à coup, sans être articulées,  
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,  
Faisaient avec horreur soudain connaître à tous  
Qu'ils n'avaient plus ni d'yeux, ni d'oreilles pour  
nous.

Œ D I P E.

Ah, madame!

lieu de ce tableau si grand & si touchant de *Sophocle*,  
c'est un confident qui vient apporter froidement des nou-  
velles, c'est qu'*Oedipe* cherche une raison du courroux du  
ciel, laquelle n'est pas la vraie raison; c'est qu'enfin,  
dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers  
tragiques.



Œ D I P E.

J O C A S T E.

Ah, seigneur, que marque un tel silence ?

Œ D I P E.

Que pourrait-il marquer qu'une juste vengeance ?  
 Les dieux, qui tôt ou tard savent se ressentir,  
 Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.  
 Ce fils dont ils avaient prédit les aventures,  
 Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures ;  
 Et ce sang innocent, & ces dieux irrités  
 Se vengent maintenant de vos impiétés.

J O C A S T E.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,  
 Pour le voir parricide, & pour le voir inceste ;  
 Et des crimes si noirs étouffés au berceau  
 Auraient-ils fû pour moi faire un crime nouveau ?  
 Non, non, de tant de maux Thèbes n'est affligée,  
 Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée ;  
 Son ombre incessamment me frappe encor les yeux ;  
 Je l'entens murmurer à toute heure, en tous lieux,  
 Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie  
 Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

Œ D I P E.

Pourions-nous en punir des brigands inconnus  
 Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs ?

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même  
Sur trois de ces brigands vengé le diadème ;  
Au lieu même, au tems même, ataqué seul par trois,  
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.  
Mais ne négligeons rien, & du royaume sombre  
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.  
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers,  
Sachons à qui de nous font dûs les maux soufferts ;  
Sachons-en, s'il se peut, la cause & le remède.  
Allons tout de ce pas réclamer tous son aide.  
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,  
Si je laisse plein calme & pleine joye ici.

*Fin du premier acte.*

---

---



---

## A C T E II.

*S C E N E P R E M I E R E. a)*

ŒDIPE, DIRCÉ, CLÉANTE, MÉGARE.

Œ D I P E.

**J**E ne le céle point, cette hauteur m'étonne.

Àmon a du mérite, on chérit sa personne:

Il est prince, & de plus étant offert par moi. . .

*a)* Toutes les fois que dans un sujet patétique & terrible, fondé sur ce que la religion a de plus auguste & de plus effrayant, vous introduirez un intérêt d'état, cet intérêt si puissant ailleurs devient alors petit & faible. Si au milieu d'un intérêt d'état, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui atache l'ame, (supposé qu'une intrigue politique puisse atacher) si, dis-je, vous faites entrer la terreur, & le sublime tiré de la religion ou de la fable, dans ces sujets ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, & n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'esprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Electre*, ou *Pelope*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre sujet est un intérêt d'état, un droit au trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les

D I R C É.

Je vous ai déjà dit, seigneur, qu'il n'est pas roi.

Œ D I P E.

Son hymen toutefois ne vous fait point descendre :  
S'il n'est pas dans le trône, il a droit d'y prétendre ;  
Et comme il est forti de même sang que vous ,  
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux.

D I R C É.

Vous pouvez donc sans honte en faire votre gendre ;  
Mes sœurs en l'épousant n'auront point à descendre ;

dieux , les autels , les oracles , les sacrifices , les prophéties. *Non erat his locus.*

S'agit-il de la guerre & de la paix ? raisonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoient sur la terre ? effrayez , touchez , pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux ? faites répandre des larmes. Ici *Dircé* brave *Oedipe* , & l'avilissent , défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies , dans lesquelles on voit presque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent , & traiter les empereurs , les rois , les vainqueurs comme des domestiques dont on ferait mécontent.

Cette longue scène ne finit que par un petit ressouvenir du sujet de la pièce ; *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie*. Ce n'est donc que par occasion qu'on dit un mot de la seule chose dont on aurait dû parler.

Mais pour moi, vous savez qu'il est ailleurs des rois,  
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.

Œ D I P E.

Vous le pouvez, madame, & n'en voudrez pas faire,  
Sans en prendre mon ordre, & celui d'une mère.

D I R C É.

Pour la reine, il est vrai qu'en cette qualité  
Le sang peut lui devoir quelque civilité;  
Je m'en suis acquitée, & ne puis bien comprendre,  
Etant ce que je suis, quel ordre je dois prendre.

Œ D I P E.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,  
Lorsqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.  
Je pense être ici roi.

D I R C É.

Je fais ce que vous êtes;  
Mais si vous me comptez au rang de vos sujettes,  
Je ne fais si celui qu'on vous a pû donner  
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.  
Seigneur, quoi qu'il en soit, j'ai fait choix de  
Théfée;  
Je me suis à ce choix moi-même autorisée.  
J'ai pris l'ocasion que m'ont faite les dieux,  
Defuir l'aspect d'un trône où vous bleffez mes yeux,  
Et de vous épargner cet importun ombrage,



Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

Œ D I P E.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,  
Et je l'estime trop pour en être jaloux ;  
Mais le peuple au milieu des colères célestes  
Aime encor de Laïus les adorables restes ,  
Et ne pourra souffrir qu'on lui vienne arracher  
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.

D I R C É.

De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée ,  
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.  
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié ,  
Si mon sexe , ou mon âge eût émû sa pitié ,  
Il n'aurait jamais eu cette lâche faiblesse  
De livrer en vos mains l'état , & sa princesse ;  
Et me verra toujours éloigner sans regret ,  
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

Œ D I P E.

Quel reproche secret lui fait votre présence ?  
Et quel crime a commis cette reconnaissance ,  
Qui par un sentiment , & juste , & relevé ,  
L'a consacré lui-même à qui l'a conservé ?  
Si vous aviez du sphynx vû le sanglant ravage. . .

D I R C É.

Je puis dire , seigneur , que j'ai vû davantage :

J'ai vû ce peuple ingrat que l'énigme surprit,  
 Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit.  
 Il pouvait toutefois avec quelque justice  
 Prendre sur lui le prix d'un si rare service :  
 Mais quoiqu'il ait osé vous payer de mon bien ,  
 En vous faisant son roi, vous a-t-il fait le mien ?  
 En se donnant à vous, eut-il droit de me vendre ?

## Œ D I P E.

Ah, c'est trop me forcer, madame, à vous entendre.  
 La jalouse fierté qui vous enfle le cœur,  
 Me regarde toujours comme un usurpateur ;  
 Vous voulez ignorer cette juste maxime ,  
 Que le dernier besoin peut faire un roi sans crime ,  
 Qu'un peuple sans défense, & réduit aux abois. . .

## D I R C É.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour  
 ses rois.  
 Mais, seigneur, la matière est un peu délicate.  
 Vous pouvez vous flater, peut-être je me flate.  
 Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.  
 Vous réglez en ma place, & les dieux l'ont souffert :  
 Je dis plus, il vous ont saisi de ma couronne :  
 Jen'en murmure point, comme eux je vous la donne ;  
 J'oublirai qu'à moi seule ils devaient la garder.  
 Mais si vous atentez jusqu'à me commander ,  
 Jusqu'à

Jusqu'à prendre sur moi quelque pouvoir de maître,  
 Je me souviendrai lors de ce que je dois être ;  
 Et si je ne le fais pour vous faire la loi,  
 Je le ferai du moins pour me choisir un roi.  
 Après cela, seigneur, je n'ai rien à vous dire ;  
 J'ai fait choix de Thésée, & ce mot doit suffire.

Œ D I P E.

Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,  
 Vous apprendre en deux mots que ce grand choix  
     vous perd,  
 Qu'il vous remplit le cœur d'une atente frivole,  
 Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma pa-  
     role,  
 Que je perdrai le sceptre, ou saurai la tenir.  
 Puissent, si je la romps, tous les dieux m'en punir !  
 Puissent de plus de maux m'acabler leur colère,  
 Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère !

D I R C É.

N'insultez point au sort d'un enfant malheureux ;  
 Et faites des sermens qui soient plus généreux.  
 On ne fait pas toujours ce qu'un serment hazarde ;  
 Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

Œ D I P E.

On se hazarde à tout, quand un serment est fait.

## Œ D I P E.

D I R C É.

Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

Œ D I P E.

Je suis roi , je puis tout.

D I R C É.

Je puis fort peu de chose ;

Mais enfin de mon cœur moi seule je dispose ;

Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien ,

Qu'en me donnant un sceptre , ou me rendant le  
mien.

Œ D I P E.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

D I R C É.

Il en est de braver le plus injuste empire ;

Et de quoi qu'on menace en de tels différens ,

Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans.

Ce mot m'est échappé , je n'en fais point d'excuse ;

J'en ferai , si le tems m'apprend que je m'abuse.

Rendez vous cependant maître de tout mon fort ;

Mais n'ofrez à mon choix que Thésée , ou la mort.

Œ D I P E.

On pourra vous guérir de cette frénésie ;

Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie :

Nous faurons au retour encor vos volontés.

D I R C É.

Allez favoir de lui ce que vous méritez.

## S C E N E II.

DIRCÉ , MÉGARE.

DIRCÉ.

**M**égare , que dis-tu de cette violence ?  
Après s'être emparé des droits de ma naissance ;  
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs ,  
M'ose encor envier ce qui me vient d'ailleurs.  
Elle empêche le ciel de m'être enfin propice ,  
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injustice ,  
Et veut lier les mains au destin adouci ,  
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

M É G A R E.

Madame , je ne fais ce que je dois vous dire.  
La raison vous anime , & l'amour vous inspire :  
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne  
faut ,

Et que cette raison ne parle un peu trop haut.  
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère  
D'un roi qui jusqu'ici vous a traitée en père ,  
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour ,  
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.

D ij



## Æ D I P E.

D I R C É.

S'il a crû m'éblouir par de fausses caresses,  
 J'ai vû *b)* sa politique en former les tendresses;  
 Et ces amusemens de ma captivité  
 Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

M É G A R E.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,  
 Qu'il l'estime, chérit.

D I R C É.

*b)* Politique nouvelle.

M É G A R E.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à  
 bout ?

Il le méprise, hait.

D I R C É.

*b)* Politique partout.

Si la flamme d'Æmon en est favorisée,  
 Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée :  
 C'est qu'il craint dans son cœur que le droit sou-  
 verain,  
 Car enfin il m'est dû, ne tombe en bonne main.

*b) Sa politique, politique nouvelle, politique partout. ]*  
 Je n'insiste pas sur le comique de cette répétition & de ce  
 tour ; mais il faut remarquer que toute femme passionnée

Comme il connaît le mien , sa peur de me voir reine  
 Dispense à mes amans sa faveur ou sa haine ,  
 Et traiterait ce prince ainsi que ce héros ,  
 S'il portait la couronne , ou de Sparte , ou d'Argos.

M É G A R E.

Si vous en jugez bien , que vous êtes à plaindre !

D I R C É.

Il fera de l'éclat , il voudra me contraindre ;  
 Mais quoi qu'il me prépare à souffrir dans sa cour ,  
 Il éteindra ma vie avant que mon amour.

M É G A R E.

Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse ;  
 Cependant je vous trouve assez peu curieuse.  
 Tout le peuple acablé de mortelles douleurs ,  
 Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs ;  
 Et vous ne suivez point le roi chez Tirésie ,  
 Pour savoir ce qu'en juge une ombre si chérie.

D I R C É.

J'ai tant d'autres sujets de me plaindre de lui ,  
 Que je fermis les yeux à ce nouvel ennui.  
 Il aurait fait trop peu de menacer la fille ,

qui parle de politique , est toujours très froide , & que  
 l'amour de *Dircé* , dans de telles circonstances , est plus  
 froid encore.

Il faut qu'il soit tyran de toute la famille ;  
 Qu'il porte sa fureur jusqu'aux âmes sans corps ,  
 Et trouble insolument jusqu'aux cendres des morts.  
 Mais ces manes sacrés qu'il arrache au silence ,  
 Se vengeront sur lui de cette violence ;  
 Et les dieux des enfers justement irrités  
 Puniront l'atentat de ses impiétés.

## M É G A R E.

Nous ne savons pas bien comme agit l'autre monde ;  
 Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde ;  
 Et quand les dieux vengeurs laissent tomber leur  
 bras ,  
 Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

## D I R C É.

Dût leur décret fatal me choisir pour victime ;  
 Si j'ai part au courroux, je n'en ai point au crime.  
 Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant ,  
 Et n'avoir à verser que du sang innocent.

---

## S C E E N E I I I.

DIRCÉ, NÉRINE, MÉGARE.

NÉRINE.

AH! madame, il en faut de la même innocence,  
 Pour apaiser du ciel l'implacable vengeance :  
 Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,  
 Que chacun la voudrait racheter de son sang.

DIRCÉ.

Nérine, que dis-tu ? ferait-ce bien la reine ?  
 Le ciel ferait-il choix d'Antigone, ou d'Ismène ?  
 Voudroit-il Éthéocle, ou Polinice, ou moi ?  
 Car tu me dis assez que ce n'est pas le roi ;  
 Et si le ciel demande une victime pure,  
 c) Apréhender pour lui, c'est lui faire une injure.

c) *Apréhender pour lui c'est lui faire une injure.*] Ce vers seul suffirait pour faire un grand tort à la pièce, pour en bannir tout intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un personnage qui doit attirer, sur lui la compassion ; c'est manquer à la première règle. Je ne remarque point dans cette pièce les fautes de langage, elles sont à peu près les mêmes que dans les pièces précédentes. *Corneille* n'écrivit presque jamais purement. La langue française ne se perfectionna que lorsque *Corneille* ayant déjà donné plu-

Serait-ce enfin Thésée ? hélas ! si c'était lui. . .  
 Mais nomme , & dis quel sang le ciel veut aujourd'hui.

N É R I N E.

L'ombre du grand Laïus , qui lui fert d'interprète ,  
 De honte , ou de dépit , sur ce nom est muette ;  
 Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a tû ;  
 Mais préparez , madame , une haute vertu ,  
 Prêtez à ce récit une ame généreuse ,  
 Et vous-même jugez si la chose est douteuse.

D I R C É.

Ah , ce sera Thésée , ou la reine.

N É R I N E.

Ecoutez ,

Et tâchez d'y trouver quelques obscurités.

Tirésie a long-tems perdu ses sacrifices ,  
 Sans trouver ni les dieux , ni les ombres propices ;  
 Et celle de Laïus évoqué par son nom ,  
 S'obstinait au silence aussi-bien qu'Apollon.  
 Mais la reine en la place à peine est arrivée ,

seurs pièces , s'était formé un file dont il ne pouvait plus se défaire.

Mais voici une observation plus importante. *Dirce* se croit destinée pour victime , elle se prépare généreusement à mourir , c'est une situation très belle , très tou-



Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,  
D'où cette ombre aussi-tôt sortant jusqu'en plein  
jour,

A surpris tous les yeux du peuple, & de la cour.

L'impérieux orgueil de son regard sévère

Sur son visage pâle avait peint la colère ;

Tout menaçait en elle, & des restes de sang

Par un prodige affreux lui dégoutaient du flanc.

A ce terrible aspect la reine s'est troublée,

La frayeur a couru dans toute l'assemblée ;

Et de vos deux amans j'ai vû les cœurs glacés

A ces funestes mots que l'ombre a prononcés.

*Un grand crime impuni cause votre misère ;*

*Par le sang de ma race il se doit effacer ;*

*Mais à moins que de le verser,*

*Le ciel ne se peut satisfaire :*

*Et la fin de vos maux ne se fera point voir,*

*Que mon sang n'ait fait son devoir.*

Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes :

chante par elle-même. Pourquoi ne fait-elle nul effet ? pourquoi ennuie-t-elle ? C'est qu'elle n'est point préparée, c'est que *Dircé* a déjà révolté les spectateurs par son caractère, c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable.

L'ombre qui disparaît laisse la reine en larmes ,  
Thésée au désespoir , Æmon tout hors de lui ;  
Le roi même arrivant partage leur ennui ;  
Et d'une voix commune ils refusent une aide ,  
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

## D I R C É.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté  
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité ;  
Mais ma flamme à la mort m'avait trop résolue ,  
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.  
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi ;  
Je n'ai point dû trembler , s'ils ne veulent que moi.  
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage ,  
Que tient trop précieuse un généreux courage ;  
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'apas  
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.

Admire , peuple ingrat , qui m'as déshéritée ,  
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée ,  
Et conais dans la fin de tes longs déplaisirs  
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.  
Vois comme à tes malheurs je suis toute affervie.  
L'un m'a coûté mon trône , & l'autre veut ma vie.  
Tu t'es sauvé du sphinx aux dépens de mon rang ,  
Sauve toi de la peste aux dépens de mon sang.  
Mais après avoir vû dans la fin de ta peine ,

Que pour toi le trépas semble doux à ta reine ,  
Fais toi de son exemple une adorable loi ;  
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

M É G A R E.

Madame , aurait-on crû que cette ombre d'un père,  
D'un roi dont vous tenez la mémoire si chère ,  
Dans votre injuste perte eût pris tant d'intérêt ,  
Qu'elle vint elle-même en prononcer l'arrêt ?

D I R C É.

N'apelle point injuste un trépas légitime :  
Si j'ai causé sa mort , puis-je vivre sans crime ?

N É R I N E.

Vous , madame ?

D I R C É.

Oui , Nérine , & tu l'as pû savoir.

L'amour qu'il me portait eut sur lui tel pouvoir ,  
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle ;  
Mais comme à ce dessein la reine mit obstacle ,  
De peur que cette voix des destins ennemis  
Ne fût aussi funeste à la fille qu'au fils ,  
Il se déroba d'elle , ou plutôt prit la fuite ,  
Sans vouloir que Phorbas & Nicandre pour suite.  
Hélas ! sur le chemin il fut assassiné.

Ainsi se vit pour moi son destin terminé ;

Ainsi j'en fus la cause.

M É G A R E.

Oui , mais trop innocente ;  
Pour vous faire un suplice où la raison consente ;  
Et jamais des tyrans les plus barbares loix . . .

D I R C É.

Mégare, tu fais mal ce que l'on doit aux rois.  
Un sang si précieux ne saurait se répandre ,  
Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre ;  
Et de quelque façon que finisse leur sort ,  
On n'est point innocent quand on cause leur mort.  
C'est ce crime impuni qui demande un suplice ;  
C'est par là que mon père a part au sacrifice ;  
C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur ,  
Assure sa vengeance , & fait votre bonheur ;  
Et que tout l'avenir chérira la mémoire  
D'un châtement si juste où brille tant de gloire.  
Mais que vois-je ?

---

## S C E N E I V. d)

THÉSÉE , DIRCÉ , MÉGARÉ ,  
NÉRINE.

DIRCÉ.

AH, seigneur, quels que soient vos ennuis,  
Que venez-vous me dire en l'état où je suis ?

THÉSÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre;  
Mourir, s'il faut mourir ; & vivre, s'il faut vivre.

DIRCÉ.

Ne perdez point d'effort à m'arrêter au jour,  
Laissez faire l'honneur.

THÉSÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, prince, vivez.

d) Cette scène devrait encor échauffer le spectateur ;  
& elle le glace. Rien de plus atendrissant que deux amans  
dont l'un va mourir ; rien de plus insipide, quand l'au-  
teur n'a pas eu l'art de rendre ces personages aimables &  
intéressans.

**Œ D I P E.****T H E S É E.**

Vivez donc , ma princesse.

**D I R C É.**

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.

Retarder mon trépas c'est faire tout périr ,

Tout meurt si je ne meurs.

**T H E S É E.**

Laissez moi donc mourir.

**D I R C É.**

Hélas ! qu'osez-vous dire ?

**T H E S É E.**

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

**D I R C É.**

Finir les maux publics , obéir à mon père ,

Sauver tous mes fujets.

**T H E S É E.**

Par quelle injuste loi

Faut-il les fauver tous pour ne perdre que moi ?

Eux , dont le cœur ingrat porte les justes peines

Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes !

Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre  
bien !**D I R C É.**

Leur devoir violé doit-il rompre le mien ?

Les exemples abjets de ces petites ames



Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames ?  
 Et quel fruit un grand cœur pourrait-il recueillir  
 A recevoir du peuple un exemple à faillir ?  
 Non , non , s'il m'en faut un , je ne veux que le  
 vôtre ;

L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.  
 Pour le bonheur public , n'avez-vous pas toujours  
 Prodigé votre sang , & hazardé vos jours ?  
 Quand vous avez défait le Minotaure en Crète ,  
 Quand vous avez puni Damaste , & Périphète ,  
 Sinnis , Phæa , Scirron , que faisiez-vous , seigneur,  
 Que chercher à périr pour le commun bonheur ?  
 Souffrez que pour la gloire une chaleur égale  
 D'une amante aujourd'hui vous fasse une rivale.  
 Le ciel offre à mon bras par où me signaler ;  
 S'il ne fait pas combatre , il fera m'immoler ;  
 Et si cette chaleur ne m'a point abusée ,  
 Je deviendrai par là digne du grand Thésée.  
 Mon sort en ce point seul du votre est différent ,  
 Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant ,  
 Et qu'au salut du votre un bras si nécessaire  
 A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

## T H E S É E.

J'en ai fait , & beaucoup , & d'assez généreux ,  
 Mais celui-ci , madame , est le plus dangereux.

J'ai fait trembler partout , & devant vous je tremble.

L'amant & le héros s'accordent mal ensemble.  
 Mais enfin après vous tous deux veulent courir ;  
 Le héros ne peut vivre , où l'amant doit mourir ;  
 La fermeté de l'un par l'autre est épuisée ,  
 Et si Dircé n'est plus , il n'est plus de Thésée.

## D I R C É.

Hélas ! c'est maintenant , c'est lorsque je vous voi,  
 Que ce même combat est dangereux pour moi.  
 Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle ;  
 Tout mon cœur applaudit à sa flamme rebelle ;  
 Et l'honneur , qui charmait ses plus noirs déplaisirs,  
 N'est plus que le tyran de mes plus chers desirs.  
 Allez , prince , & du moins par pitié de ma gloire ,  
 Gardez vous d'achever une indigne victoire ;  
 Et si jamais l'honneur a sût vous animer . . .

## T H E S É E.

Hélas ! à votre aspect je ne fais plus qu'aimer.

## D I R C É.

Par un pressentiment j'ai déjà sût vous dire  
 Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire :  
 Votre bras de la Grèce est le plus ferme apui ;  
 Vivez pour le public , comme je meurs pour lui.

THESÉE

## T H E S É E.

Périffe l'univers pourvû que Dircé vive !  
 Périffe le jour même avant qu'elle s'en prive!  
 Que m'importe la perte , ou le salut de tous ?  
 Ai-je rien à sauver , rien à perdre que vous ?  
 Si votre amour , madame , était encor le même ,  
 Si vous saviez encor aimer comme on vous aime ...

## D I R C É.

Ah , faites moins d'outrage à ce cœur affligé ,  
 Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé.  
 Laissez vivre du peuple un pitoyable reste ,  
 Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste ,  
 Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes  
 jours ,  
 Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.  
 Laissez moi me flater de cette triste joie ,  
 Que , si je ne mourais , vous en seriez la proie ;  
 Et que ce sang aimé , que répandront mes mains ,  
 Sera versé pour vous plus que pour les Thébains.  
 Des dieux mal obéis la majesté suprême  
 Pourrait en ce moment s'en venger sur vous-même ;  
 Et j'aurais cette honte , en ce funeste sort ,  
 D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

## T H E S É E.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte

De voir que ma princesse en amour me surmonte,  
 Et de n'obéir pas à cette aimable loi,  
 De mourir avec vous, quand vous mourez pour moi!  
 Pour moi, comme pour vous, foyez plus magnanime,  
 Voyez mieux qu'il y va même de votre estime,  
 Que le choix d'un amant si peu digne de vous,  
 Souillerait cet honneur qui vous semble si doux;  
 Et que de ma princesse on dirait d'âge en âge,  
 Qu'elle eut de mauvais yeux pour un si grand cou-  
 rage.

D I R C É.

Mais, seigneur, je vous sauve en courant au trépas;  
 Et mourant avec moi, vous ne me sauvez pas.

T H E S É E.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;  
 Si ce n'est vous sauver, ce sera vous rejoindre;  
 Séparer deux amans, c'est tous deux les punir;  
 Et dans le tombeau même il est beau de s'unir.

D I R C É.

Que vous m'êtes cruel, de jeter dans mon ame  
 Un si honteux désordre avec des traits de flamme!  
 Adieu, prince, vivez, je vous l'ordonne ainsi;  
 La gloire de ma mort est trop douteuse ici;  
 Et je hazarde trop une si noble envie  
 A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

T H E S É E.

Vous fuyez , ma princesse , & votre adieu fatal. . .

D I R C É.

Prince , il est tems de fuir quand on se défend mal.

Vivez , encor un coup , c'est moi qui vous l'ordonne.

T H E S É E.

Le véritable amour ne prend loi de personne ;

Et si ce fier honneur s'obstine à nous trahir ,

Je renonce , madame , à vous plus obéir.

*Fin du second acte.*

---

---

 A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

## D I R C É.

I M P I T O Y A B L E soif de gloire ,  
 Dont l'aveugle & noble transport  
 Me fait précipiter ma mort ,  
 Pour faire vivre ma mémoire ;  
 Arrête pour quelques momens  
 Les impétueux sentimens  
 De cette inexorable envie ;  
 Et souffre qu'en ce triste & favorable jour ,  
 Avant que de donner ma vie ,  
 Je donne un soupir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle  
 Ose te disputer un cœur ,  
 Qui de ton illustre rigueur  
 Est l'esclave le plus fidelle.  
 Ce regard tremblant & confus ,  
 Qu'atire un bien qu'il n'attend plus ,  
 N'empêche pas qu'il ne se domte.  
 Il est vrai qu'il murmure , & se domte à regret ,



Mais s'il m'en faut rougir de honte ,  
Je n'en rougirai qu'en secret.

L'éclat de cette renommée ,  
Qu'assure un si brillant trépas ,  
Perd la moitié de ses apas ,  
Quand on aime , & qu'on est aimée.  
L'honneur en monarque absolu  
Soutient ce qu'il a résolu  
Contre les assauts qu'on te livre ;  
Il est beau de mourir pour en suivre les loix ;  
Mais il est assez doux de vivre ,  
Quand l'amour a fait un beau choix.

Toi qui faisais toute la joie  
Dont sa flamme osait me flater ,  
Prince , que j'ai peine à quitter ,  
A quelques honneurs qu'on m'en voie  
Accepte ce faible retour ,  
Que vers toi d'un si juste amour  
Fait la douloureuse tendresse.  
Sur les bords de la tombe , où tu me vois courir ,  
Je crains les maux que je te laisse ,  
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire , mais je me cache  
Un comble affreux de déplaisirs ;

Je fais taire tous mes desirs;  
 Mon cœur à moi-même s'arache.  
 Cher prince, dans un tel aveu,  
 Si tu peux voir quel est mon feu,  
 Vois combien il se violente.

Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi;  
 Mais j'aurais vécu plus contente,  
 Si j'avais pû vivre pour toi.

## S C E N E II.

J O C A S T E, D I R C É.

D I R C É.

**T**out est-il prêt, madame, & votre Tirésie  
 Attend-il aux autels la victime choisie ?

J O C A S T E.

Non, ma fille, & du moins nous aurons quelques  
 jours

A demander au ciel un plus heureux secours.  
 On prépare à demain exprès d'autres victimes.  
 Le peuple ne veut pas que vous payiez ses crimes;  
 Il aime mieux périr qu'être ainsi conservé;  
 Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,  
 Sensible à vos malheurs autant qu'à ma prière,

Vous offre sur ce point liberté toute entière.

D I R C É.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,  
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien ;  
Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles  
Aux ordres souverains que donnent ses oracles.

J O C A S T E.

L'oracle n'a rien dit.

D I R C É.

Mais mon père a parlé ;  
L'ordre de nos destins par lui s'est révélé ;  
Et des morts de son rang les ombres immortelles  
Servent souvent aux dieux de truchemens fidelles.

J O C A S T E.

Laissez la chose en doute , & du moins hésitez ,  
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontés.

D I R C É.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes ,  
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.

J O C A S T E.

Ma fille , il est toujours assez tôt de mourir.

D I R C É.

Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir ;  
Et pour un mal si grand , qui réclame notre aide ,  
Il n'est point de trop sûr , ni de trop prompt remède.

Plus nous le diférons , plus le mal devient grand.  
 J'affaffine tous ceux que la peste furprend ;  
 Aucun n'en peut mourir qui ne me laiffe un crime.  
 Je viens d'étoufer feule , & Softrate , & Phœdime.  
 Et durant ce refus des remèdes oferts ,  
 La Parque fe prévaut des momens que je perds.  
 Hélas ! fi fa fureur dans ces pertes publiques  
 Envelopait Thélée après fes domeftiques !  
 Si nos retardemens . . .

J O C A S T E.

Vivez pour lui , Dircé.

Ne lui dérobez point un cœur fi bien placé.  
 Avec tant de courage ayez quelque tendrefle ;  
 Agiffez en amante , auffi-bien qu'en princesse.  
 Vous avez liberté toute entière en ces lieux ;  
 Le roi n'y prend pas garde , & je ferme les yeux.  
 C'est vous en dire affez ; l'amour eft un doux maître ;  
 Et quand fon choix eft beau , fon ardeur doit paraître.

D I R C É.

Je n'ofe demander fi de pareils avis  
 Portent des fentimens que vous ayez fuivis.  
 Votre fecond hymen put avoir d'autres caufes ;  
 Mais j'oferaï vous dire , à bien juger des chofes ,  
 Que pour avoir reçu la vie en votre flanc ,  
 J'y dois avoir fucé fort peu de votre fang.

Celui du grand Læius, dont je m'y fuis formée,  
 Trouve bien qu'il est doux d'aimer, & d'être aimée;  
 Mais il ne peut trouver qu'on soit digne du jour,  
 Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.  
 Je fais sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire;  
 J'avoue, & hautement, que le mien en soupire;  
 Mais quoi qu'un si beau choix puisse avoir de  
 douceurs,  
 Je garde un autre exemple aux princesses mes sœurs.

J O C A S T E.

Je souffre tout de vous en l'état où vous êtes.  
 Si vous ne savez pas même ce que vous faites,  
 Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi,  
 Vous peut faire oublier que vous parlez à moi:  
 Mais quittez ces dehors d'une vertu sévère,  
 Et souvenez vous mieux que je suis votre mère.

D I R C É.

Ce chagrin inquiet, pour se justifier,  
 N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.  
 Quand vous mîtes le sceptre en une autre famille,  
 Vous souvint-il assez que j'étais votre fille?

J O C A S T E.

Vous n'étiez qu'un enfant.

D I R C É.

J'avais déjà des yeux.

Et sentais dans mon cœur le sang de mes ayeux.  
 C'était ce même sang dont vous m'avez fait naître,  
 Qui s'indignait dès-lors qu'on lui donnât un maître,  
 Et que vers foi Laïus aime mieux rapeller,  
 Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravalier.  
 Il opose ma mort à l'indigne hyménée  
 Où par raison d'état il me voit destinée ;  
 Il la fait glorieuse, & je meurs plus pour moi,  
 Que pour ces malheureux qui se sont fait un roi.  
 Le ciel en ma faveur prend ce cher interprète,  
 Pour m'épargner l'afront de vivre encor sujette ;  
 Et s'il a quelque foudre, il faudra le garder  
 Pour qui m'a fait des loix où j'ai dû commander.

## J O C A S T E.

Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.  
 Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'Œdipe ;  
 Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,  
 Quand parmi tout son peuple ils n'ont choisi que  
 vous.

## D I R C É.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.  
 S'il fait ma destinée, il ignore la sienne.  
 Le ciel pourra venger ses ordres retardés.  
 Craignez ce changement que vous lui demandez.  
 Souvent on l'entend mal, quand on le croit entendre ;



L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre.  
Moi-même je le dis sans comprendre pourquoi ;  
Et ce discours en l'air m'échape malgré moi.

Pardonnez cependant à cette humeur hautaine ;  
Je veux parler en fille , & je m'explique en reine.  
Vous qui l'êtes encor , vous savez ce que c'est ,  
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt.  
Si je n'en ai le rang , j'en garde la teinture.  
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature.  
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.  
Hâtons nous d'empêcher ce peuple de périr ;  
Et sans considérer quel fut vers moi son crime ,  
Puisque le ciel le veut , donnons lui sa victime.

J O C A S T E .

Demain ce juste ciel pourra s'expliquer mieux :  
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux ;  
Et si votre vertu pouvait croire mes larmes ,  
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

D I R C É .

Dussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir ,  
Ce que n'a pû l'amour , rien ne doit l'obtenir.

---

## S C E N E I I I.

Œ D I P E , J O C A S T E , D I R C É.

D I R C É.

**A** Quel propos, seigneur, voulez-vous qu'on  
 difère,  
 Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire ?  
 Chaque instant que je vis vous enlève un sujet,  
 Et l'état s'affaiblit par l'afront qu'on me fait.  
 Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.  
 Vous m'avez envié le bonheur de ma vie ;  
 Et je vous vois par là jaloux de tout mon fort,  
 Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

Œ D I P E.

Qu'on perd de tems, madame, alors qu'on vous  
 fait grace !

D I R C É.

Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en  
 fasse.

J O C A S T E.

Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,  
 Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir atendri ?

D I R C É.

Faut-il voir son envie à mes vœux opposée,

Quand il ne s'agit plus d'Æmon , ni de Thésée ?

Œ D I P E.

Il s'agit de répandre un sang si précieux ,  
Qu'il faut un second ordre , & plus exprès des dieux.

D I R C É.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête ,  
Quand les dieux par mon père ont demandé ma  
tête ?

Œ D I P E.

Je vous connais , madame , & je n'ai point douté  
De cet illustre excès de générosité ;  
Mais la chose , après tout , n'est pas encor si claire,  
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.

D I R C É.

Quoi , mon père tantôt parlait obscurément ?

Œ D I P E.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.  
C'est un autre que vous peut-être qu'il menace.

D I R C É.

Si l'on ne m'a trompée , il n'en veut qu'à sa race.

Œ D I P E.

Je fais qu'on vous a fait un fidèle rapport ;  
Mais vous pouriez mourir , & perdre votre mort :  
Et la reine sans doute était bien inspirée ,  
Alors que par ses pleurs elle l'a diférée.

## Œ D I P E.

J O C A S T E.

Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.

Œ D I P E.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce soir.

J O C A S T E.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

Œ D I P E.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre ;

Nous devons bientôt voir le mystère éclairci.

Madame , cependant vous êtes libre ici ;

La reine vous l'a dit , ou vous a dû le dire ;

Et si vous m'entendez , ce mot vous doit suffire.

D I R C É.

Quelque motif secret qui vous ait excité

A ce tardif excès de générosité ,

Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes

La colère des dieux , & l'amas de leurs haines ,

Qui pour premier objet pourraient choisir l'époux

Pour qui j'aurais osé mériter leur courroux.

Vous leur faites demain offrir un sacrifice ?

a ) Je ne dirai rien des scènes précédentes qui ont les mêmes défauts que celles des deux premiers actes. C'est ici que commence la pièce. Le spectateur est remué dès les premiers vers que dit *Oedipe*. Cela seul fait voir com-

Œ D I P E.

J'en espère pour vous un destin plus propice.

D I R C É.

J'y trouverai ma place , & ferai mon devoir.

Quant au reste , seigneur , je n'en veux rien savoir.

J'y prens si peu de part , que sans m'en mettre en  
peine ,

Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine.

Mon cœur doit être las d'avoir tant combatu ,

Et fuit un piège adroit qu'on tend à sa vertu.

S C E N E I V. a)

J O C A S T E , Œ D I P E , Suite.

Œ D I P E.

**M**Adame , quand des dieux la réponse funeste ,  
De peur d'un parricide , & de peur d'un inceste ,  
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils ,  
Pour qui tant de forfaits avaient été prédits ,  
Sûtes-vous faire choix d'un ministre fidèle ?

bien d'Aubignac était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il soutient que le sujet d'Oedipe ne peut intéresser , & dès les premiers vers où ce sujet est traité , il intéresse malgré le froid de tout ce qui précède.

J O C A S T E .

Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zèle ;  
 Et quand par des voleurs il fut affaffiné ,  
 Ce digne favori l'avait acompagné.  
 Par lui feul on a fû cette noire aventure ;  
 On le trouva percé d'une large bleffure ,  
 Si baigné dans fon fang , & fi près de mourir ,  
 Qu'il falut une année , & plus , pour l'en guérir.

Œ D I P E .

Est-il mort ?

J O C A S T E .

Non, feigneur , la perte de fon maître  
 Fut caufe qu'en la cour il cessa de paraître :  
 Mais il respire encor , affez vieil , & caffé ,  
 Et Mégare fa fille est auprès de Dircé.

Œ D I P E .

Où fait-il fa demeure ?

J O C A S T E .

Au pied de cette roche ;  
 Que de ces triftes murs nous voyons la plus proche.

Œ D I P E .

Tâchez de lui parler.

J O C A S T E .

b ) *Un bruit court depuis peu.* ] *Oedipe* devrait donc en  
 avoir déjà parlé au premier acte. Il ne devait donc pas  
 dire



**J O C A S T E.**

J'y vais tout de ce pas.

Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.  
Son dégoût de la cour pourrait sur un message  
S'excuser par caprice , & prétexter son âge.  
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.  
Mais que dois-je lui dire , & qu'en faut-il savoir ?

**Œ D I P E.**

Un bruit court depuis peu qu'il vous a mal servie ;  
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie :  
L'oracle de Laïus par là devient douteux ,  
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

**J O C A S T E.**

Seigneur , ou sur ce bruit je suis fort abusée ,  
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.  
Pour sauver ce qu'il aime , & vous embarasser ,  
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer :  
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture  
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

**Œ D I P E.**

L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

dire dans ce premier acte que c'était le sang innocent de  
cet enfant , qui était la cause des malheurs de Thèbes.

Je l'ai toujours connu ferme dans son devoir ;  
 Mais si déjà ce bruit vous met en jalousie ,  
 Vous pouvez consulter c) le devin Tirésie ,  
 Publier sa réponse , & traiter d'imposteur  
 De cette illusion le téméraire auteur.

## Œ D I P E.

Je viens de le quitter , & de-là vient ce trouble ,  
 Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.  
*Ce prince , m'a-t-il dit , respire en votre cour ,  
 Vous pourrez le connaître avant la fin du jour ;  
 Mais il pourra vous perdre en se faisant connaître.  
 Puisse-t-il ignorer quel sang lui donne l'être.*  
 Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroi ,

c) *Le devin Tirésie.* ] Quelle différence entre ce froid récit de la consultation , & les terribles prédictions que fait *Tirésie* dans *Sophocle* ? Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce *Tirésie* sur le théâtre de Paris ? J'ose croire que si on avait eu du tems de *Corneille* un théâtre tel que nous l'avons depuis trois ans , grace à la générosité éclairée de M. le comte de *Lauragais* , le grand *Corneille* n'eût pas hésité à produire *Tirésie* sur la scène , à imiter le dialogue admirable de *Sophocle*. On eût connu alors la raison pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'*Oedipe* se prive lui-même de la vue , c'est qu'il a reproché à l'in-

Qu'il l'a fait rejaillir jusqu'en l'ame d'un roi.  
 Ce fils qui devait être inceste, & parricide,  
 Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide;  
 Et par un sentiment facile à deviner,  
 Il ne se cache ici que pour m'assassiner:  
 C'est par là qu'il aspire à devenir monarque,  
 Et vous le connaîtrez bientôt à cette marque.  
 Quoi qu'il en soit, Madame, allez trouver Phor-  
 bas,  
 Tirez-en, s'il se peut, les clartés qu'on n'a pas.  
 Tâchez en même tems de voir aussi Thésée;  
 Dites lui qu'il peut faire une conquête aisée,  
 Qu'il ose pour Dircé, que je n'en verrai rien.  
 J'admire un changement si confus que le mien:  
 Tantôt dans leur hymen je croyais voir ma perte,

terprète des dieux son aveuglement. Je fais bien qu'à la farce, dite Italienne, on représenterait *Tirésse* habillé en quinze-vingt, une tasse à la main, & que cela divertirait la populace; mais ceux *quibus est equus & pater & res*, applaudiraient à une belle imitation de *Sophocle*. Si ce sujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, acufons-en la construction malheureuse de nos théâtres, autant que notre habitude méprisable, d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les sujets qui excluent tout amour.

J'allais pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ;  
 Et sans favoir pourquoi, je voudrais que tous deux  
 Fussent loin de ma vûe au comble de leurs vœux,  
 Que les emportemens d'une ardeur mutuelle  
 M'eussent débarrassé de son a mant, & d'elle.  
 Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,  
 Je ne fais quelle horreur me trouble à leur aspect ;  
 Ma raison la repousse, & ne m'en peut défendre ;  
 Moi-même en cet état je ne puis me comprendre ;  
 Et l'énigme du sphynx fut moins obscur pour moi,  
 Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroi.  
 Plus je le considère, & plus je m'en irrite :  
 Mais ce prince paraît, souffrez que je l'évite ;  
 Et si vous vous sentez l'esprit moins interdit,  
 Agissez avec lui comme je vous ai dit.

---

## S C E N E V. d)

J O C A S T E , T H É S É E.

J O C A S T E.

**P** Rince, que faites-vous ? Quelle pitié craintive,

d) Cette scène de *Jocaste* & de *Thésée* détruit l'intérêt qu'*Oedipe* commençait d'inspirer. Le spectateur voit trop bien que *Thésée* n'est pas le fils de *Jocaste*. On connaît

Quel faux respect des dieux tient votre flamme  
oïfive ?

Avez-vous oublié comme il faut secourir ?

T H E S É E.

Dircé n'est plus , madame , en état de périr ;  
Le ciel vous rend un fils , & ce n'est qu'à ce prince  
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.

J O C A S T E.

C'est trop vous affurer sur l'éclat d'un faux bruit.

T H E S É E.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

J O C A S T E.

Vous le connaissez donc ?

T H E S É E.

A l'égal de moi-même.

J O C A S T E.

De quand ?

T H E S É E.

De ce moment.

J O C A S T E.

Et vous l'aimez ?

T H E S É E.

Je l'aime ,

trop l'histoire de *Thésée* ; on aperçoit trop aisément l'inutilité de cet artifice.

Jusqu'à mourir du coup dont il fera percé.

J O C A S T E.

Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé ?

T H E S É E.

Hélas, cette princesse à mes désirs si chère  
 En un fidèle amant trouve un malheureux frère,  
 Qui mourrait de douleur d'avoir changé de fort,  
 N'était le prompt secours d'une plus digne mort,  
 Et qu'assez tôt connu pour mourir au lieu d'elle,  
 Ce frère malheureux meurt en amant fidelle.

J O C A S T E.

Quoi, vous seriez mon fils !

T H E S É E.

Et celui de Laïus.

J O C A S T E.

Qui vous a pû le dire ?

T H E S É E.

Un témoin qui n'est plus,  
 Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peste.  
 Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste,  
 Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,  
 Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,  
 Et vous éclaircira touchant une aventure  
 Dont je n'ai pû tirer qu'une lumière obscure.



Ce peu qu'en ont pour moi les soupirs d'un mourant,  
 Du grand droit de régner ferait mauvais garant :  
 Mais ne permettez pas que le roi me soupçonne,  
 Comme si ma naissance ébranlait sa couronne ;  
 Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu  
 m'acquérir,  
 Je ne viens disputer que celui de mourir.

J O C A S T E.

Je ne fais si Phorbas avoûra votre histoire ;  
 Mais qu'il l'avoue, ou non, j'aurai peine à vous  
 croire.

Avec votre mourant Tirésie est d'accord ;  
 A ce que dit le roi, que mon fils n'est point mort ;  
 C'est déjà quelque chose, & toutefois mon ame  
 Aime à tenir suspecte une si belle flame.  
 Je ne sens point pour vous l'émotion du sang ;  
 Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang.  
 J'ai peine à voir un fils, où j'ai crû voir un gendre ;  
 La nature avec vous refusé de s'entendre,  
 Et me dit en secret sur votre emportement,  
 Qu'il a bien peu d'un frère, & beaucoup d'un  
 amant ;  
 Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus re-  
 mise,

A moins que sous ce titre un amant se déguise ;  
Et qu'il cherche en mourant la gloire & la douceur  
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

## T H E S É E.

Que vous connaissez mal ce que peut la nature !  
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture ,  
Et que le désespoir d'un illustre projet  
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet ,  
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.  
Je l'aimais en amant , je l'aime encor en frère :  
C'est sous un autre nom le même empressement ;  
Je ne l'aime pas moins , mais je l'aime autrement.  
L'ardeur sur la vertu fortement établie ,  
Par ces retours du sang ne peut être affaiblie ;  
Et ce sang qui prêtait la tendresse à l'amour ,  
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

## J O C A S T E.

Hé bien , soyez mon fils , puisque vous voulez l'être ,  
Mais donnez moi la marque où je le dois connaître.  
Vous n'êtes point ce fils , si vous n'êtes méchant ;  
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant :  
J'en vois quelque partie en ce désir incestueux ;  
Mais pour ne plus douter , vous chargez - vous du  
reste ?

Etes-vous l'assassin & d'un père & d'un roi ?

T H E S É E.

Ah, madame, ce mot me fait pâlir d'effroi.

J O C A S T E.

C'était là de mon fils la noire destinée ;  
 Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée ;  
 N'a pû se dégager de cet astre ennemi,  
 Ni de son ascendant s'échapper à demi.  
 Si ce fils vit encor, il a tué son père,  
 C'en est l'indubitable, & le seul caractère ;  
 Et le ciel qui prit soin de nous en avertir,  
 L'a dit trop hautement pour se voir démentir.  
 Sa mort seule pouvait le dérober au crime.

Prince, renoncez donc à toute votre estime ;  
 Dites que vos vertus sont crimes déguifés ;  
 Recevez tout le sort que vous vous imposez ;  
 Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,  
 Acceptez ceux d'inceste, & de fils parricide ;  
 J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,  
 Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

T H E S É E.

e) Quoi ! la nécessité des vertus & des vices,

e) *Quoi ! la nécessité des vertus & des vices &c.* ] Ce morceau contribua beaucoup au succès de la pièce. Les

D'un astre impérieux doit suivre les caprices  
 Et Delphes malgré nous conduit nos actions  
 Au plus bizarre effet de ses prédictions ?  
 L'ame est donc toute esclave ; une loi souveraine  
 Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;  
 Et nous ne recevons , ni crainte , ni desir ,  
 De cette liberté qui n'a rien à choisir :  
 Atachés sans relâche à cet ordre sublime ,  
 Vertueux sans mérite , & vicieux sans crime.  
 Qu'on massacre les rois , qu'on brise les autels ,  
 C'est la faute des dieux , & non pas des mortels :  
 De toute la vertu sur la terre épandue ,  
 Tout le prix à ces dieux , toute la gloire est dûe ;  
 Ils agissent en nous quand nous pensons agir ;  
 Alors qu'on délibère , on ne fait qu'obéir ;  
 Et notre volonté n'aime , hait , cherche , évite ,

disputes sur le libre arbitre agitaient alors les esprits. Cette tirade de *Thésée* , belle par elle-même , acquit un nouveau prix par les querelles du tems , & plus d'un amateur la fait encor par cœur.

Il y a dans ce beau morceau quelques expressions impropres , comme , *un bras qui précipite d'enhaut la volonté ; rendre aux actions leur peine , enfoncer un œil dans un abîme ;* mais le beau prédomine.

Ce couplet même n'est pas une déclamation étrangère

Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite.  
 D'un tel aveuglement daignez me dispenser.  
 Le ciel juste à punir, juste à récompenser,  
 Pour rendre aux actions leur peine, ou leur salaire,  
 Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.  
 N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien,  
 Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien;  
 Delphes a pû vous faire une fausse réponse;  
 L'argent put inspirer la voix qui les prononce;  
 Cet organe des dieux put se laisser gagner  
 A ceux que ma naissance éloignait de régner;  
 Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples,  
 Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les  
 temples.  
 Du moins puis-je assurer que dans tous mes  
 combats,

au sujet, au contraire, des réflexions sur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'histoire d'*Oedipe*. Il est vrai que *Thésée* condamne ici les dieux qui ont prédestiné *Oedipe* au parricide & à l'inceste.

Il y aurait de plus belles choses à dire pour l'opinion contraire à celle de *Thésée*. Les idées de la toute-puissance divine, l'inflexibilité du destin, le portrait de la faiblesse des vils mortels, auraient fourni des images fortes & terribles. Il y en a quelques-unes dans *Sophocle*.

Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras ;  
 Que je n'ai jamais vû ces lieux de la Phocide ,  
 Où fut par des brigands commis ce parricide ;  
 Que la fatalité des plus pressans malheurs  
 Ne m'aurait pû réduire à suivre des voleurs ;  
 Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre. . .

## J O C A S T E.

Mais Laïus a parlé , vous en avez vû l'ombre ;  
 De l'oracle avec elle on voit tant de rapport ,  
 Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort ;  
 Et c'est le dire assez , qu'ordonner qu'on efface  
 Un grand crime impuni , par le sang de sa race.  
 Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas ;  
 Autre que lui n'a vû ce malheureux trépas ;  
 Et de ce témoin seul dépend la connaissance ,  
 Et de ce parricide , & de votre naissance.  
 Si vous êtes coupable , évitez-en les yeux ,  
 Et de peur d'en rougir , prenez d'autres ayeux.

## T H E S É E.

Je le verrai , madame , & sans inquiétude.  
 Ma naissance confuse a quelque incertitude ;  
 Mais pour ce parricide , il est plus que certain  
 Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

*Fin du troisième acte.*




## A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E. a)

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE.

D I R C É.

 UI, déjà sur ce bruit l'amour m'avait flatée;  
 Mon ame avec plaisir s'était inquiétée;  
 Et ce jaloux honneur qui ne consentait pas  
 Qu'un frère me ravit un glorieux trépas,  
 Après cette douceur fièrement refusée,  
 Ne me refusait point de vivre pour Thésée,

a) Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'est plus ce *Thésée* qui croyait être fils de *Laius*; il avoue que tout cela n'est qu'un stratagème. Ces malheureuses finesses détournent l'esprit de l'objet principal. On ne s'intéresse plus à rien. Les grandes idées du salut public, de la découverte du meurtrier de *Laius*, de la destinée d'*Oedipe*, des crimes involontaires auxquels il ne peut échapper, sont toutes dissipées; à peine a-t-il attiré sur lui l'attention; il ne peut plus se ressaisir du cœur des spectateurs, qui l'ont oublié. *Corneille* a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse: tout est perdu dès ce moment.

Et laissait doucement corrompre sa fierté  
 A l'espoir renaissant de ma perplexité.  
 Mais si je vois en vous ce déplorable frère,  
 Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère,  
 S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour,  
 Sans faire soulever, & l'honneur, & l'amour ?  
 S'il dédaigne mon sang, il accepte le vôtre ;  
 Et si quelque miracle épargne l'un & l'autre,  
 Pourra-t-il détacher de mon sort le plus doux,  
 L'amertume de vivre, & n'être point à vous ?

## T H E S É E.

Le ciel choisit souvent de secrètes conduites,  
 Qu'on ne peut démêler qu'après de longues fuites ;  
 Et de mon sort douteux l'obscur événement  
 Ne défend pas l'espoir d'un second changement.  
 Je chéris ce premier qui vous est salutaire.  
 Je ne puis en amant ce que je puis en frère ;  
 J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir :  
 Mais si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,  
 Peut-être que le ciel me faisant mieux connaître,  
 Si-tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être ;  
 Car je n'aspire point à calmer son couroux,  
 Et ne veux, ni mourir, ni vivre que pour vous.

## D I R C É.

Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère :

Où le sang doit parler , c'est à lui de se taire ;  
 Et si-tôt que sans crime il ne peut plus durer ,  
 Pour ses feux les plus vifs il est tems d'expirer.

T H E S É E.

Laissez lui conserver ces ardeurs empressées  
 Qui vous faisaient l'objet de toutes mes pensées ;  
 J'ai mêmes yeux encor , & vous , mêmes apas :  
 Si mon sort est douteux , mon souhait ne l'est pas.  
 Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ,  
 C'est d'amour qu'il gémit , c'est d'amour qu'il soupire ;  
 Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur ,  
 Il se révolte exprès contre le nom de sœur.  
 De mes plus chers désirs ce partisan sincère  
 En faveur de l'amant tyrannisé le frère ,  
 Et partage à tous deux le digne empressement  
 De mourir comme frère , & vivre comme amant.

D I R C É.

O du sang de Laius preuves trop manifestes !  
 Le ciel vous destinant à des flammes incestes ,  
 A fû de votre esprit déraciner l'horreur  
 Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur :  
 Mais si sa flamme y garde une place usurpée ,  
 Dircé dans votre erreur n'est point envelopée ;  
 Elle se défend mieux de ce trouble intestin ,  
 Et si c'est votre sort , ce n'est pas son destin.

Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable ;  
 Puisque le ciel vous force, il vous rend excusable ;  
 Et l'amour pour les sens est un si doux poison,  
 Qu'on ne peut pas toujours écouter la raison.  
 Moi-même en qui l'honneur n'accepte aucune grace,  
 J'aime en ce douteux fort tout ce qui m'embarasse ;  
 Je ne fais quoi m'y plaît qui n'ose s'exprimer ,  
 Et ce confus mélange a de quoi me charmer.  
 Je n'aime plus qu'en sœur, & malgré moi j'espère.  
 Ah, prince, s'il se peut, ne soyez point mon frère ;  
 Et laissez moi mourir avec les sentimens  
 Que la gloire permet aux illustres amans.

## T H E S É E.

Je vous ai déjà dit, princesse, que peut-être  
 Si-tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être :  
 Faut-il que je m'explique, & toute votre ardeur  
 Ne peut-elle sans moi lire au fond de mon cœur ?  
 Puisqu'il est tout à vous, pénétrez-y, madame ;  
 Vous verrez que sans crime il conserve sa flamme.  
 Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,  
 Un juste désespoir m'aurait fait plus oser ;  
 Et l'amour pour défendre une si chère vie,  
 Peut faire vanité d'un peu de tromperie.  
 J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant  
 A fait connaître ici que ce prince est vivant.

Phorbas

Phorbas l'a confessé ; Tirésie a lui-même  
 Apuyé de sa voix cet heureux stratagème ;  
 C'est par lui qu'on a fû qu'il respire en ces lieux.  
 Soufrez donc qu'un moment je trompe encor leurs  
 yeux ;

Et puisque dans ce jour ce frère doit paraître ,  
 Jusqu'à ce qu'on l'ait vû permettez-moi de l'être.

D I R C É.

Je pardonne un abus que l'amour a formé ,  
 Et rien ne peut déplaire alors qu'on est aimé.  
 Mais hazardiez-vous tant sans aucune lumière ?

T H E S É E.

Mégare m'avait dit le secret de son père ;  
 Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous ;  
 Mais je n'en abusais que pour mourir pour vous.  
 Le succès a passé cette triste espérance ;  
 Ma flamme en vos périls ne voit plus d'aparence.  
 Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi ,  
 Ce fils a de sa main versé le sang du roi ;  
 Et son ombre , en parlant de punir un grand crime ,  
 Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

D I R C É.

Prince, quoi qu'il en soit , n'empêchez plus ma mort,  
 Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.  
 La reine qui parait fait que je me retire ,

Sachant ce que je fais , j'aurais peur d'en trop dire ;  
 Et comme enfin ma gloire a d'autres intérêts ,  
 Vous sauriez mieux fans moi ménager vos secrets ;  
 Mais puisque vous voulez que mon esprit revive ,  
 Ne tenez pas longtems la vérité captive.

---

## S C E N E II. b)

JOCASTE, THÉSÉE, NÉRINE.

J O C A S T E.

**P** Rince, j'ai vû Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit,  
 A ce que vous croyez peut donner du crédit.

Un passant inconnu , touché de cette enfance ,  
 Dont un astre envieux condamnait la naissance ,  
 Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils ,  
 Sans qu'il lui demandât son nom , ni son pays ,  
 De crainte qu'à son tour il ne conçût l'envie

b) Il semble qu'alors on se fit un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens , & surtout de leur patétique. *Jocaste* vient ici conter froidement une histoire , sans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter. Elle parle d'un passant inconnu qui se chargea d'élever son fils , sans demander qui était cet enfant , & sans vouloir le savoir ; une Phédime savait



D'apprendre de quel sang il conservait la vie.  
 Il l'a revû depuis , & presque tous les ans ,  
 Dans le temple d'Elide offrir quelques présens.  
 Ainsi chacun des deux connaît l'autre au visage ,  
 Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.  
 Il a bien sù de lui que ce fils conservé  
 Respire encor le jour dans un rang élevé :  
 Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le  
 montre ,

A moins que ce vieillard avec lui se rencontre.

Si Phædime après lui vous eut en son pouvoir ,  
 De cet inconnu même il put vous recevoir ;  
 Et voyant à Trézène une mère affligée  
 De la perte du fils qu'elle avait eu d'Ægée ,  
 Vous offrir en sa place , elle vous accepter :  
 Tout ce qui sur ce point pourrait faire douter ,  
 C'est qu'il vous a souffert dans une flamme incestueuse ,  
 Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.

Mais d'ailleurs, Tirésie a dit que dans ce jour

qui était cet enfant , mais elle est morte de la peste ;  
*ainsi* , dit-elle , *vous pouvez l'être , & ne le pas être*. Tout  
 cela est discuté comme s'il s'agissait d'un procès ; nulle  
 tendresse de mère , nulle crainte , nul retour sur soi-même.  
 Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer  
 cette pièce.



Nous pourrons voir ce prince , & qu'il vit dans la  
cour.

Quelques momens après on vous a vû paraître ;  
Ainsi vous pouvez l'être , & pouvez ne pas l'être.  
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi ?  
S'il n'a pas vû mon fils , il vit la mort du roi ,  
Il connaît l'assassin , voulez-vous qu'il vous voie ?

T H E S É E.

Je le verrai , madame , & l'atens avec joie ,  
Sûr , comme je l'ai dit , qu'il n'est point de malheurs  
Qui m'eussent pû réduire à suivre des voleurs.

J O C A S T E.

Ne vous assurez point sur cette conjecture ,  
Et souffrez qu'elle cède à la vérité pure.  
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois ,  
Qu'il en eût tué deux , & mis l'autre aux abois ,  
Phorbas nous suposa ce qu'il nous en fit croire ,  
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire ;  
Il me vient d'avouer sa faiblesse à genoux :  
*D'un bras seul , m'a-t-il dit , partirent tous les coups ,  
Un bras seul à tous trois nous ferma le passage ,  
Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage.*

T H E S É E.

Le crime n'est pas grand s'il fut seul contre trois ;  
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois ;

Et fussent-ils cachés sous un habit champêtre ,  
Leur propre majesté les doit faire connaître.  
L'affassin de Laïus est digne du trépas ,  
Bien que seul contre trois il ne le connût pas.  
Pour moi , je l'avoûrai , que jamais ma vaillance  
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.  
L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher ,  
Jamais dans la Phocide on ne m'a vû marcher.  
Qu'il vienne , à ses regards fans crainte je m'expose ;  
Et c'est un imposteur , s'il vous dit autre chose.

J O C A S T E .

Faites entrer Phorbas. Prince , pensez-y bien.

T H E S É E .

S'il est homme d'honneur , je n'en dois craindre rien.

J O C A S T E .

Vous voudrez , mais trop tard , en éviter la vûe.

T H E S É E .

Qu'il vienne , il tarde trop , cette lenteur me tue ;  
Et si je le pouvais fans perdre le respect ,  
Je me plaindrais un peu de me voir trop suspect.

---

## S C E N E III.

JOCASTE , THÉSÉE , PHORBAS , NÉRINE.

J O C A S T E.

**L**aissez moi lui parler , & prêtez nous silence.  
Phorbas , envisagez ce prince en ma présence.  
Le reconnaissez-vous ?

P H O R B A S.

Je crois vous avoir dit  
Que je ne l'ai point vû depuis qu'on le perdit ,  
Madame , un si long tems laisse mal reconnaître  
Un prince qui pour lors ne faisait que de naître ;  
Et si je vois en lui l'effet de mon secours ,  
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

J O C A S T E.

Je fais ainsi que vous que les traits de l'enfance  
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance ;  
Mais comme ce héros , s'il est sorti de moi ,  
Doit avoir de sa main versé le sang du roi ,  
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage ,  
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

P H O R B A S.

Hélas ! j'en garde encor si bien le souvenir ,

Que je l'aurai présent durant tout l'avenir.  
Si pour connaître un fils il vous faut cette marque ;  
Ce prince n'est point né de notre grand monarque ;  
Mais défabufez vous , & fachez que sa mort  
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

J O C A S T E.

Et de qui donc , Phorbas ? Avez-vous connaissance  
Du nom du meurtrier ? Savez-vous sa naissance ?

P H O R B A S.

Et de plus sa demeure , & son rang. Est-ce assez ?

J O C A S T E.

Je saurai le punir si vous le connaissez :  
Pourez-vous le convaincre ?

P H O R B A S.

Et par sa propre bouche.

J O C A S T E.

A nos yeux ?

P H O R B A S.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,  
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt,  
Pour m'en croire aisément , quand j'aurai dit qui  
c'est.

T H E S É E.

Ne nous déguisez rien , parlez en assurance ,  
Que le fils de Laïus en hâte la vengeance.

J O C A S T E.

Il n'est pas assuré , prince , que ce soit vous ,  
Comme il l'est que Laius fut jadis mon époux ;  
Et d'ailleurs , si le ciel vous choisit pour victime ,  
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

T H E S É E.

Avant que de mourir , un fils peut le venger.

P H O R B A S.

Si vous l'êtes , ou non , je ne le puis juger ;  
Mais je fais que Thésée est si digne de l'être ,  
Qu'au seul nom qu'il en prend je l'accepte pour  
maître.

Seigneur , vengez un père , ou ne soutez plus  
Que nous voyons en vous le vrai sang de Laius.

J O C A S T E.

Phorbas , nommez ce traître , & nous tirez de doute ;  
Et j'ateste à vos yeux le ciel qui nous écoute ,  
Que pour cet affassin il n'est point de tourmens  
Qui puissent satisfaire à mes ressentimens.

c) *Mais si je vous nommais quelque personne chère. ]*  
Ce tour que prend *Phorbas* suffirait pour ôter à la pièce  
tout son tragique. Il semble que *Phorbas* fasse une plai-  
fanterie ; si je vous nommais quelqu'un à qui vous vous  
intéressez , que diriez-vous ? C'est là le discours d'un hom-



P H O R B A S.

c) Mais si je vous nommais quelque personne chère,  
 Æmon votre neveu, Créon votre seul frère,  
 Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,  
 Me pourriez-vous en croire, ou garder ce couroux ?

J O C A S T E.

De ceux que vous nommez je fais trop l'innocence.

P H O R B A S.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense ;  
 Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuisant ennui . . .

J O C A S T E.

Voici le roi qui vient, dites tout devant lui.

S C E N E I V. d)

ŒDIPE, JOCASTE, THÉSÉE,  
 PHORBAS, Suite.

Œ D I P E.

**S**I vous trouvez un fils dans le prince Thésée,

me qui raille, qui veut embarrasser ceux auxquels il parle, & rien n'est plus indécent dans un subalterne.

d) Il n'y a pas moyen de déguiser la vérité. Cette scène qui est si tragique dans *Sophocle*, est tout le contraire dans l'auteur français ; non-seulement le langage

Mon ame en son effroi s'était bien abusée ;  
 Il ne choisira point de chemin criminel ,  
 Quand il voudra rentrer au trône paternel ,  
 Madame , & ce fera du moins à force ouverte  
 Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.  
 Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux ,  
 Plus je crois l'avoir vû jadis en d'autres lieux :  
 Ses rides me font peine à le bien reconnaître.  
 Ne m'as-tu jamais vû ?

P H O R B A S.

Seigneur , cela peut être.

Œ D I P E.

Il y pourrait avoir entre quinze &amp; vingt ans.

P H O R B A S.

J'ai de confus rapports d'environ même tems.

Œ D I P E.

Environ ce tems-là fis-tu quelque voyage ?

P H O R B A S.

Oui, seigneur , en Phocide, &amp; là dans un passage...

Œ D I P E.

Ah , je te reconnais , ou je suis fort trompé.

*est bas. Il y pourrait avoir entre quinze ou vingt ans. C'est un de mes brigands , ce furent brigands. Un des suivans de Laius qui était louche , Laius chauve sur le devant ,*

C'est un de mes brigands à la mort échapé,  
Madame, & vous pouvez lui choisir des suplices ;  
S'il n'a tué Laius , il fut un des complices.

J O C A S T E.

C'est un de vos brigands ! Ah , que me dites-vous ?

Œ D I P E.

Je le laissai pour mort , & tout percé de coups.

P H O R B A S.

Quoi, vous m'auriez blessé ? Moi , seigneur ?

Œ D I P E.

Oui , perfide.

Tu fis pour ton malheur ma rencentre en Phocide ,  
Et tu fus un des trois que je sus arrêter  
Dans ce passage étroit qu'il falut disputer :  
Tu marchais le troisiéme , en faut-il davantage ?

P H O R B A S.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage ,  
Je n'aurais rien à dire , & ne pourais nier.

Œ D I P E.

Seize ans , à ton avis , m'ont fait les oublier ?  
Ne le présume pas , une action si belle

& mêlé sur le derrière. Mais les discours de *Thésée* , &  
une espèce de défi entre *Oedipe* & *Thésée* , achèvent de  
tout gêner.

En laisse au fond de l'ame une idée immortelle ;  
 Et si dans un combat on ne perd point de tems  
 A bien examiner les traits des combatans ,  
 Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire ,  
 Je fus tout à loisir contempler ma victoire.  
 Mais tu nieras encor, & n'y connaîtras rien.

P H O R B A S.

Je serai convaincu si vous les peignez bien ;  
 Les deux que je suivis font connus de la reine.

Œ D I P E.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.  
 Le premier de ces trois que mon bras fut punir ,  
 A peine méritait un léger souvenir.  
 Petit de taille, noir, le regard un peu louche ,  
 Le front cicatrisé, la mine assez farouche ,  
 Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,  
 Que dès le premier coup je le vis abatu.  
 Le second, je l'avoue, avait un grand courage,  
 Bien qu'il parût déjà dans le penchant de l'âge ;  
 Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais ,  
 On en peut voir en moi la taille, & quelques traits,  
 Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière ,  
 Le port majestueux, & la démarche fière.  
 Il se défendit bien, & me blessa deux fois ;  
 Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.

Vous pâlissez, madame !

J O C A S T E.

Ah, seigneur, puis-je apprendre  
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,  
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main ;  
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain ?

Œ D I P E.

Quoi, c'est là ce Phorbas qui vit tuer son maître ?

J O C A S T E.

Vos yeux après seize ans l'ont trop su reconnaître ;  
Et ses deux compagnons que vous avez dépeints,  
De Nicandre & du roi portent les traits empreints.

Œ D I P E.

Mais ce furent brigands, dont le bras. . .

J O C A S T E.

C'est un conte

Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.  
Une main feule, hélas ! fit ces funestes coups,  
Et par votre rapport ils partirent de vous.

P H O R B A S.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année,  
Avant ma guérison on vit votre hyménée.  
Je guéris, & mon cœur en secret mutiné ;  
De connaître quel roi vous nous aviez donné,  
S'imposa cet exil dans un séjour champêtre,

Attendant que le ciel me fît un autre maître.

T H E S É E.

Seigneur , je suis le frère , ou l'amant de Dircé ,  
Et son père , ou le mien de votre main percé . . .

Œ D I P E.

Prince , je vous entens , il faut venger ce père ;  
Et ma perte à l'état semble être nécessaire ,  
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir  
Si le sang de Laius ne remplit son devoir.  
C'est ce que Tirésie avait voulu me dire :  
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.  
Le plus sévère honneur ne saurait murmurer  
De ce peu de momens que j'ose diférer ;  
Et ce coup surprenant permet à votre haine  
De faire cette grace aux larmes de la reine.

T H E S É E.

Nous nous verrons demain , Seigneur , & résou-  
drons . . .

Œ D I P E.

Quand il en sera tems , prince , nous répondrons ;

e ) La scène précédente , qui devait porter l'éfroi & la douleur dans l'ame , étant très-froide , porte sa glace sur celle-ci , qui par elle-même est aussi froide que l'autre. *Oedipe* au lieu de se livrer à sa douleur , & à l'horreur de son état , prodigue des antithèses sur *le vivant &*



Et s'il faut , après tout , qu'un grand crime s'efface ,  
 Par le sang que Laius a transmis à sa race ,  
 Peut-être aurez-vous peine à reprendre son rang ,  
 Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.

T H E S É E.

Demain chacun de nous fera sa destinée.

---

S C E N E V. e)

Œ D I P E , J O C A S T E , Suite.

J O C A S T E.

**Q**UE de maux nous promet cette triste journée !  
 J'y dois voir ou ma fille , ou mon fils s'immoler ,  
 Tout le sang de ce fils de votre main couler ,  
 Ou de la fiente enfin le votre se répandre ;  
 Et ce qu'oracle aucun n'a fait encore attendre ,  
 Rien ne m'afranchira de voir sans cesse en vous ,  
 Sans cesse en un mari l'affassin d'un époux.

*sur le mort. Jocaste raisonne au lieu d'être acablée. Quelle est la source d'un si grand défaut ? C'est qu'en effet le caractère de Corneille le portait à la dissertation. C'est qu'il avait le talent de nouer une intrigue adroite , mais non intéressante ; il abandonna trop souvent le patétique , qui doit être l'ame de la tragédie.*

Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie ,  
 Sans haïr le vivant , fans détester ma vie ?  
 Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle fort ,  
 Sans détester ma vie , & fans trahir le mort ?

## Œ D I P E.

Madame , votre haine est pour moi légitime ;  
 Et cet aveugle fort m'a fait vers vous un crime ,  
 Dont ce prince demain me punira pour vous ,  
 Ou mon bras vengera ce fils , & cet époux ;  
 Et m'ofrant pour victime à votre inquiétude ,  
 Il vous a franchira de toute ingratitude.  
 Alors fans balancer vous plaindrez tous les deux ;  
 Vous verrez fans rougir alors vos derniers feux ;  
 Et permettez fans honte à vos douleurs pressantes  
 Pour Laïus & pour moi des larmes innocentes.

## J O C A S T E.

'Ah , seigneur , quelque bras qui puisse vous punir ,  
 Il n'effacera rien dedans mon souvenir ;  
 Je vous verrai toujours sa couronne à la tête ,  
 De sa place en mon lit faire votre conquête ;  
 Je me verrai toujours vous placer en son rang ,  
 Et baiser votre main fumante de son sang.  
 Mon ombre même un jour dans les royaumes som-  
 bres ,

Ne

Ne recevra des dieux pour boureaux que vos ombres ;

Et sa confusion l'ofrant à toutes deux ,

Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.

Oracles décevans , qu'osiez-vous me prédire ?

Si sur notre avenir vos dieux ont quelque empire ,

Quelle indigne pitié divise leur couroux ?

Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux ;

Et comme si leur haine impuissante , ou timide ,

N'osait le faire ensemble inceste & parricide ,

Elle partage à deux un fort si peu commun ,

Afin de me donner deux coupables pour un.

## Œ D I P E.

O partage inégal de ce couroux céleste !

Je suis le parricide , & ce fils est l'inceste :

Mais mon crime est entier , & le sien imparfait :

Le sien n'est qu'en désirs , & le mien en effet.

Ainsi , quelques raisons qui puissent me défendre ,

La veuve de Laius ne saurait les entendre ;

Et les plus beaux exploits passent pour trahisons ,

Alors qu'il faut du sang , & non pas des raisons.

## J O C A S T E.

Ah ! je n'en vois que trop , qui me déchirent l'ame.

La veuve de Laius est toujours votre femme ,

Et n'opose que trop , pour vous justifier ,

A la moitié du mort celle du meurtrier.  
 Pour toute autre que moi votre erreur est sans crime,  
 Toute autre admirerait votre bras magnanime,  
 Et toute autre réduite à punir votre erreur,  
 La punirait du moins sans trouble, & sans horreur.  
 Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'atache;  
 Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache;  
 Et je trouve toujours dans mon esprit confus,  
 Et tout ce que je suis, & tout ce que je fus.  
 Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine :  
 L'un & l'autre me plaît, l'un & l'autre me gêne ;  
 Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,  
 Souffre tout-à-la-fois deux tyrans ennemis.  
 La haine aurait l'apui d'un serment qui me lie ;  
 Mais je le roms exprès pour en être punie ;  
 Et pour finir des maux qu'on ne peut soulager,  
 J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.  
 C'est votre foudre, ô ciel, qu'à mon secours j'appelle :  
 Œdipe est innocent, je me fais criminelle :  
 Par un juste supplice osez me défunir  
 De la nécessité d'aimer, & de punir.

Œ D I P E.

Quoi, vous ne voyez pas que sa fausse justice  
 Ne fait plus ce que c'est que d'un juste supplice ;  
 Et que par un désordre à confondre nos sens,

Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocens ?  
 Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,  
 C'est le sang de Laïus qu'il choisit pour victime ;  
 Et le bizarre éclat de son discernement  
 Sépare le forfait d'avec le châtement.  
 C'est un sujet nouveau d'une haine implacable,  
 De voir sur votre sang la peine du coupable ;  
 Et les dieux vous en font une éternelle loi,  
 S'ils punissent en lui ce qu'ils ont fait par moi.  
 Voyez comme les fils de Jocaste & d'Œdipe  
 D'une si juste haine ont tous deux le principe.  
 A voir leurs actions, à voir leur entretien,  
 L'un n'est que votre sang, l'autre n'est que le mien ;  
 Et leur antipathie inspire à leur colère  
 Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

J O C A S T E.

Pourez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur,  
 De souhaiter pour vous même haine en mon cœur ?

Œ D I P E.

Toujours de vos vertus j'adorerai les charmes,  
 Pour ne haïr qu'en moi la source de vos larmes.

J O C A S T E.

Et je me forcerai toujours à vous blâmer,  
 Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.  
 Mais finissons, de grace, un discours qui me tue :

H ij

L'affassin de Laius doit me bleffer la vûe ;  
Et malgré ce couroux par sa mort allumé ,  
Je sens qu'Œdipe enfin sera toujours aimé.

Œ D I P E.

Que fera cet amour ?

J O C A S T E.

Ce qu'il doit à la haine.

Œ D I P E.

Qu'osera ce devoir ?

J O C A S T E.

Croître toujours ma peine.

Œ D I P E.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux ?

J O C A S T E.

Peut-être que demain nous le faurons des dieux.

*Fin du quatrième acte.*

---



## A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E. a)

Œ D I P E, D Y M A S.

D Y M A S.

SEIGNEUR, il est trop vrai que le peuple  
murmure ,

Qu'il rejette sur vous sa funeste aventure ;

Et que de tous côtés on n'entend que mutins ,

Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais destins.

*D'un devin suborné les infames prestiges ,*

*De l'ombre , disent-ils , ont fait tous les prodiges :*

*L'or mouvait ce fantôme , & pour perdre Dircé*

a) Quel est le lecteur qui ne sente pas combien ce terrible sujet est affaibli dans toutes les scènes ? J'avoüe que la diction vicieuse , obscure , sans chaleur , sans patétique , contribue beaucoup aux vices de la pièce. Mais la malheureuse intrigue de *Thésée* & de *Dircé* , introduite pour remplir les vuides , est ce qui tuë la pièce. Peut-on souffrir que dans des momens destinés à la plus grande terreur , *Oedipe* parle froidement de se battre en duel demain avec *Thésée* ? Un duel chez des grecs ! & dans le sujet d'*Oedipe* !

*Vos présens lui dictaient ce qu'il a prononcé :*

Tant ils conçoivent mal , qu'un si grand roi consente  
 A venger son trépas sur sa race innocente ,  
 Qu'il assure son sceptre , aux dépens de son sang ,  
 A ce bras impuni qui lui perça le flanc ;  
 Et que par cet injuste & cruel sacrifice  
 Lui-même de sa mort il se fasse justice.

## Œ D I P E.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect  
 Tout ce qui s'est montré tantôt à leur aspect ;  
 Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne  
 L'affassin de leur roi qui porte sa couronne.  
 Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,  
 Je veux fuir le remors de son trône occupé ;  
 Et je dois cette grace à l'amour de la reine ,  
 D'épargner ma présence aux devoirs de sa haine ,  
 Puisque de notre hymen les liens mal tissus  
 Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.  
 Je vais donc à Corinthe achever mon supplice ;  
 Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice.  
 L'ordre que tient le ciel à lui choisir des rois ,  
 Ne lui permet jamais d'examiner son choix ;  
 Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire ;  
 Jusqu'à ce que d'en-haut on veuille s'en dédire.  
 Pour chercher mon repos je veux bien me bannir ;

Mais s'il me bannissait , je saurais l'en punir ;  
 Ou si je succombais sous sa troupe mutine ,  
 Je saurais l'acabler du moins sous ma ruine.

D Y M A S.

Seigneur , jusques ici ses plus grands déplaisirs  
 Pour armes contre vous n'ont pris que des soupirs ;  
 Et cet abatement que lui cause la peste ,  
 Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.  
 Mais il faut redouter que Thésée & Dircé  
 N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé.  
 Phorbas même est à craindre , & pourrait le réduire  
 Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

Œ D I P E.

Thésée a trop de cœur pour une trahison ;  
 Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raison.  
 Pour Dircé , son orgueil dédaignera sans doute  
 L'apui tumultueux que ton zèle redoute.  
 Phorbas est plus à craindre , étant moins généreux ;  
 Mais il nous est aisé de nous affurer d'eux.  
 Fais-les venir tous trois , que je lise en leur ame  
 S'ils prêteraient la main à quelque fourde trame.  
 Commence par Phorbas : je saurai démêler  
 Quels desseins...

## SCÈNE II.

ŒDIPE, DYMAS, un page.

LE PAGE.

UN vieillard demande à vous parler ;  
Il se dit de Corinthe, & presse.

ŒDIPÉ.

Il vient me faire

Le funeste raport du trépas de mon père ;  
Préparons nos soupirs à ce triste récit.  
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

## SCÈNE III. b)

ŒDIPE, IPHICRATE, Suite.

ŒDIPÉ.

HÉ bien, Polybe est mort ?

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

b) Ces scènes sont beaucoup plus intéressantes que les autres, parce qu'elles sont uniquement prises du sujet. On n'y differte point, on n'y cherche point à étaler des raisons & des traits ingénieux ; tout est naturel. Mais

Œ D I P E.

Mais vous même

Venir me consoler de ce malheur suprême !  
 Vous , qui chef du conseil devriez maintenant  
 Attendant mon retour être mon lieutenant !  
 Vous , à qui tant de soins d'élever mon enfance  
 Ont acquis justement toute ma confiance !  
 Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

I P H I C R A T E.

Le roi Polybe est mort , ce malheur est bien grand :  
 Mais comme enfin , seigneur , il est suivi d'un pire ,  
 Pour l'apprendre de moi faites qu'on se retire.

S C E N E I V.

Œ D I P E , I P H I C R A T E.

Œ D I P E.

**C**E jour est donc pour moi le grand jour des  
 malheurs ,

Puisque vous apportez un comble à mes douleurs.

il y manque ces grands mouvemens de terreur & de pitié qu'on attend d'une si affreuse situation. Cette tragédie pêche par toutes les choses qu'on y a introduites , & par celles qui lui manquent.

J'ai tué le feu roi jadis sans le connaître ;  
 Son fils qu'on croyait mort vient ici de renaître ;  
 Son peuple mutiné me voit avec horreur ;  
 Sa veuve mon épouse en est dans la fureur.  
 Le chagrin acablant qui me dévore l'ame ,  
 Me fait abandonner , & peuple , & sceptre , &  
 femme ,

Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu ;  
 Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu !

I P H I C R A T E.

Seigneur , il faut ici faire tête à l'orage ;  
 Il faut faire ici ferme , & montrer du courage.  
 Le repos à Corinthe en effet serait doux ;  
 Mais il n'est plus de sceptre à Corinthe pour vous.

Œ D I P E.

Quoi ! l'on s'est emparé de celui de mon père ?

I P H I C R A T E.

Seigneur , on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire ;  
 Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni ,  
 De son amour pour vous trop doucement puni.

Œ D I P E.

Quel énigme !

I P H I C R A T E.

Apprenez avec quelle justice  
 Ce roi vous a dû rendre un si mauvais office.



Vous n'étiez point son fils.

Œ D I P E.

Dieux , qu'entens-je ?

I P H I C R A T E.

A regret

Ses remords en mourant ont rompu le secret ;  
Il vous gardait encor une amitié fort tendre :  
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre,  
A porté dans son cœur un si pressant éfroi ,  
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vrai roi.

Œ D I P E.

Je ne suis point son fils ! Et qui suis-je , Iphicrate ?

I P H I C R A T E.

Un enfant exposé , dont le mérire éclate ,  
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours  
Aux ongles des lions , aux grifes des vautours.

Œ D I P E.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince ?

I P H I C R A T E.

Le manque d'héritiers ébranlait sa province ;  
Les trois que lui donna le conjugal amour ,  
Perdirent en naissant la lumière du jour ;  
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace  
De vous offrir au roi , qui vous mit en sa place.

Ce que l'on se promet de ce fils supposé

Réunit sous ses loix son état divisé ;  
 Mais comme cet abus finit avec sa vie ,  
 Sa mort de mon supplice aurait été suivie ,  
 S'il n'eût donné cet ordre à son dernier moment ,  
 Qu'un juste & prompt exil fût mon seul châtement.

## Œ D I P E.

Ce revers serait dur pour quelque ame commune ;  
 Mais je me fis toujours maître de ma fortune ;  
 Et puisqu'elle a repris l'avantage du sang ,  
 Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.  
 Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être ?

## I P H I C R A T E.

Seigneur , je ne puis seul vous le faire connaître.  
 Vous fûtes exposé jadis par un Thébain ,  
 Dont la compassion vous remit en ma main ,  
 Et qui , sans m'éclaircir touchant votre naissance ,  
 Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.  
 J'en connais le visage , & l'ai revû souvent ,  
 Sans nous être tous deux expliqués plus avant :  
 Je lui dis qu'en éclat j'avais mis votre vie ,  
 Et lui cachai toujours mon nom , & ma patrie ,  
 De crainte , en les sachant , que son zèle indiscret  
 Ne vint mal-à-propos troubler notre secret.  
 Mais comme de sa part il connaît mon visage ,  
 Si je le trouve ici , nous saurons davantage.

Œ D I P E.

125

Œ D I P E.

Je serais donc Thébain à ce compte ?

I P H I C R A T E.

Oui, seigneur.

Œ D I P E.

Je ne fais si je dois le tenir à bonheur ;  
Mon cœur qui se soulève en forme un noir augure  
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.  
Où me reçûtes-vous ?

I P H I C R A T E.

Sur le mont Cythéron.

Œ D I P E.

Ah, que vous me frapez par ce funeste nom !  
Le tems, le lieu, l'oracle, & l'âge de la reine,  
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.  
Dieux, serait-il possible ! Aprochez vous, Phorbas.

---

S C E N E V.

Œ D I P E, I P H I C R A T E, P H O R B A S.

I P H I C R A T E.

**S**Eigneur, voila celui qui vous mit en mes bras ;  
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.  
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie ?

P H O R B A S.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné !  
 Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais donné ?  
 Le généreux Thésée a fait gloire de l'être,  
 Mais sa preuve est obscure, & tu dois le connaître.  
 Parle.

I P H I C R A T E.

Ce n'est point lui, mais il vit en ces lieux.

P H O R B A S.

Nomme-le donc, de grace.

I P H I C R A T E.

Il est devant tes yeux.

P H O R B A S.

Je ne vois que le roi.

I P H I C R A T E.

C'est lui-même.

P H O R B A S.

Lui-même !

I P H I C R A T E.

Oui, le secret n'est plus d'une importance extrême ;  
 Tout Corinthe le fait, nomme lui ses parens.

P H O R B A S.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorans !

I P H I C R A T E.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

## Œ D I P E.

Hélas, je le vois trop, & vos craintes secrètes,  
 Qui vous ont empêché de vous entr'éclaircir,  
 Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir.

Voyez où m'a plongé votre fausse prudence :  
 Vous cachiez ma retraite, il cachait ma naissance :  
 Vos dangereux secrets, par un commun accord,  
 M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.  
 Ce sont eux qui m'ont fait l'affassin de mon père :  
 Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.  
 D'une indigne pitié le fatal contre-tems  
 Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans :  
 Elle fait voir en moi, par un mélange infame,  
 Le frère de mes fils, & le fils de ma femme.  
 Le ciel l'avait prédit, vous avez achevé ;  
 Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

## P H O R B A S.

Oui, seigneur, j'ai tout fait, sauvant votre personne :  
 M'en punissent les dieux, si je me le pardonne !

## S C E N E VI.

Œ D I P E, I P H I C R A T E.

## Œ D I P E.

**Q**ue n'obéissais-tu, perfide, à mes parens ?

Qui se faisaient pour moi d'équitables tyrans ?  
 Que ne lui disais-tu ma naissance , & l'oracle ,  
 Afin qu'à mes destins il pût mettre un obstacle ?  
 Car , Iphicrate , en vain j'acuserais ta foi ;  
 Tu fus dans ces destins aveugle comme moi ;  
 Et tu ne m'abusais que pour ceindre ma tête  
 D'un bandeau dont par là tu faisais ma conquête.

I P H I C R A T E.

Seigneur , comme Phorbas avait mal obéi ,  
 Que l'ordre de son roi par là se vit trahi ,  
 Il avait lieu de craindre , en me disant le reste ;  
 Que son crime par moi devenu manifeste . . .

Œ D I P E.

c) Le spectateur qui était ému cesse ici de l'être. *Oedipe* qui raisonne avec *Dircé* de l'amour de cette princesse pour *Thésée* , fait oublier ses malheurs ; il rompt le fil de l'intérêt. *Dircé* est si étrangère à l'aventure d'*Oedipe* , que toutes les fois qu'elle paraît , elle fait beaucoup plus de tort à la pièce que l'infante n'en fait à la tragédie du *Cid* , & *Livie* à *Cinna* ; car on peut retrancher *Livie* & l'infante , & on ne peut retrancher *Dircé* & *Thésée* , qui sont malheureusement des acteurs principaux.

Il reste une réflexion à faire sur la tragédie d'*Oedipe*. C'est , sans contredit , le chef-d'œuvre de l'antiquité , quoiqu'il y ait de grands défauts. Toutes les nations éclairées



Cesse de l'excuser : que m'importe en effet  
S'il est coupable , ou non , de tout ce que j'ai fait ?  
En ai-je moins de trouble , ou moins d'horreur en  
l'ame ?

## S C E N E VII.

ŒDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

Œ D I P E.

Votre frère est connu , le savez-vous , madame ?

D I R C É.

Oui , seigneur , & Phorbas m'a tout dit en deux mots.

se sont réunies à l'admirer , en convenant des fautes de *Sophocle*. Pourquoi ce sujet n'a-t-il pû être traité avec un plein succès chez aucune de ces nations ? Ce n'est pas certainement qu'il ne soit très-tragique. Quelques personnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéresser aux crimes involontaires d'*Oedipe* , & que son châtiment révolte plus qu'il ne touche. Cette opinion est démentie par l'expérience : car tout ce qui a été imité de *Sophocle* , quoique très-faiblement , dans l'*Oedipe* , a toujours réussi parmi nous ; & tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il falait traiter *Oedipe* dans toute la simplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait ? c'est que nos pièces en cinq actes ,

## Œ D I P E.

Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.  
 Vous n'appréhendez plus que le titre de frère  
 S'opose à cette ardeur qui vous était si chère :  
 Cette assurance entière a de quoi vous ravir ,  
 Ou plutôt , votre haine a de quoi s'affouvir :  
 Quand le ciel de mon sort l'aurait faite l'arbitre ,  
 Elle ne m'eût choisi rien de pis que ce titre.

## D I R C É.

Ah, seigneur, pour Émon j'ai sù mal obéir ;  
 Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.

dénués de chœurs , ne peuvent être conduites jusqu'au dernier acte sans des secours étrangers au sujet. Nous les chargeons d'épisodes , & nous les étouffons ; cela s'appelle du remplissage. On veut une tragédie qui dure deux heures ; il faudrait qu'elle durât moins , & qu'elle fût meilleure.

C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *Oedipe* , dans *Electre* , dans *Méropé*. Lorsqu'en 1718. il fut question de représenter le seul *Oedipe* qui soit resté depuis au théâtre , les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié ; & l'auteur gâta & avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre *Philoctète* & *Jocaste*.

L'actrice qui représentait *Dircé* dans l'*Oedipe* de *Cornéille* , dit au nouvel auteur , „ C'est moi qui joue l'amour

La fierté de mon cœur, qui me traitait de reine,  
 Vous cédait en ces lieux la couronne sans peine;  
 Et cette ambition que me prêtait l'amour,  
 Ne cherchait qu'à régner dans un autre séjour.

Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche  
 Aux termes odieux a refusé ma bouche.  
 Pour vous nommer tyran il fallait cent efforts;  
 Ce mot ne m'a jamais échapé sans remords.  
 D'un sang respectueux la puissance inconnue  
 A mes soulèvemens mêlait la retenue;

„ reufe, & fi on ne me donne un rôle, la pièce ne fera pas „ joiïée. “ A ces paroles, je joiïe l'amoureuse dans Oedipe, deux étrangers de bon sens éclatèrent de rire; mais il falut en paffer par ce que les acteurs exigeaient; il falut s'affervir à l'abus le plus méprifable; & fi l'auteur indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans fa tragédie le moins de converfations amoureufes qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la pièce ne mériterait pas d'être représentée.

Il y a bien des manières de parvenir au froid & à l'infipide. *Lamotte*, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y est arrivé par une autre route, par une verfification lâche, par l'introduction de deux grands enfans d'*Oedipe* fur la fcène, par la fouffraction entière de la terreur & de la pitié.

Et cet usurpateur dont j'abhorrais la loi,  
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de roi.

Œ D I P E.

C'était ce même sang dont la pitié secrète  
De l'ombre de Laïus me faisait l'interprète.  
Il ne pouvait souffrir qu'un mot mal entendu  
Détournât sur ma sœur un sort qui m'était dû ;  
Et que votre innocence immolée à mon crime,  
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

D I R C É.

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux ?

Œ D I P E.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux ;  
Cependant je me trouve inceste, & parricide,  
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,  
Ni recherché partout que loix à maintenir,  
Que monstres à détruire, & méchants à punir.  
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'atache,  
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;  
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,  
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.  
Hélas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine  
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine !  
Les soins de l'éviter font courir au-devant,  
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable ,  
 Ils m'en font par pitié la sortie honorable ,  
 Puisqu'enfin leur faveur mêlée à leur couroux  
 Me condamne à mourir pour le salut de tous ;  
 Et qu'en ce même tems qu'il faudrait que ma vie  
 Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie ,  
 L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux ,  
 Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

## D I R C É.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde ;  
 Le juste choix du ciel peut-être me le garde :  
 Il fit tout votre crime , & le malheur du roi  
 Ne vous rend pas, seigneur, plus coupable que moi.  
 D'un voyage fatal qui seul causa sa perte  
 Je fus l'ocasion, elle vous fut offerte :  
 Votre bras contre trois disputa le chemin :  
 Mais ce n'était qu'un bras qu'empruntait le destin ,  
 Puisque votre vertu qui servit sa colère,  
 Ne put voir en Laius ni de roi, ni de père.  
 Ainsi j'espère encor que demain par son choix  
 Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.  
 L'intérêt des Thébains , & de votre famille  
 Tournera son couroux sur l'orgueil d'une fille ,  
 Qui n'a rien que l'état doive considérer ,  
 Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

Œ D I P E.

Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre  
 Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,  
 Me laisse de sa haine étaler en ces lieux  
 L'exemple le plus noir, & le plus odieux !  
 Non, non, vous le verrez demain au sacrifice,  
 Par le choix que j'atens couvrir son injustice ;  
 Et par la peine dûe à son propre forfait,  
 Désavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

---

## S C E N E V I I I.

ŒDIPE, THÉSÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

Œ D I P E.

**E** St-ce encor votre bras qui doit venger son père ?  
 Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,  
 Prince ?

T H E S É E.

Je vous en plains, & ne puis concevoir,  
 Seigneur. . .

Œ D I P E.

La vérité ne se fait que trop voir ;  
 Mais nous pourons demain être tous deux à plaindre,  
 Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux  
 craindre.

S'il me choisit, ma sœur, donnez lui votre foi,  
 Je vous en prie en frère, & vous l'ordonne en roi.  
 Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame  
 L'empire que lui fit une si belle flame,  
 Prenez soin d'apaiser les discords de mes fils,  
 Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.  
 Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine :  
 Adieu. Laissez moi seul en consoler la reine ;  
 Et ne m'enviez pas un secret entretien,  
 Pour affermir son cœur sur l'exemple du mien.

---

S C E N E I X.

T H É S É E, D I R C É.

D I R C É.

**P**Armi de tels malheurs que sa constance est rare!  
 Il ne s'emporte point contre un fort si barbare.  
 La surprenante horreur de cet acablement  
 Ne coûte à sa grande ame aucun égarement ;  
 Et sa haute vertu toujours inébranlable  
 Le soutient au-dessus de tout ce qui l'acable.

T H É S É E.

Souvent avant le coup qui doit nous acabler,  
 La nuit qui l'enveloppe a de quoi nous troubler.



L'obscur pressentiment d'une injuste disgrâce  
 Combat avec éfroi sa confuse menace ;  
 Mais quand ce coup tombé vient d'épuiser le fort ,  
 Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare  
 effort ,  
 Ce trouble se dissipe , & cette ame innocente ,  
 Qui brave impunément la fortune impuissante ,  
 Regarde avec dédain ce qu'elle a combatu ,  
 Et se rend toute entière à toute sa vertu.

## S C E N E X.

THÉSÉE , DIRCÉ , NÉRINE.

NÉRINE.

**M**Adame . . .

DIRCÉ.

Que veux-tu , Nérine ?

NÉRINE.

Hélas ! la reine . . .

DIRCÉ.

Que fait-elle ?

NÉRINE.

Elle est morte , &amp; l'excès de sa peine

Par un prompt désespoir . . .

D I R C É.

Jusques où portez-vous,  
Impitoyables dieux , votre injuste courroux !

T H E S É E.

Quoi , même aux yeux du roi son désespoir la tue ?  
Ce monarque n'a pû ...

N É R I N E.

Le roi ne l'a point vûe ;  
Et quant à son trépas , ses pressantes douleurs  
L'ont crû devoir sur l'heure à de si grands malheurs.  
Phorbas l'a commencé , sa main a fait le reste.

D I R C É.

Quoi , Phorbas ...

N É R I N E.

Oui , Phorbas par son récit funeste ,  
Et par son propre exemple , a sù l'affaffiner.

Ce malheureux vieillard n'a pû se pardonner ;  
Il s'est jetté d'abord aux genoux de la reine ,  
Où détestant l'effet de sa prudence vaine ,  
*Si j'ai sauvé ce fils pour être votre époux ,*  
*Et voir le roi son père expirer sous ses coups ,*  
A-t-il dit , *la pitié qui me fit le ministre*  
*De tout ce que le ciel eut pour vous de sinistre ,*  
*Fait place au désespoir d'avoir si mal servi ,*  
*Pour venger sur mon sang votre ordre mal suivi.*

*L'inceste où malgré vous tous deux je vous abîme ;  
 Recevra de ma main sa première victime :  
 J'en dois le sacrifice à l'innocente erreur  
 Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'hor-  
 reur.*

Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il se prononce,  
 Est suivi d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce.  
 La reine , à ce malheur si peu prémédité ,  
 Semble le recevoir avec stupidité.  
 L'excès de sa douleur la fait croire insensible ;  
 Rien n'échape au dehors qui la rende visible ;  
 Et tous ses sentimens enfermés dans son cœur  
 Ramassent en secret leur dernière vigueur.  
 Nous autres cependant autour d'elle rangées ,  
 Stupidés ainsi qu'elle , ainsi qu'elle affligées ,  
 Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs ,  
 Et nos pleurs par respect attendent ses soupirs.

Mais enfin tout à coup sans changer de visage ,  
 Du mort qu'elle contemple elle imite la rage ,  
 Se saisit du poignard , & de sa propre main  
 A nos yeux comme lui s'en traverse le sein.  
 On dirait que du ciel l'implacable colère  
 Nous arrête les bras pour lui laisser tout faire.  
 Elle tombe , elle expire avec ces derniers mots :  
*Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos ,*

*Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile ;  
Athènes a pour elle un glorieux asyle ;  
Si toutefois Thésée est assez généreux ,  
Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux.*

T H E S É E.

Ah, ce doute m'outrage, & si jamais vos charmes...

D I R C É.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.  
La reine en expirant a donc pris soin de moi !  
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi !

N É R I N E.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,  
Craignait d'en emporter la honteuse mémoire ;  
Et n'osant le nommer son fils, ni son époux,  
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

D I R C É.

Et je puis vivre encore après l'avoir perdue !

S C E N E X I.

T H E S É E , D I R C É , C L E A N T E ,  
N É R I N E.

C L É A N T E.

**L**A santé dans ces murs tout d'un coup répandue,

Fait crier au miracle , & bénir hautement  
 La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.  
 Tous ces mourans , madame , à qui déjà la peste  
 Ne laiffait qu'un foupir , qu'un feul moment de refte,  
 En cet heureux moment rapellés des abois ,  
 Rendent graces au ciel d'une commune voix ;  
 Et l'on ne comprend point quel remède il applique  
 A rétablir fi-tôt l'alégreffe publique.

D I R C É.

Que m'importe qu'il montre un vifage plus doux ,  
 Quand il fait des malheurs qui ne font que pour  
 nous ?

S C E N E D E R N I E R E.

T H E S É E , D I R C É , N É R I N E ,  
 C L E A N T E , D Y M A S.

D I R C É.

**A**vez-vous vû le roi , Dymas ?

D Y M A S.

Hélas , princesse ,

On ne doit qu'à fon fang la publique alégreffe.  
 Ce n'est plus que pour lui qu'il faut verfer des pleurs ;  
 Ses crimes inconnus avaient fait nos malheurs ;  
 Et fa vertu fouillée à peine s'est punie ,

Qu'aussi-tôt de ces lieux la peste s'est bannie.

T H E S É E.

L'effort de son courage a fû nous éblouir :  
D'un si grand désespoir il cherchait à jouir ;  
Et de sa fermeté n'empruntait les miracles,  
Que pour mieux éviter toutes sortes d'obstacles.

D I R C É.

Il s'est rendu par là maître de tout son sort.  
Mais achève, Dymas, le récit de sa mort ;  
Achève d'acabler une ame désolée.

D Y M A S.

Il n'est point mort, madame, & la sienne ébranlée  
Par les confus remords d'un innocent forfait,  
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

D I R C É.

Que nous difais-tu donc ?

D Y M A S.

Ce que j'ose encor dire,  
Qu'il vit & ne vit plus, qu'il est mort & respire ;  
Et que son sort douteux qui seul reste à pleurer,  
Des morts & des vivans semble le séparer.  
J'étais auprès de lui sans aucunes alarmes,  
Son cœur semblait calmé, je le voyais sans armes,  
Quand soudain atachant ses deux mains sur ses yeux,  
*Prévenons*, a-t-il dit, *l'injustice des dieux*,

*Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent ,  
 Qu'ainsi que mes forfaits , mes supplices étonnent.  
 Ne voyons plus le ciel après sa cruauté :*  
*Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté ;  
 Refusons lui nos yeux , & gardons quelque vie ,  
 Qui montre encor à tous quelle est sa tyrannie.*  
*Là ses yeux arrachés par ses barbares mains ,  
 Font distiler un sang qui rend l'ame aux Thébains.  
 Ce sang si précieux touche à peine la terre ,  
 Que le couroux du ciel ne leur fait plus la guerre ;  
 Et trois mourans guéris au milieu du palais ,  
 De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.  
 Cléante vous a dit que par toute la ville . . .*

## T H E S É E.

*Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.  
 A force de malheurs le ciel fait assez voir  
 Que le sang de Laius a rempli son devoir ;  
 Son ombre est satisfaite , & ce malheureux crime  
 Ne laisse plus douter du choix de sa victime.*

## D I R C É.

*Un autre ordre demain peut nous être donné.  
 Allons voir cependant ce prince infortuné ,  
 Pleurer auprès de lui notre destin funeste ,  
 Et remettons aux dieux à disposer du reste.*

*Fin du cinquième & dernier acte.*



---

# E X A M E N

## D'ŒDIPÉ.

**L**A mauvaise fortune de Pertharite m'avait assez dégouté du théâtre, pour m'obliger à faire retraite, & à m'imposer un silence, que je garderais encore, si M. le procureur général Fouquet me l'eût permis. Comme il n'était pas moins sur-intendant des belles-lettres que des finances, je ne pûs me défendre des ordres qu'il daigna me donner, de mettre sur notre scène un des trois sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, & je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le roi s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralités, que je pris pour des commandemens tacites de consacrer aux divertissemens de Sa Majesté ce que l'âge & les vieux travaux m'avaient laissé d'esprit & de vigueur.

Je ne déguiserai point qu'après avoir fait le choix de ce sujet, sur cette confiance que j'aurais pour moi les suffrages de tous les savans, qui le regardent encor comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & que les pensées de Sophocle & de Sénèque, qui

l'ont traité en leurs langues, me faciliteraient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'envisageai de près : je reconnus que ce qui avait passé pour merveilleux en leurs siècles, pourrait sembler horrible au nôtre ; que cette éloquente & sérieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, qui ocupe tout leur cinquième acte, ferait soulever la délicatesse de nos dames, dont le dégoût atire aisément celui du reste de l'auditoire ; & qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle était dénuée des principaux agrémens qui font en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, & introduire l'heureux épisode de Thésée & de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvait être importun, & donner à Œdipe trop de soupçon de sa naissance. J'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté aparente, pour en faire une fausse application à cette princesse. J'ai rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, & qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la pièce ; & j'ai fait en sorte qu'Œdipe, loin de se croire l'auteur de la mort du roi son prédécesseur, s'ima-

s' imagine l' avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l' attribue ; & ce n' est pas un petit artifice , qu' il s' en convainque lui - même , lorsqu' il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m' ont fait perdre l' avantage que je m' étais promis de n' être souvent que le traducteur de ces grands génies qui m' ont précédé. La différente route que j' ai prise m' a empêché de me rencontrer avec eux , & de me parer de leur travail ; mais en récompense j' ai eu le bonheur de faire avouer qu' il n' est point sorti de pièce de ma main où il se trouve tant d' art qu' en celle - ci. On m' y a fait deux objections : l' une , que Dircé au troisième acte manque de respect envers sa mère ; ce qui ne peut être une faute de théâtre , puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir ; outre que cette princesse considère encor tellement ces devoirs de la nature , que bien qu' elle ait lieu de regarder cette mère comme une personne qui s' est emparée d' un trône qui lui appartient , elle lui demande pardon de cette échappée , & la condamne aussi - bien que les plus rigoureux de mes juges. L' autre objection regarde la guérison publique , si - tôt qu' Œdipe s' est puni. La narration s' en fait par Cléante & par Dymas , & l' on veut qu' il eût pû suffire

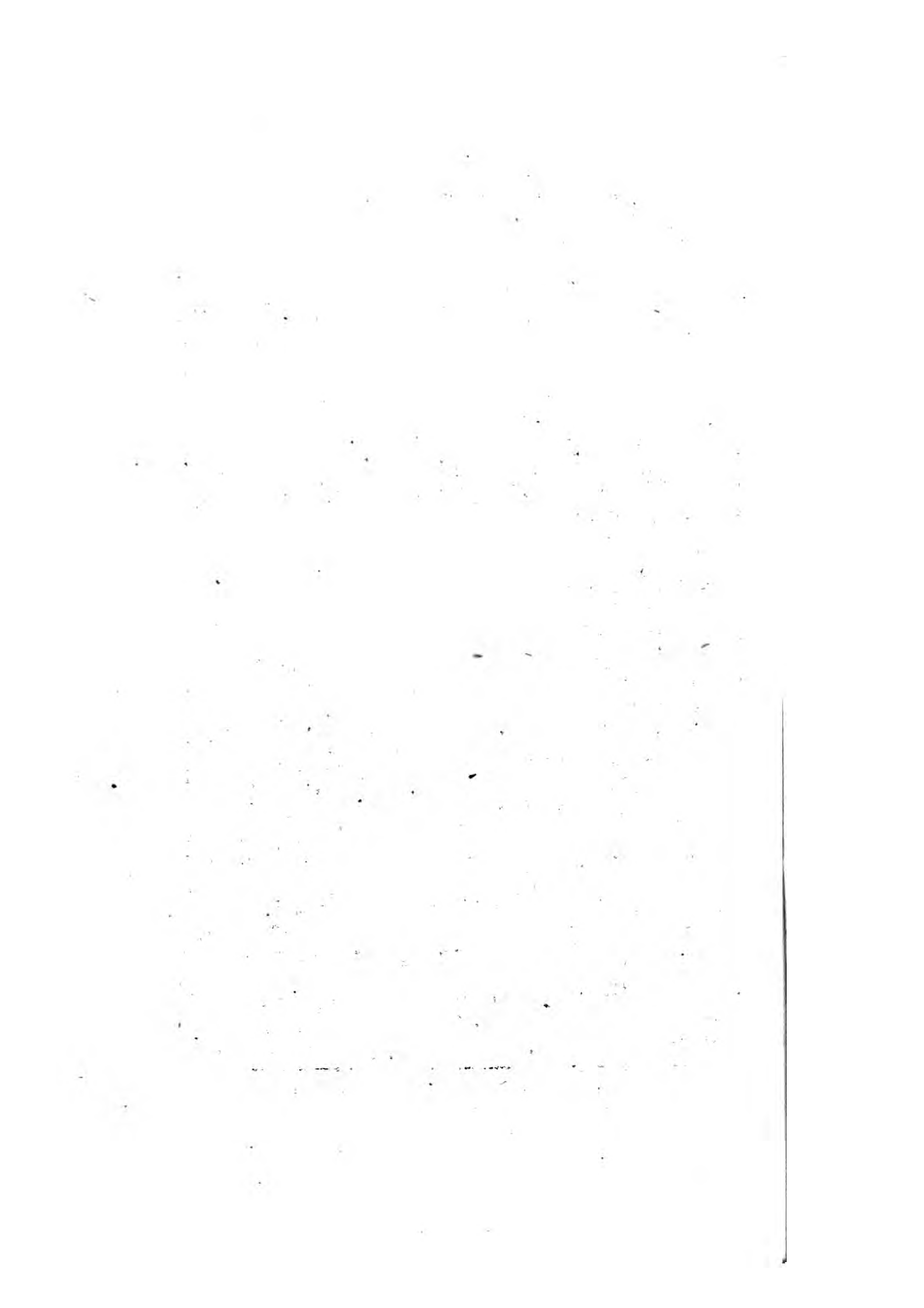
de l'un des deux pour la faire. A quoi je répons, que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvait favoir assez tôt tout l'effet, & qu'il a falu donner à l'un le récit de ce qui s'était passé dans la ville, & à l'autre, de ce qu'il avait vû dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, & devrait avoir couru auprès de sa mère, si-tôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous apellent auprès de nos parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, & qu'ainsi Dircé a pû n'avoir aucun empressement de voir sa mère, à qui son secours ne pouvait plus être utile, puisqu'elle était morte; outre que si elle y eût couru, Thésée l'aurait suivie, & il ne me ferait demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la représentation, qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vraisemblance. Les anciens avaient leurs chœurs qui ne fortaient point du théâtre, & étaient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur voulait aprendre; mais cette facilité était compensée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.



H. Cravet inv.

J. J. Flipart. sculp.

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée  
Vien donc, vien temeraire,.....



L A  
TOISON D'OR,  
TRAGÉDIE.

1660.

K ij





---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

L'HISTOIRE de la *Toison d'or* est bien moins fabuleuse , & moins frivole qu'on ne pense. C'est de toutes les époques de l'ancienne Grèce , la plus brillante & la plus constatée. Il s'agissait d'ouvrir un commerce de la Grèce aux extrémités de la mer noire. Ce commerce consistait principalement en fourures , & c'est de là qu'est venue la fable de la *Toison*. Le voyage des Argonautes servit à faire connaître aux grecs le ciel & la terre. *Chiron* qui était de cette expédition observa que l'équinoxe du printems était au milieu de la constellation du bélier ; & cette observation faite il y a environ 4300. années , fut la base sur laquelle on s'est fondé depuis pour constater l'étonnante révolution de vingt - cinq mille

neuf cent années, que l'axe de la terre fait autour du pôle.

Les habitans de Colchos, voisins d'une peuplade de Huns, étaient des barbares, comme ils le sont encor aujourd'hui. Leurs femmes ont toujours eu de la beauté. Il est très-vraisemblable que les Argonautes enlevèrent quelques Mingréliennes, puisque nous avons vû de nos jours un homme envoyé à Torno pour mesurer un degré du méridien, enlever une fille de ce pays là. L'enlèvement de *Médée* fut la source de toutes les aventures attribuées à cette femme, qui probablement ne méritait pas d'être connue. Elle passa pour une magicienne. Cette prétendue magie était l'usage de quelques poisons qu'on prétend être assez communs dans la Mingrélie. Il est à croire que ces malheureux secrets furent une des sources de cette croyance à la magie qui a inondé la

terre dans tous les tems. L'autre source fut la fourberie : les hommes ayant été toujours divisés en deux classes, celle des charlatans, & celle des fots. Le premier qui employa des herbes au hazard, pour guérir une maladie que la nature guérit toute seule, voulut faire croire qu'il en savait plus que les autres, & on le crut : bientôt tout fut prestige & miracle.

C'était la coutume de tous les grecs, & de tous les peuples, excepté peut-être des Chinois, de tourner toute l'histoire en fable ; la poésie seule célébrait les grands événemens ; on voulait les orner, & on les défigurait. L'expédition des Argonautes fut chantée en vers ; & quoiqu'elle méritât d'être célèbre par le fonds qui était très-vrai & très-utile, elle ne fut connue que par des mensonges poétiques.

La partie fabuleuse de cette histoire,

semble beaucoup plus convenable à l'opéra qu'à la tragédie. Une toison d'or gardée par des taureaux qui jettent des flammes, & par un grand dragon; ces taureaux atachés à une charue de diamans, les dents du dragon qui font naître des hommes armés; toutes ces imaginations ne ressemblent guère à la vraie tragédie, qui après tout doit être la peinture fidèle des mœurs. Aussi *Corneille* voulut en faire une espèce d'opéra, ou du moins une pièce en machines, avec un peu de musique. C'était ainsi qu'il en avait usé en traitant le sujet d'*Andromède*. Les opéra français ne parurent qu'en 1671., & la *Toison d'or* est de 1660. Cependant un an avant la représentation de la pièce de *Corneille*, c'est-à-dire 1659., on avait exécuté à Yffi chez le cardinal *Mazarin* une pastorale en musique; mais il n'y avait que peu de scènes, nulles machines, point de

danfes ; & l'opéra s'établit enfuite en réuniffant tous ces avantages.

Il y a plus de machines & de changemens de décoration dans la *Toifon d'or* que de mufique ; on y fait feulement chanter les Sirènes dans un endroit , & *Orphée* dans un autre ; mais il n'y avait point dans ce tems-là de muficien capable de faire des airs qui répondiffent à l'idée qu'on s'est faite du chant d'*Orphée* & des Sirènes. La mélodie , jufqu'à *Lulli*, ne confifta que dans un chant froid , trainant & lugubre , ou dans quelques vaudevilles, tels que les airs de nos Noëls ; & l'harmonie n'était qu'un contre-point affez groffier.

En général , les tragédies dans lesquelles la mufique interromt la déclamation , font rarement un grand effet , parce que l'une étouffe l'autre. Si la pièce eft intéreffante , on eft fâché de voir cet intérêt détruit par des inftrumens qui détournent

toute l'attention. Si la musique est belle, l'oreille du spectateur retombe avec peine & avec dégoût de cette harmonie au récit simple.

Il n'en était pas de même chez les anciens, dont la déclamation appelée *mélodée* était une espèce de chant ; le passage de cette *mélodée* à la *simphonie* des chœurs, n'étonnait point l'oreille, & ne la rebutait pas.

Ce qui surprit le plus dans la représentation de la *Toison d'or*, ce fut la nouveauté des machines & des décorations, auxquelles on n'était point accoutumé. Un marquis de *Sourdéac*, grand mécanicien, & passionné pour les spectacles, fit représenter la pièce en 1660. dans le château de Neubourg en Normandie, avec beaucoup de magnificence. C'est ce même marquis de *Sourdéac* à qui on dut depuis en France l'établissement de l'opéra ; il s'y ruina entière-



ment, & mourut pauvre & malheureux, pour avoir trop aimé les arts.

Les prologues d'*Andromède* & de la *Toison d'or*, où *Louis XIV.* était loué, servirent ensuite de modèle à tous les prologues de *Quinault*; & ce fut une coutume indispensable de faire l'éloge du Roi à la tête de tous les opéra, comme dans les discours à l'académie française.

Il y a de grandes beautés dans le prologue de la *Toison d'or*. Ces vers surtout, que dit la France personifiée, plurent à tout le monde :

*A vaincre tant de fois mes forces s'afaiblissent ;  
L'état est florissant , mais les peuples gémissent ;  
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts  
faits ;*

*Et la gloire du trône acable les sujets.*

Longtems après il arriva, sur la fin du règne de *Louis XIV.*, que cette pièce ayant disparu du théâtre, & n'étant luë tout au plus que par un petit nombre

de gens de lettres , un de nos poètes , dans une tragédie nouvelle , mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ses personnages. Ils furent défendus par la police. C'est une chose singulière , qu'ayant été bien reçus en 1660. , ils déplurent trente ans après ; & qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante , ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire ; ils ne devaient être regardés que comme un plagiat.

De même que les opéra de *Quinault* faisaient oublier *Andromède* & la *Toison d'or* , ses prologues faisaient oublier aussi ceux de *Corneille*. Les uns & les autres sont composés de personnages , ou allégoriques , ou tirés de l'ancienne fable ; c'est *Mars* & *Vénus* , c'est la *Victoire* & la *Paix*. Le seul moyen de faire supporter ces êtres fantastiques est de les faire peu parler , & de soutenir leurs vains discours

par une belle musique , & par l'appareil du spectacle. La *France* & la *Victoire* qui raisonnent ensemble , qui s'appellent toutes deux par leurs noms , qui récitent de longues tirades , & qui poussent des argumens , sont de vraies amplifications de collège.

Le prologue d'*Amadis* est un modèle en ce genre ; ce sont les personnages mêmes de la pièce qui paraissent dans ce prologue , & qui se réveillent à la lueur des éclairs & au bruit du tonnerre ; & dans tous les prologues de *Quinault* , les couplets sont courts & harmonieux.

A l'égard de la tragédie de la *Toison d'or* , on ne la supporterait pas aujourd'hui telle que *Corneille* l'a traitée ; on ne souffrirait pas *Junon* sous le visage de *Chalciope* , parlant & agissant comme une femme ordinaire , donnant à *Jason* des conseils de confidente , & lui disant :

*C'est à vous d'achever un si doux changement ;  
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse,  
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'acuse.*

**J A S O N** lui répond :

*Déesse, quel encens . . . .*

**J U N O N.**

*Traitez moi de princesse,  
Jason, & laissez là l'encens & la déesse.*

C'est dans cette tragédie qu'on retrouve encor ce goût des pointes & des jeux de mots qui était à la mode dans presque toutes les cours, & qui mêlait quelquefois du ridicule à la politesse introduite par la mère de *Louis XIV.* & par les hôtels de *Longueville*, de *la Rochefoucault*, & de *Rambouillet*; c'est ce mauvais goût justement frondé par *Boileau* dans ces vers :

*Toutefois à la cour les turlupins restèrent,  
Inspides plaisans, boufons infortunés,  
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.*

Il nous apprend que la tragédie elle-même fut infectée de ce défaut :

*Le madrigal d'abord en fut envelopé ;  
La tragédie en fit ses plus chères délices.*

Ce dernier vers exagère un peu trop. Il y a en effet quelques jeux de mots dans *Corneille* , mais ils sont rares ; le plus remarquable est celui d'*Hypsipile* , qui dans la quatrième scène du troisième acte , dit à *Médée* sa rivale , en faisant allusion à sa magie :

*Je n'ai que des attraits , & vous avez des charmes.*

*Médée* lui répond :

*C'est beaucoup en amour , que de savoir charmer.*

*Médée* se livre encor au goût des pointes dans son monologue , où elle s'adresse à la raison contre l'amour , en lui disant :

*Donne encor quelques loix à qui te fait la loi ;*

*Tyrannise un tyran qui triomphe de toi ;*

*Et par un faux trophée usurpe sa victoire.*

*Sauve tout le dehors d'un honteux esclavage*

*Qui t'enlève tout le dedans.*

Le stîle de la *Toison d'or* est fort au-

160 *PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.*

deffous de celui d'*Oedipe* ; il n'y a aucun trait brillant qu'on y puisse remarquer ; ainsi le lecteur permettra qu'on ne fasse presque aucune note sur cet ouvrage.

---

**ARGUMENT**

---

A R G U M E N T  
D E  
L A T O I S O N D ' O R ,  
T R A G É D I E ,

*Représentée par la troupe royale du marais, chez  
M. le marquis de Sourdeac, en son château  
de Neufbourg, pour réjouissance publique du  
mariage du roi, & de la paix avec l'Espagne,  
& ensuite sur le théâtre royal du marais.*

**L'**Antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui  
soit si généralement connu que le voyage  
des Argonautes ; mais comme les historiens  
qui en ont voulu démêler la vérité dans la fa-  
ble qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout,  
& que les poètes qui l'ont embelli de leurs fic-  
tions n'ont pas pris la même route, j'ai crû que  
pour faciliter au spectateur l'intelligence entière  
de ce sujet, il était à propos de l'avertir de quel-  
ques particularités où je me suis attaché, qui peut-  
être ne sont pas connues de tout le monde. Elles  
sont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus,  
P. Corneille. Tom. VII. L



qui en a fait un poëme épique en latin.

Phryxus était fils d'Athamas, roi de Thèbes, & de Nephelé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine était d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le sacrifia à Mars, si-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui était consacrée. Æete, fils du Soleil, & roi de cette province, lui donna pour femme Chalciopé sa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque tems après. Son ombre apparut ensuite à ce monarque, & lui révéla que le destin de son état dépendait de cette toison ; qu'en même tems qu'il la perdrait, il perdrait aussi son royaume ; & qu'il était résolu dans le ciel, que Médée son autre fille aurait un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Æete, pour conserver cette toison, qu'il voyait si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, & de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvait s'en rendre maître, qu'après avoir domté

deux taureaux dont l'haleine était toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il fallait semer des dents de serpens, dont naiffaient aussi-tôt autant de gendarmes, qui tous ensemble ataquaient le téméraire qui se hasardait à une si dangereuse entreprise : & pour dernier péril, il fallait combatre un dragon qui ne dormait jamais, & qui était le plus fidèle & le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Æete, s'armèrent pour cette conquête, & entr'autres Persès son frère roi de la Cherfonèse Taurique, & fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Æetes emprunta celui de Styros roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyait en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus : ils donnèrent bataille, & la victoire penchait du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire, & en moins d'un mois ces héros firent remporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce; mais avant que d'en venir au détail, il

faut dire un mot de Jason , & du dessein qui l'amena à Colchos.

Il était fils d'Æson , roi de Thessalie , sur qui Pelias son frère avait usurpé le royaume. Ce tyran était fils de Neptune & de Tyro , fille de Salmonée , qui épousa ensuite Chreus père d'Æson , que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte , lui rendit suspect le courage de Jason son neveu , & légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons , si bien que pour l'éloigner , ou plutôt pour le perdre , il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or , dans la croyance que ce prince y périrait , & le laisserait par sa mort paisible possesseur de l'état dont il s'était emparé. Jason , par le conseil de Pallas , fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo , où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre , avec Zethès , & Calais , fils du vent Borée & d'Orithie , princesse de Thrace , qui étaient nés avec des ailes comme leur père , & qui par ce moyen délivrèrent en passant Phinée , des harpyes qui fondaient sur ses viandes si-tôt que sa table était servie , & leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros , durant leur voyage , re-

çurent beaucoup de faveur de Junon & de Pallas , & prirent terre à Lemnos, dont était reine Hypsipile & où ils tardèrent deux ans , pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine , & lui donna parole de l'épouser à son retour , ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée , & de lui faire les mêmes protestations si-tôt qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eut vû le besoin qu'il en avait. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement , qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls , & enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardait , & qu'elle assoupit. Un auteur que cite le Mythologiste Noël le Comte, & qu'il appelle Denys le Milésien, dit qu'elle lui porta la Toison jusques dans son navire ; & c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable , pour la rendre surprenante , & plus merveilleuse. Je l'aurais été assez par la liberté qu'en donne la poësie en de pareilles rencontres ; mais j'ai crû en avoir plus de droit en marchant sur les pas d'un autre , que si j'avais inventé ce changement.

---

---

*ACTEURS DU PROLOGUE.*

LA FRANCE.  
LA VICTOIRE.  
MARS.  
LA PAIX.  
L'HYMENÉE.  
LA DISCORDE.  
L'ENVIE.  
Quatre AMOURS.

*ACTEURS DE LA TRAGÉDIE:*

JUPITER.  
JUNON.  
PALLAS.  
IRIS.  
L'AMOUR.  
LE SOLEIL.  
AÆTE, roi de Colchos, fils du Soleil.  
ABSYRTE, fils d'Aæte.  
CHALCIOPE, fille d'Aæte, veuve de  
Phryxus.  
MÉDÉE, fille d'Aæte, amante de Jason.  
HYPsipILE, reine de Lemnos.

**JASON** , prince de Theffalie , chef des Argonautes.

**PÉLÉE** ,  
**IPHILE** , } Argonautes.

**ORPHÉE** , }  
**ZÉTHES** , } Argonautes aîlés , fils de Borée &  
**CALAIS** , } d'Orithie.

**GLAUQUE** , dieu marin.

Deux Tritons.

Deux Sirènes.

Quatre Vents.

*La scène est à Colchos.*

---

L A  
TOISON D'OR,  
TRAGÉDIE.

---

P R O L O G U E.

*L'heureux mariage de sa majesté, & la paix qu'il lui a plû donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique, pour laquelle cette tragédie a été préparée, non-seulement il était juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il était même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.*

*L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, & terminé dans son enfoncement par une ville, qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France était réduite avant cette faveur du ciel, qu'elle a si longtems souhaitée, & dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.*



## S C E N E P R E M I E R E.

## L A F R A N C E , L A V I C T O I R E ,

## L A F R A N C E .

**D** O U X charme des héros, immortelle Victoire,  
Ame de leur vaillance, & source de leur gloire,  
Vous qu'on fait si volage, & qu'on voit toutefois  
Si constante à me suivre, & si ferme en ce choix,  
Ne vous offensez pas si j'arose de larmes  
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,  
Et si vos faveurs même obtinent mes soupirs  
A pousser vers la paix mes plus ardens désirs.  
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la  
terre,  
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la  
guerre ;  
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,  
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

## L A V I C T O I R E .

Je ne me repens point, incomparable France,  
De vous avoir suivie avec tant de constance.  
Je vous prépare encor mêmes atachemens ;  
Mais j'attendais de vous d'autres remercimens.  
Vous laissez-vous de moi qui vous comble de gloire,

De moi qui de vos fils assure la mémoire ,  
 Qui fais marcher partout l'effroi devant leurs pas ?

L A F R A N C E .

Ah, Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats ?  
 La gloire qui les couvre à moi-même funeste ,  
 Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste ;  
 Ils ne vont aux combats que pour me protéger ,  
 Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.  
 S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,  
 Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles ;  
 Leur retour me punit de mon trop de bonheur ,  
 Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.  
 A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent :  
 L'état est florissant , mais les peuples gémissent :  
 Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts  
 faits ;

Et la gloire du trône acable les fujets.

Voyez autour de moi que de tristes spectacles !  
 Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.

Quelque encens que je doive à cette fermeté ,  
 Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté ,  
 Je me lasse de voir mes villes désolées ,  
 Mes habitans pillés, mes campagnes brûlées ;  
 Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois ,  
 En goûte moins le fruit de ses propres exploits ;

Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,  
 Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes ;  
 De ce glorieux trône où brille sa vertu,  
 Il tend sa main auguste à son peuple abatu ;  
 Et comme à tout moment la commune misère  
 Rapelle en son grand cœur les tendresses de père ;  
 Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés,  
 Pour faire respirer ce que vous oprimez.

L A V I C T O I R E.

France, j'opprime donc ce que je favorise !  
 A ce nouveau reproche excusez ma surprise :  
 J'avais crû jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis  
 Ces termes odieux pouvaient être permis,  
 Qu'eux seuls de ma conduite avaient droit de se  
 plaindre.

L A F R A N C E.

Vos dons font à chérir, mais leur suite est à craindre :  
 Pour faire deux héros ils font cent malheureux ;  
 Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux ;  
 M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il atache ,  
 Le sang dont il m'épuise, & les nerfs qu'il m'arrache.

L A V I C T O I R E.

Je n'ose condamner de si justes ennuis ,  
 Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis ;  
 Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie ,

Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie ?  
 Le voilà qui paraît , c'est lui-même , c'est Mars,  
 Qui vous lance du ciel de farouches regards :  
 Il menace , il descend , apaisez sa colère  
 Par le prompt défaveu d'un souhait téméraire.

*Le ciel s'ouvre, & fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, & l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant; & si-tôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.*

---

S C E N E II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

M A R S.

**F**Rance ingrate , tu veux la paix ,  
 Et pour toute reconnaissance  
 D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance ,  
 Tu murmures de mes bienfaits.  
 Encor un lustre ou deux , & sous tes destinées  
 J'aurais rangé le fort des têtes couronnées ;  
 Ton état n'aurait eu pour bornes que ton choix ;  
 Et tu devais tenir pour assuré présage ,  
 Voyant toute l'Europe apprendre ton langage ,

Que toute cette Europe allait prendre tes loix.

Tu renonces à cette gloire ,  
La Paix a pour toi plus d'apas ,  
Et tu dédaignes la Victoire

Que j'ai de ma main propre atachée à tes pas.  
Vois dans quels fers sous moi la Discorde & l'Envie  
Tiennent cette Paix asservie.

La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser ;  
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle ;  
Mais fache que je la rapelle ,  
Si tu manques d'en bien user.

*Avant que de disparaître , ce dieu en colère contre la France , lui fait voir la Paix qu'elle demande avec tant d'ardeur , prisonnière dans son palais , entre les mains de la Discorde & de l'Envie , qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons qui ont pour bases des mortiers , & des boulets pour chapitiaux ; le tout accompagné pour ornemens de trompettes , de tambours , & autres instrumens de guerre entrelassés ensemble , & découpés à jour , qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes , & de tout ce qui peut désigner & embellir la demeure de ce dieu des batailles.*

SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA  
FRANCE, LA VICTOIRE.

L A P A I X.

**E**N vain à tes soupirs il est inexorable.  
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi ;  
Et tu devras bientôt ce succès adorable

A cette reine incomparable ,  
Dont les soins & l'exemple ont formé ton grand roi.  
Ses tendresses de sœur , ses tendresses de mère ,  
Peuvent tout sur un fils , peuvent tout sur un frère.  
Béni, France , béni ce pouvoir fortuné ;  
Béni le choix qu'il fait d'une reine comme elle :  
Cent rois en sortiront , dont la gloire immortelle  
Fera trembler sous toi l'univers étonné ;  
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné

Portera l'image fidèle  
De celui qu'elle t'a donné.

Ce dieu dont le pouvoir suprême  
Etouffe d'un coup d'œil les plus vieux différends ,  
Ce dieu par qui l'amour plait à la vertu même ,  
Et qui borne souvent l'espoir des conquérans ;

Le blond & pompeux Hyménée  
Prépare en ta faveur l'éclatante journée ,  
Où sa main doit briser mes fers.  
Ces monstres insolens dont je fuis prisonnière ;  
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers ,  
Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière ;  
A tes cantons les plus déserts  
Je rendrai leur beauté première ;  
Et dans les doux torrens d'une allégresse entière,  
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déjà ces deux hautes puissances ,  
Que Mars semblait plonger en d'immortels discords,  
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords  
Les sublimes intelligences  
Qui de leurs grands états meuvent les vastes corps :  
Les surprenantes harmonies  
De ces miraculeux génies ,  
Savent tout balancer , savent tout soutenir :  
Leur prudence était dûe à cet illustre ouvrage ;  
Et jamais on n'eût pû fournir  
Aux intérêts divers de la Seine & du Tage ,  
Ni zèle plus savant en l'art de réunir ,  
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.  
Par ces organes seuls ces dignes potentats  
Se font eux-mêmes leurs arbitres ;



Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres ;  
Et des bornes à leurs états.

Ce dieu même qu'attend ma longue impatience ,  
N'a droit de m'afranchir que par leur conférence ;  
Sans elle son pouvoir ferait mal reconnu.

Mais enfin je le vois , leur accord me l'envoie.

France , ouvre ton cœur à la joie ,  
Et vous , monstres , fuyez , ce grand jour est venu :  
*L'Hyménée paraît couronné de fleurs , portant en sa  
main droite un dard semé de lys & de roses , & en  
la gauche , le portrait de la reine peint sur son  
bouclier.*

## S C E N E I V.

L'HYMÉNÉE , LA PAIX , LA DISCORDE ,  
L'ENVIE , LA FRANCE , LA VICTOIRE ,  
CHŒUR de musique.

## L A D I S C O R D E .

**E**N vain tu le veux croire , orgueilleuse captive :  
Pourions-nous fuir le secours qui t'arrive ?

## L' E N V I E .

Pourions-nous craindre un dieu qui contre nos fu-  
reurs

Ne

Ne prend pour armes que des fleurs ?

L' H Y M E N É E.

Oui , monstres , oui , craignez cette main venge-  
resse ,

Mais craignez encor plus cette grande princesse ,

Pour qui je viens allumer mon flambeau :

Pourriez-vous soutenir les traits de son visage ?

Fuyez , monstres , à son image ,

Fuyez , & que l'enfer qui fut votre berceau ,

Vous serve à jamais de tombeau.

Et vous , noirs instrumens d'un indigne esclavage ,

Tombez , fers odieux , à ce divin aspect ,

Et pour lui rendre un prompt hommage ,

Anéantissez vous de honte , ou de respect.

*Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde & de  
l'Envie , qui trébuchent aussitôt aux enfers , &  
ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la  
Paix prisonnière , lesquelles tombent & se brisent  
tout-à-l'heure.*

I. A P A I X.

Dieu des sacrés plaisirs , vous venez de me rendre

Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux ;

Mais ce n'est pas assez , il est tems de descendre ,

Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour  
nous.

178 LA TOISON D'OR,

L'HYMENÉE.

Il en est tems , déesse , & c'est trop faire attendre  
Les effets d'un espoir si doux.

Vous donc , mes ministres fidèles ,  
Venez , Amours , & prêtez nous vos aîles.  
*Quatre Amours descendent du ciel , deux de chaque  
côté , & s'attachent à l'Hymenée & à la Paix pour  
les apporter en terre.*

LA FRANCE.

Peuple , fais voir ta joie à ces divinités ,  
Qui vont tarir le cours de tes calaminés.

CHŒUR DE MUSIQUE.

*L'Hymenée , la Paix , & les quatre Amours descen-  
dent pendant qu'il chante :*

Descens , Hymen , & ramène sur terre  
Les délices avec la paix.

Descens , objet divin de nos plus doux souhaits ,  
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

*Après que l'Hymenée & la Paix sont descendus , les  
quatre Amours remontent au ciel , premièrement de  
droit fil tous quatre ensemble , & puis se séparant  
deux à deux , & croisant leur vol , en sorte que  
ceux qui sont au côté droit se retirent à gauche dans  
les nues , & ceux qui sont au gauche se perdent dans  
celles du côté droit.*

## S C E N E V.

L'HYMENÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA  
VICTOIRE., CHŒUR de musique.

LA FRANCE *à la Paix.*

**A** Dorable souhait des peuples gémissans,  
Féconde fûreté des travaux innocens,  
Infatigable apui du pouvoir légitime,  
Qui dissipez le trouble, & détruisez le crime,  
Protectrice des arts, mère des beaux loirs,  
Est-ce une illusion qui flate mes desirs?  
Puis-je en croire mes yeux, & dans chaque province  
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

L A P A I X.

France, aprens que lui-même il aime à le devoir  
A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.  
Par un effort d'amour répons à leurs miracles;  
Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles.  
Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs,  
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.  
Ose donc, & fais voir que ta reconnaissance...

L A F R A N C E.

De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance.  
Est-il effort humain qui jamais ait tiré



Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits ;  
 Tous les peuples fans cesse en disputent le prix ;  
 Et comme il fait monter à la plus haute gloire ,  
 Il est bon que la France ait toujours la Victoire.  
 Fais-lui donc cette grace , & prens part comme nous  
 A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

L A V I C T O I R E .

J'y consens , & m'arrête aux rives de la Seine ,  
 Pour rendre un long hommage à l'une & l'autre  
 reine ,

Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.  
 Puiffai-je en obtenir pour mon premier emploi ,  
 Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère  
 Arborer les drapeaux de son généreux frère !  
 D'aller d'un si grand prince en mille & mille lieux ,  
 Egaler le grand nom au nom de ses ayeux ,  
 Le conduire au-delà de leurs fameuses traces ,  
 Faire un apui de Mars du favori des Graces ,  
 Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits  
 Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix !

L ' H Y M E N É E .

Tu vas voir davantage ; & les dieux qui m'ordon-  
 nent  
 Qu'atendant tes lauriers mes myrthes le couron-  
 nent ,

Lui vont donner un prix de toute autre valeur  
 Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.  
 Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes  
 Que celles que tu veux assurer à ses armes ;  
 Et son œil éclairé par mon sacré flambeau ,  
 Ne voit point de trophée ou si noble , ou si beau.  
 Ainsi , France , à l'envi l'Espagne & l'Angleterre  
 Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre ;  
 Et la Paix qui succède à ses tristes efforts  
 Te livre par ma main leurs plus rares trésors.

## L A P A I X.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles,  
 Et pour les commencer par de nouveaux miracles ,  
 Toi que rend tout - puissant ce chef - d'œuvre des  
 cieux ,  
 Hymen , fais-lui changer la face de ces lieux.

L' H Y M E N É E *seul.*

Naïffez à cet aspect , fontaines , fleurs , bocages ;  
 Chassez de ces débris les funestes images ;  
 Et formez des jardins , tels qu'avec quatre mots  
 Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.  
*Tout le théâtre se change en un jardin magnifique , à  
 la vûe du portrait de la reine , que l'Hymenée lui  
 présente.*

Fin du Prologue.



---

**ACTE PREMIER.**

*Ce grand jardin qui en fait la scène , est composé de trois rangs de cyprès , à côté desquels on voit alternativement en chaque chassis des statues de marbre blanc à l'antique , qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins , soutenus par des Tritons qui leur servent de piédestal , ou trois vases qui portent , l'un des orangers , & les deux autres diverses fleurs en confusion , champournées & découpées à jour. Les ornemens de ces vases & de ces bassins sont rehaussés d'or , & ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées , & remplies de pareilles fleurs. Le théâtre est fermé par une grande arcade de verdure , ornée de festons de fleurs , avec une grande corbeille d'or sur le milieu , qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent composent avec elle un berceau , qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlés avec quantité d'autres statues à l'antique , & la perspective du fond borne la vûe par un parterre encor plus éloigné , au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.*

## SCENE PREMIERE.

CHALCIOPE , MEDÉE.

MEDÉE.

**P**Armi ces grands fujets d'alégresse publique ,  
 Vous portez sur le front un air mélancolique ;  
 Votre humeur paraît sombre , & vous semblez , ma  
 sœur ,

Murmurer en secret contre notre bonheur.

La veuve de Phryxus , & la fille d'Aète ,  
 Plaint-elle de Perfès la honte & la défaite ?

Vous faut-il consoler de ces illustres coups ,  
 Qui partent d'un héros parent de votre époux ?  
 Et le vaillant Jason pourrait-il vous déplaire ,  
 Alors que dans son trône il rétablit mon père ?

CHALCIOPE.

Vous m'offensez , ma sœur ; celles de notre rang  
 Ne savent point trahir leur pays , ni leur sang ;  
 Et j'ai vû les combats de Perfès , & d'Aète ,  
 Toujours avec des yeux de fille & de sujette.  
 Si mon front porte empreints quelques troubles se-  
 crets ,

Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.  
 J'aime autant que je dois cette haute victoire :

Je veux bien que Jason en ait toute la gloire ;  
Mais à tout dire , enfin , je crains que ce vainqueur  
N'en étende les droits jusques sur votre cœur.

Je fai que sa brigade à peine descendue  
Rétablit à nos yeux la bataille perdue ,  
Que Persès triomphait , que Styruſ était mort ,  
Styruſ que pour époux vous envoyait le fort.  
Jason de tant de maux borna soudain la course ;  
Il en domta la force , il en tarit la source :  
Mais avouez aussi qu'un héros si charmant  
Vous console bien-tôt de la mort d'un amant.  
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes  
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes ;  
Il fait les détourner des horreurs d'un cercueil ;  
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.

Non que je blâme en vous quelques soins de lui  
plaire ,  
Tant que la guerre ici l'a rendu nécessaire ;  
Mais je ne voudrais pas que cet empressement  
D'un soin étudié fit un attachement.  
Car enfin aujourd'hui que la guerre est finie ,  
Votre facilité se trouverait punie.  
Et son départ subit ne vous laisserait plus  
Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

## M É D É E.

La remontrance est douce , obligeante , civile ;  
 Mais , à parler sans feinte , elle est fort inutile :  
 Si je n'ai point d'amour , je n'y prens point de part ;  
 Et si j'aime Jason , l'avis vient un peu tard.

Quoi qu'il en soit , ma sœur , nommeriez-vous  
 un crime ,

Un vertueux amour qui suivrait tant d'estime ?  
 Alors que ses hauts faits lui gagnent tous les cœurs ,  
 Faut-il que ses soupirs excitent mes rigueurs ,  
 Que contre ses exploits moi seule je m'irrite ,  
 Et fonde mes dédains sur son trop de mérite ?  
 Mais s'il m'en doit bien-tôt coûter un repentir ,  
 D'où pouvez-vous savoir qu'il soit prêt à partir ?

## C H A L C I O P E.

Je le fais de mes fils , qu'une ardeur de jeunesse  
 Emporte malgré moi jusqu'à le suivre en Grèce ,  
 Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang ,  
 Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.  
 Déjà tous ces héros au départ se disposent ;  
 Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent ;  
 Comme la gloire à tous fait leur plus cher souci ,  
 N'ayant plus à combattre , ils n'en ont plus ici ;  
 Ils brûlent d'en chercher dessus quelque autre rive ,  
 Tant leur valeur rougit si-tôt qu'elle est oisive.

Jason veut seulement une grace du roi.

M É D É E.

Cette grace , ma sœur , n'est sans doute que moi.  
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise.  
Du chef de ces héros j'affervis la franchise ;  
De tout ce qu'il a fait de grand , de glorieux ,  
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux :  
Il a vaincu Persès , il a servi mon père ,  
Il a sauvé l'état , sans chercher qu'à me plaire.  
Vous l'avez vû , peut-être , & vos yeux sont témoins  
De combien chaque jour il y donne de soins ,  
Avec combien d'ardeur . . .

C H A L C I O P E .

Oui , je l'ai vû moi-même ,  
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême :  
Mais je n'ai pas moins vû combien il vous est doux  
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour  
vous.

Je vous vois chaque jour avec inquiétude  
Chercher , ou sa présence , ou quelque solitude ,  
Et dans ces grands jardins sans cesse repasser  
Le souvenir des traits qui vous ont sù blesser.  
En un mot , vous l'aimez , & ce que j'appréhende . . .

M É D É E.

Je suis prête à l'aimer , si le roi le commande :

Mais jusques-là, ma sœur, je ne fais que souffrir  
Les soupirs & les vœux qu'il prend soin de m'offrir.

C H A L C I O P E.

Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuse  
Vous irez plus avant si le roi le refuse ;  
Et quoi que votre erreur vous fasse présumer,  
Vous obéirez mal, s'il vous défend d'aimer.  
Je fais... Mais le voici que le prince accompagne.

---

S C E N E II.

AËTE, ABSYRTE, CHALCIOPE, MÉDÉE.

A Æ T E.

**E**Nfin nos ennemis nous cèdent la campagne ;  
Et des Scythes défaits le camp abandonné,  
Nous est de leur dérouté un gage fortuné,  
Un fidèle témoin d'une victoire entière :  
Mais comme la fortune est souvent journalière,  
Il en faut redouter de funestes retours,  
Ou se mettre en état de triompher toujours.

Vous savez de quel poids & de quelle importance  
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.  
Quarante, qui l'eût crû ? quarante à leur abord  
D'une armée abatue ont relevé le fort,

Du côté des vaincus rapellé la victoire,  
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.

Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs  
bras ?

Leur chef nous a paru le démon des combats ;  
Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie ,  
Au péril de son sang a dégagé ma vie.

Que ne lui dois-je point ? & que ne dois-je à tous ?

Ah, si nous les pouvions arrêter parmi nous ,

Que ma couronne alors se verrait assurée !

Qu'il faudrait craindre peu pour la Toison dorée ,

Ce trésor où les dieux attachent nos destins ,

Et que veulent ravir tant de jaloux voisins !

N'y peux-tu rien , Médée , & n'as-tu point de  
charmes

Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes ?

N'est-il herbes , parfums , ni chants mystérieux ,

Qui puissent nous unir ces bras victorieux ?

A B S Y R T E.

Seigneur , il est en vous d'avoir cet avantage.

Le charme qu'il y faut est tout sur son visage.

Jason l'aime , & je crois que l'offre de son cœur

N'en ferait pas reçûte avec trop de rigueur.

Un favorable aveu pour ce digne hyménée

Rendrait ici sa course heureusement bornée ;



Son exemple aurait force, & ferait qu'à l'envi  
 Tous voudraient imiter le chef qu'ils ont suivi.  
 Tous fauraient comme lui, pour faire une maîtresse,  
 Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce ;  
 Et tous ainfi que lui permettraient à l'amour  
 D'obstiner des héros à grossir votre cour.

## A Æ T E.

Le refus d'un tel heur aurait trop d'injustice.  
 Puis-je d'un moindre prix payer un tel service ?  
 Le ciel qui veut pour elle un époux étranger,  
 Sous un plus digne joug ne saurait l'engager.  
 Oui, j'y consens, Abfyrte, & tiendrai même à grace,  
 Que du roi d'Albanie il remplisse la place,  
 Que la mort de Styryus permette à votre sœur  
 L'incomparable choix d'un si grand successeur.  
 Ma fille, si jamais les droits de la naissance...

## C H A L C I O P E.

Seigneur, je vous répons de son obéissance ;  
 Mais je ne répons pas que vous trouviez les Grecs  
 Dans la même pensée & les mêmes respects.

Je lesconnais un peu, veuve d'un de leurs princes.  
 Ils ont averfion pour toutes nos provinces ;  
 Et leur pays natal leur imprime un amour,  
 Qui partout les rapelle, & presse leur retour.  
 Ainfi n'espérez pas qu'il foit des hyménées,

Qui puissent à la vôtre unir leurs destinées.  
 Ils les accepteront, si leur sort rigoureux  
 A fait de leur patrie un lieu mal sûr pour eux ;  
 Mais le péril passé, leur soudaine retraite  
 Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête ;  
 Et qu'il n'est point de nœud qui les puisse obliger  
 A vivre sous les loix d'un monarque étranger.

Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendresse,

Je l'ai vû mille fois soupirer pour la Grèce ;  
 Et quelque illustre rang qu'il tint dans vos états,  
 S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,  
 Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,  
 Il m'eût falu l'y fuivre, ou m'en voir délaissée.  
 Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils:  
 Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits.  
 La Grèce en leur idée est un séjour céleste,  
 Un lieu seul digne d'eux, par-là jugez du reste.

A Æ T E.

Faites-les-moi venir, que de leur propre voix  
 J'apprenne les raisons de cet injuste choix.  
 Et quant à ces guerriers, que nos dieux tutélaires  
 Au salut de l'état rendent si nécessaires,  
 Si pour les obliger à vivre mes sujets,  
 Il n'est point dans ma cour d'assez dignes objets ;

Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie ,  
 Que leur gloire en devienne implacable ennemie ;  
 Subornons cette gloire , & voyons dès demain  
 Ce que pourra sur eux le nom de souverain.  
 Le trône a ses liens ainsi que l'hyménée ;  
 Et quand ce double nœud tient une ame enchaînée,  
 Quand l'ambition marche au secours de l'amour ,  
 Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.  
 Elle triomphera de cette idolâtrie,  
 Que tous ces grands guerriers gardent pour leur  
 patrie :

Leur Grèce a des climats, & plus doux, & meilleurs;  
 Mais commander ici vaut bien servir ailleurs.  
 Partageons avec eux l'éclat d'une couronne,  
 Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne.  
 D'un bien qu'ils ont fauvé je leur dois quelque part,  
 Je le perdrais sans eux , sans eux il court hazard ;  
 Et c'est toujours prudence en un péril funeste  
 D'offrir une moitié pour conserver le reste.

A B S Y R T E.

Vous les connaissez mal , ils sont trop généreux  
 Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.  
 Après ce grand secours, ce serait pour falaise  
 Prendre une part du vol qu'on tâchait à vous faire,  
 Vous piller un peu moins sous couleur d'amitié,

Et

Et vous laisser enfin ce reste par pitié.  
C'est là, seigneur, c'est là cette haute infamie  
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.  
Le trône a des splendeurs dont les yeux éblouis  
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays;  
Mais aussi la Scythie ouverte à nos conquêtes  
Ofre assez de matière à couronner leurs têtes.  
Qu'ils régnent, mais par nous, & sur nos ennemis,  
C'est là qu'il faut trouver un sceptre à nos amis;  
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte  
Tirera notre apui d'où partait notre crainte;  
Et l'hymen unira par des liens plus doux,  
Des rois sauvés par eux, à des rois faits par nous.

A Æ T E.

Vous regardez trop tôt comme votre héritage  
Un trône dont en vain vous craignez le partage:  
J'ai d'autres yeux, Absyrte, & vois un peu plus loin.  
Je veux bien réserver ce remède au besoin,  
Ne faire point cette offre à moins que nécessaire;  
Mais s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.  
Les voici, parlons-leur, & pour les arrêter,  
Ne leur refusons rien qu'ils daignent souhaiter.

## S C E N E III.

AËTE, ABSYRTE, MÉDÉE, JASON,  
PELÉE, IPHITE, ORPHÉE,  
ARGONAUTES.

A Æ T E.

**G**Uerriers par qui mon fort devient digne d'envie,  
Héros, à qui je dois, & le sceptre, & la vie,  
Après tant de bienfaits, & d'un si haut éclat,  
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat ?  
Je ne vous fais point d'offre, & dans ces lieux  
    fauvages,  
Je ne découvre rien digne de vos courages ;  
Mais si dans mes états, mais si dans mon palais,  
Quelque chose avait pû mériter vos souhaits,  
Le choix qu'en aurait fait cette valeur extrême  
Lui donnerait un prix qu'il n'a pas de lui-même ;  
Et je croirais devoir à ce précieux choix  
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

J A S O N.

Si nos bras animés par vos destins propices  
Vous ont rendu, seigneur, quelques faibles services,  
Et s'il en est encor après un fort si doux,  
Que vos commandemens puissent vouloir de nous,

Vous avez en vos mains un trop digne salaire,  
Et pour ce qu'on a fait, & pour ce qu'on peut faire;  
Et s'il nous est permis de vous le demander...

A Æ T E.

Attendez tout d'un roi qui veut tout acorder.  
J'en jure le dieu Mars, & le soleil mon père,  
Et me puisse à vos yeux acabler leur colère,  
Si mes sermens pour vous n'ont de si prompts effets,  
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits!

J A S O N.

Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,  
Que vous voyez la fleur des princes de la Grèce,  
Qui vous demandent tous d'une commune voix  
Un trésor qui jadis fut celui de ses rois.  
La Toison d'or, seigneur, que Phryxus votre gendre,  
Phryxus notre parent...

A Æ T E.

Ah, que viens-je d'entendre,

M E D É E *à part.*

Ah, perfide!

J A S O N.

A ce mot vous paraissez surpris ?  
Notre peu de secours se met à trop haut prix ;  
Mais enfin, je l'avoue, un si précieux gage  
Est l'unique motif de tout notre voyage.

Telle est la dure loi que nous font nos tyrans,  
 Que lui seul nous peut rendre au sein de nos parens;  
 Et telle est leur rigueur, que sans cette conquête,  
 Le retour au pays nous coûterait la tête.

A Æ T E.

Ah, si vous ne pouvez y rentrer autrement,  
 Dure, dure à jamais votre bannissement !

Prince, tel est mon sort, que la Toison ravie  
 Me doit coûter le sceptre, & peut-être la vie.  
 De sa perte dépend celle de tout l'état ;  
 En former un désir c'est faire un attentat ;  
 Et si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,  
 Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.

J A S O N.

Qui vous l'a dit, seigneur ? quel tyrannique effroi  
 Fait cette illusion aux destins d'un grand roi ?

A Æ T E.

Votre Phryxus lui-même a servi d'interprète  
 A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.  
 Son ombre en mots exprès nous les a fait savoir.

J A S O N.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.  
 Une ombre est toujours ombre, & des nuits éternelles  
 Il ne sort point de jours qui ne soient infidelles.



Ce n'est point à l'enfer à disposer des rois ;  
 Et les ordres du ciel n'empruntent point sa voix :  
 Mais vos bontés par là cherchent à faire grace  
 Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace ;  
 Et c'est pour colorer un trop juste refus ,  
 Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

A Æ T E.

Quoi , de mon noir destin la triste certitude  
 Ne ferait qu'un prétexte à mon ingratitude ?  
 Et quand je vous dois tout , je voudrais essayer  
 Un mauvais artifice à ne vous rien payer ?  
 Quoi que vous en croyiez , quoi que vous puissiez  
 dire ,  
 Pour vous désabuser partageons mon empire.  
 Cette offre peut-elle être un refus coloré ?  
 Et répond-elle mal à ce que j'ai juré ?

J A S O N.

D'autres l'accepteraient avec pleine alégresse ;  
 Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce ;  
 Et ces héros fortis , ou des dieux , ou des rois ,  
 Ne sont pas mes sujets pour vivre sous mes loix.  
 C'est à l'heur du retour que leur courage aspire ,  
 Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

A Æ T E.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux désir ?

J A S O N.

Seigneur , nous n'avons pas le pouvoir de choisir ;  
 Ce n'est que perdre tems qu'en parler davantage ;  
 Et vous savez à quoi le ferment vous engage.

A Æ T E.

Téméraire ferment qui me fait une loi ,  
 Dangereuse pour vous , ou funeste pour moi !

La Toison est à vous , si vous pouvez la prendre ;  
 Car ce n'est pas de moi qu'il vous la faut attendre.  
 Comme votre Phryxus l'a consacrée à Mars ,  
 Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts ,  
 Contre qui tout l'effort de la valeur humaine  
 Ne peut être suivi que d'une mort certaine.  
 Il faut pour l'emporter quelque chose au-dessus.  
 J'ouvrirai la carrière , & ne puis rien de plus ;  
 Il y va de ma vie , ou de mon diadême ;  
 Mais je tremble pour vous , autant que pour moi-  
 même.

Je croirais faire un crime à vous le déguiser ;  
 Il est en votre choix d'en bien ou mal user :  
 Ma parole est donnée , il faut que je la tienne ;  
 Mais votre perte est sûre à moins que de la mienne.  
 Adieu , pensez-y bien. Toi , ma fille , dis - lui  
 A quels affreux périls il se livre aujourd'hui.

S C E N E I V.

MEDÉE, JASON, ARGONAUTES.

M E D É E.

Ces périls sont légers.

J A S O N.

Ah, divine princesse !

M E D É E.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse :  
Vous en avez, Jason, mais peut-être, après tout,  
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

J A S O N.

Madame, si jamais...

M E D É E.

Ne dis rien, téméraire ;

Tu ne savais que trop quel choix pouvait me plaire.  
Celui de la Toison m'a fait voir tes mépris ;  
Tu la veux, tu l'auras, mais aprens à quel prix.

Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,  
A tous dans sa forêt il permet libre entrée ;  
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder,  
Trouve un affreux dragon commis à la garder ;  
Rien n'échape à sa vûe, & le sommeil sans force,

Fait avec sa paupière un éternel divorce.  
 Le combat contre lui ne te sera permis,  
 Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis :  
 Leurs yeux font tout de flamme, & leur brûlante  
 haleine  
 D'un long embrasement couvre toute la plaine.  
 Va leur faire souffrir le joug, & l'aiguillon,  
 Ouvrir du champ de Mars le funeste fillon :  
 C'est ce qu'il te faut faire, & dans ce champ horrible  
 Jeter une semence encore plus terrible,  
 Qui soudain produira des escadrons armés  
 Contre la même main qui les aura semés.  
 Tous, si-tôt qu'ils naîtront en voudront à ta vie :  
 Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.  
 Juge par là, Jason, de la gloire où tu cours,  
 Et cherche où tu pouras des bras & du secours.

---

S C E N E V.

JASON, PELÉE, IPHITE, ORPHÉE,  
 ARGONAUTES.

J A S O N.

**A**Mis, voilà l'effet de votre impatience.  
 Si j'avais eu sur vous un peu plus de croyance,

L'amour m'aurait livré ce précieux dépôt ,  
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.

P E L É E.

L'amour vous est bien doux , & votre espoir tranquille ,  
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile ,  
En consumerait quatre avec plus de raison  
A cajoler Médée , & gagner la Toison.  
Après que nos exploits l'ont si bien méritée ,  
Un mot seul , un souhait dût l'avoir emportée ;  
Mais puisqu'on la refuse au service rendu ,  
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

J A S O N.

De Médée en couroux dissipez donc les charmes,  
Combatez ce dragon , ces taureaux , ces gendarmes.

I P H I T E.

Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers ,  
Et font les mêmes dieux en ces bords étrangers.  
Pallas nous a conduits , & Junon de nos têtes  
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.  
Ces grands secours unis auront leur plein effet ,  
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.

Voyez si je m'abuse , amis , quand je l'espère ;  
Regardez de Junon briller la messagère ;  
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.

En attendant son ordre adorons ses bontés.  
 Prends ton lut, cher Orphée, & montre à la déesse  
 Combien ce doux espoir charme notre tristesse.

---

*S C E N E V I.*

*IRIS est sur l'arc-en-ciel, JUNON & PALLAS  
 chacune dans son char, JASON, ORPHÉE,  
 ARGONAUTES.*

*O R P H É E chante.*  
**F**emme & sœur du maître des dieux,  
 De qui le seul regard fait nos destins propices,  
 Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices,  
       Pour nous voir périr en ces lieux ?  
 Contre des bras mortels tout ce qu'ont pu nos armes,  
       Nous l'avons fait dans les combats ;  
       Contre les monstres & les charmes  
 C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

*I R I S.*

Princes, ne perdez pas courage,  
 Les deux mêmes divinités  
 Qui vous ont garantis sur les flots irrités,  
 Prennent votre défense en ce climat sauvage.  
 [ *Ici Junon & Pallas se montrent dans leurs chars.* ]

Les voici toutes deux , qui de leurs propres voix  
Vous apprendront sous quelles loix  
Le destin vous promet cette illustre conquête :  
Elles sauront vous la faciliter :  
Ecoutez leurs conseils , & tenez l'ame prête  
A les exécuter.

J U N O N.

Tous vos bras & toutes vos armes  
Ne peuvent rien contre les charmes  
Que Médée en fureur verse sur la Toison ;  
L'amour seul aujourd'hui peut faire ce miracle ,  
Et dragon , ni taureaux ne vous feront obstacle ,  
Pourvû qu'elle s'apaise en faveur de Jason.  
Prête à descendre en terre afin de l'y réduire ,  
J'ai pris , & le visage , & l'habit de sa sœur.  
Rien ne vous peut servir , si vous n'avez son cœur ,  
Et si vous le gagnez , rien ne vous saurait nuire.

P A L L A S.

Pour vous secourir en ces lieux ,  
Junon change de forme , & va descendre en terre ;  
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux ,  
Où Mars & quelques autres dieux  
Vont presser contre vous le maître du tonnerre.  
Le soleil , de son fils embrassant l'intérêt ,  
Voudra faire changer l'arrêt



Qui vous laisse espérer la Toison demandée :  
Mais quoi qu'il puisse faire , assurez vous qu'enfin  
L'amour fera votre destin ,

Et vous donnera tout , s'il vous donne Médée.

*Ici tout d'un tems Iris disparaît ; Pallas remonte au  
ciel , & Junon descend en terre , en traversant tou-  
tes deux le théâtre , & faisant croiser leurs chars.*

J A S O N.

Hé bien , si mes conseils . . .

P E L É E.

N'en parlons plus , Jason ;

Cet oracle l'emporte , & vous aviez raison.

Aimez , le ciel l'ordonne , & c'est l'unique voie

Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.

N'y perdons point de tems , & fans plus de séjour ,

Allons sacrifier au tout-puissant Amour.

*Fin du premier acte.*

---

---

A C T E II.

*La rivière du Phafe & le paysage qu'elle traverse , succèdent à ce grand jardin qui disparaît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des rochers qui servent de rivage à ce fleuve , & l'éloignement qui borne la vûe , présente aux yeux divers coteaux dont cette campagne est enfermée.*

S C E N E P R E M I E R E.

JASON , JUNON *sous le visage de Chalciope.*

J U N O N.

**N**OUS pouvons à l'écart, sur ces rives du Phafe,  
Parler en sûreté du feu qui vous embrase.  
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,  
Et pour y mieux rêver s'échape du palais.  
Il faut venir à bout de cette humeur altière.  
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière :  
Mon visage a même air , ma voix a même ton :  
Vous m'en voyez la taille , & l'habit , & le nom ;  
Et je la cache à tous sous un épais nuage ,  
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.  
Sous ces déguifemens j'ai déjà rétabli ,

Presqu'en toute sa force , un amour afaibli.  
 L'horreur de vos périls que redoublent les charmes,  
 Dans cette ame inquiète excite mille alarmes.  
 Elle blâme déjà son trop d'emportement :  
 C'est à vous d'achever un si doux changement.  
 Un soupir poussé juste , ensuite d'une excuse ,  
 Perce un cœur bien avant, quand lui-même il s'accuse,  
 Et qu'un secret retour le force à ressentir  
 De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

J A S O N.

Déesse , quels encens . . .

J U N O N.

Traitez moi de princesse ,  
 Jason , & laissez là l'encens , & la déesse.  
 Quand vous ferez en Grèce , il y faudra penser ;  
 Mais ici vos devoirs s'en doivent dispenser.  
 Par ce respect suprême ils m'y feraient connaître :  
 Laissez-y moi passer pour ce que je feins d'être ,  
 Jusqu'à ce que le cœur de Médée adouci . . .

J A S O N.

Madame , puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainsi ,  
 Vos ordres me feront des loix inviolables ;  
 J'aurai pour les remplir des soins infatigables ,  
 Et mon amour plus fort . . .

JUNON.

Je fais que vous aimez ;  
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmés ;  
Mais cette passion est-elle en vous si forte ,  
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte ?  
Ne souffre-t-elle plus l'image du passé ?  
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé ?

JASON.

Ah !

JUNON.

Vous en foupirez !

JASON.

Un reste de tendresse  
M'échape encor au nom d'une belle princesse :  
Mais comme assez souvent la distance des lieux  
Afaiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux ,  
Les charmes de Médée ont aisément la gloire  
D'abatre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'est pas si loin que vous pensez.  
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés ,  
Et n'ont pû résister à cette impatience  
Dont tous les vrais amans ont trop d'expérience.  
L'ardeur de vous revoir l'a hazardée aux flots ;  
Elle a pris après vous la route de Colchos :

Et moi, pour empêcher que sa flamme importune  
 Ne rompit sur ses bords toute votre fortune,  
 J'ai soulevé les vents, qui brisant son vaisseau,  
 Dans les flots mutinés ont ouvert son tombeau.

J A S O N.

Hélas !

J U N O N.

N'en craignez point une funeste issue ;  
 Dans son propre palais Neptune l'a reçûe.  
 Comme il craint pour Pélée , à qui votre retour  
 Doit coûter la couronne, & peut-être le jour ,  
 Il va tâcher d'y mettre un obstacle par elle ,  
 Et vous la renverra plus pompeuse , & plus belle ,  
 Ratacher votre cœur à des liens si doux ,  
 Ou du moins exciter des sentimens jaloux ,  
 Qui vous rendent Médée à tel point inflexible ,  
 Que le pouvoir du charme en demeure invincible ,  
 Et que vous périssiez en le voulant forcer ,  
 Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.  
 Dès son premier abord une soudaine flamme  
 D'Absyrte à ses beautés livrera toute l'ame ;  
 L'Amour me l'a promis , vous l'en verrez charmé ;  
 Mais vous serez sans doute encor le plus aimé.  
 Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a fauvée ,  
 Emporter la Toison avant son arrivée.

Votre

Votre amante paraît , agissez en amant ,  
Qui veut en effet vaincre , & vaincre promptement.

---

SCÈNE II.

JUNON , MÉDÉE , JASON.

MÉDÉE.

Que faites-vous , ma sœur , avec ce téméraire ?  
Quand son orgueil m'outrage , a-t-il de quoi vous  
plaire ?

Et vous a-t-il réduite à lui servir d'apui ,  
Vous qui parliez tantôt , & si haut , contre lui ?

JUNON.

Je suis toujours sincère , & dans l'idolatrie  
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie ,  
Si votre cœur était encor à se donner ,  
Je ferais mes efforts à vous en détourner.  
Je vous dirais encor ce que j'ai fû vous dire ;  
Mais l'amour sur tous deux a déjà trop d'empire.  
Il vous aime , & je vois qu'avec les mêmes traits. . .

MÉDÉE.

Que dites-vous , ma sœur ? Il ne m'aima jamais.  
A quelque complaisance il a pû se contraindre ;  
Mais s'il feignit d'aimer , il a cessé de feindre ,

Et me l'a bien fait voir , en demandant au roi ;  
En ma présence même , un autre prix que moi.

J U N O N.

Ne condamnons personne avant que de l'entendre.  
Savez-vous les raisons dont il se peut défendre ?  
Il m'en a dit quelqu'une , & je ne puis nier ,  
Non pas qu'elle suffise à le justifier ,  
Il est trop criminel , mais que du moins son crime  
N'est pas du tout si noir qu'il l'est dans votre esti-  
me ;

Et si vous la saviez , peut-être à votre tour  
Vous trouveriez moins lieu d'acuser son amour.

M E D É E.

Quoi , ce lâche tantôt ne m'a pas regardée ;  
Il n'a montré qu'orgueil , que mépris pour Médée ;  
Et je pourrais encor l'entendre discourir ?

J A S O N.

Le discours fierait mal à qui cherche à mourir.  
J'ai mérité la mort si j'ai pû vous déplaire ;  
Mais cessez contre moi d'armer votre colère :  
Vos taureaux , vos dragons sont ici superflus ;  
Dites moi seulement que vous ne m'aimez plus ;  
Ces deux mots suffiront pour réduire en poussière...

M E D É E.

Va , quand il me plaira , j'en fais bien la manière ;



Et si ma bouche encor n'en fulmine l'arrêt,  
 Rens graces à ma sœur qui prend ton intérêt.  
 Par quel art, par quel charme as-tu pû la séduire,  
 Elle, qui ne cherchait tantôt qu'à te détruire ?  
 D'où vient que mon cœur même à demi révolté  
 Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,  
 Et de tes actions favorable interprète,  
 Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te souhaite ?  
 Par quelle illusion lui fais-tu cette loi ?  
 Serais-tu dans mon art plus grand maître que moi ?  
 Tu mets dans tous mes sens le trouble & le divorce:  
 Je veux ne t'aimer plus, & n'en ai pas la force.  
 Achève d'éblouir un si juste couroux,  
 Qu'ofusquent malgré moi des sentimens trop doux :  
 Car enfin, & ma sœur l'a bien pû reconnaître,  
 Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître ;  
 Il va jusqu'à la haine, & toutefois, hélas,  
 Je te haïrais peu, si je ne t'aimais pas.  
 Mais parle, & si tu peux, montre quelque innocence.

J A S O N.

Je renonce, madame, à toute autre défense.  
 Si vous m'aimez encor, & si l'amour en vous  
 Fait naître cette haine, anime ce couroux,  
 Puisque de tous les deux sa flamme est triomphante,  
 Le couroux est propice, & la haine obligeante.

O ij

Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi,  
 Il ne vous permet pas de douter de ma foi ;  
 Et pour vous faire voir mon innocence entière,  
 Il éclaire vos yeux de toute sa lumière :  
 De ses rayons divins le vif discernement  
 Du chef de ces héros sépare votre amant.

Ces princes , qui pour vous ont exposé leur vie,  
 Sans qui votre province allait être asservie ,  
 Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,  
 Tous mes égaux qu'ils sont , m'ont fait leur général ;  
 Eux qui de leurs exploits , eux qui de leur victoire  
 Ont répandu sur moi la plus brillante gloire ,  
 Eux tous ont par ma voix demandé la Toison :  
 C'était eux qui parlaient , ce n'était pas Jason ;  
 Ils ne voulait que vous ; mais pouvait-il dédire  
 Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire ?  
 Et par une bassesse indigne de son rang ,  
 Demander pour lui seul tout le prix de leur sang ?  
 Pouvais-je les trahir , moi , qui de leurs suffrages  
 De ce rang où je suis tiens tous les avantages ?  
 Pouvais-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat  
 Joindre le nom de lâche , & le titre d'ingrat ?  
 Auriez-vous pû m'aimer couvert de cette honte ?

J U N O N .

Ma sœur , dites le vrai , n'étiez-vous point trop  
 prompte ?

Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble , & vraiment généreux...

M E D É E.

Ma sœur , je le voulais seulement amoureux.  
En qui faudrait aimer serait-ce donc un crime ,  
Pour montrer plus d'amour , de perdre un peu d'estime ?

Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant ,  
Faut-il que le héros fasse taire l'amant ?  
Quel que soit ce devoir , ou ce noble caprice ,  
Tu me devais , Jason , en faire un sacrifice.  
Peut-être j'aurais pû t'en entendre blâmer ,  
Mais non pas t'en haïr , non pas t'en moins aimer.  
Tout oblige en amour , quand l'amour en est cause.

J U N O N.

Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.  
N'abusez point , Jason , des bontés de ma sœur ,  
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur ;  
Et laissez à vos Grecs au péril de leur vie  
Chercher cette Toison si chère à leur envie.

J A S O N.

Quoi , les abandonner en ce pas dangereux ?

M E D É E.

N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux ?

## J A S O N.

Je suis leur chef , madame , & pour cette conquête  
 Mon honneur me condamne à marcher à leur tête :  
 J'y dois périr comme eux , s'il leur faut y périr ;  
 Et bientôt à leur tête on m'y verrait courir ,  
 Si j'aimais assez mal pour essayer mes armes  
 A forcer des périls qu'ont préparé vos charmes ;  
 Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous  
 N'était un attentat contre votre courroux.

Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,  
 Je le veux de vos mains , & non pas de la mienne.  
 Si ce trésor par vous ne m'est point accordé ,  
 Mon bras me punira d'avoir trop demandé ;  
 Et mon sang à vos yeux sur ce triste rivage ,  
 De vos justes refus étalera l'ouvrage.

Vous m'en verrez , madame , accepter la rigueur ,  
 Votre nom en la bouche , & votre image au  
 cœur ;

Et mon dernier soupir , par un pur sacrifice ,  
 Sauver toute ma gloire , & vous rendre justice.  
 Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort ,  
*Un respect amoureux a seul causé ma mort !*  
 Quel heur de voir ma mort charmer la renommée  
 De tout ce digne excès dont vous êtes aimée ,  
 Et dans tout l'avenir . . . .

M E D É E.

Va , ne me dis plus rien ;  
Je ferai mon devoir , comme tu fais le tien.  
L'honneur doit m'être cher , si la gloire t'est chère.  
Je ne trahirai point mon pays & mon père.  
Le destin de l'état dépend de la Toison ;  
Et je commence enfin à connaître Jason.  
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie ,  
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie.  
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat ,  
Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat ;  
Mais s'il faut la Toison pour t'en ouvrir l'entrée ,  
Va traîner ton exil de contrée en contrée ;  
Et ne présume pas , pour te voir trop aimé ,  
Abuser en tyran de mon cœur enflamé.  
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère ,  
Que tu me fais des loix , à moi qui t'en dois faire ,  
Je reprends cette foi , que tu crains d'accepter ,  
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

J A S O N.

Moi , vous quitter , madame ! ah , que c'est mal connaître  
nâitre  
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait nâitre !  
Que nos héros en Grèce emportent leur butin ,  
Jason auprès de vous atache son destin.

O iij

Donnez leur la Toison qu'ils ont presque achetée ;  
 Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée ,  
 Joignez-y tout le mien , & laissez moi l'honneur  
 De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.  
 Que si le souvenir de vous avoir servie  
 Me réserve pour vous quelque reste de vie ,  
 Soit qu'il faille à Colchos borner notre séjour ,  
 Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour ,  
 Sous les climats brûlans , sous les zones glacées ,  
 Les routes me plairont que vous m'aurez tracées ;  
 J'y baiserais par-tout les marques de vos pas.  
 Point pour moi de patrie où vous ne ferez pas :  
 Point pour moi . . .

M E D É E.

Quoi , Jason , tu pourrais pour Médée  
 Etouffer de ta Grèce & l'amour & l'idée ?

J A S O N.

Je le pourai , madame , & de plus . . .

*S C E N E III.*

ABSURTE , JUNON , JASON , MEDÉE.

A B S Y R T E.

**A**H mes sœurs !

Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs !  
 Sur ce fleuve mes yeux ont vû de cette roche  
 Comme un trône flotant qui de nos bords s'approche.  
 Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau :  
 Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau ;  
 Et découpant les airs par un batement d'ailes ,  
 Lui servent de rameurs , & de guides fidèles.  
 Sur cet amas brillant de nacre & de coral ,  
 Qui fillonne les flots de ce mouvant cristal ,  
 L'opale étincelante à la perle mêlée  
 Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée.  
 Les nymphes de la mer , les tritons tout autour ,  
 Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour ;  
 Et sur ces flots heureux qui tressaillent de joie ,  
 Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.  
 Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux ,  
 Par un commun accord , ces moites demi-dieux.  
 Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle !  
 Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.  
 Le voilà qui les fuit , voyez-le s'avancer.

J A S O N à Junon.

Ah, madame !

J U N O N.

Voyez fans vous embarrasser.

*Ici l'on voit sortir du milieu du Phasé le dieu Glauque*



*avec deux tritons & deux syrènes qui chantent , pendant qu'une grande conque de nacre , semée de branches de corail & de pierres précieuses , portée par quatre dauphins , & soutenue par quatre vents en l'air , vient insensiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent , le devant de cette conque merveilleuse fond dans l'eau , & laisse voir la reine Hypsipile assise comme dans son trône , & soudain Glauque commande aux vents de s'envoler , aux tritons & aux syrènes de disparaître , & au fleuve de retirer une partie de ses eaux , pour laisser prendre terre à Hypsipile. Les tritons , le fleuve , les vents , & les syrènes obéissent , & Glauque se perd lui-même au fond de l'eau si-tot qu'il a parlé. Ensuite de quoi Absyrte donne la main à Hypsipile , pour sortir de cette conque , qui s'abîme aussi-tot dans le fleuve.*

---

S C E N E I V.

ABSYRTE , JUNON , MEDÉE , JASON ,  
GLAUQUE , SYRENES , TRITONS ,  
HYPSIPILE.

L E S S Y R E N E S *chantent.*

**T** Elle Vénus sortit du fein de l'onde,  
Pour faire régner dans le monde  
Les jeux , & les plaisirs , les graces , & l'amour ;  
Telle tous les matins l'Aurore  
Sur le fein émaillé de Flore  
Verse la rosée , & le jour.  
Objet divin , qui va de ce rivage  
Bannir ce qu'il a de sauvage ,  
Pour y faire régner les graces , & l'amour ;  
Telle & plus adorable encore ,  
Que n'est Vénus , que n'est l'aurore ,  
Tu vas y faire un nouveau jour.

A B S Y R T E.

Quelle beauté, mes sœurs, dans ce trône enfermée,  
De son premier coup d'œil a mon ame charmée ?  
Quel cœur pourrait tenir contre de tels apas ?

## H Y P S I P I L E.

Juste ciel , il me voit , & ne s'avance pas !

## G L A U Q U E.

Allez , Tritons , allez , Syrènes ;  
Allez , Vents , & rompez vos chaînes ;

Neptune est satisfait ,

Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.

Jafon , vois les bontés de ce même Neptune ,

Qui pour achever ta fortune

A sauvé du naufrage , & renvoye à tes vœux

La princesse qui seule est digne de ta flamme :

A son aspect ralume tous tes feux ;

Et pour répondre aux siens rends lui toute ton ame.

Et toi , qui jusques à Colchos

Dois à tant de beautés un assuré passage ,

Fleuve , pour un moment , retire un peu tes flots ,

Et laisse aprocher ton rivage.

A B S Y R T E à *Hypsipile*.

Princesse , en qui du ciel les merveilleux efforts

Se sont plûs d'animer ses plus rares trésors ,

Soufrez qu'au nom du roi dont je tiens la naissance

Je vous offre en ces lieux une entière puissance.

Régnez dans ses états , régnez dans son palais ;

Et pour premier hommage à vos divins attraits. . .

H Y P S I P I L E.

Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de  
mérite ;

Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.

Au lieu de m'aborder, Jason, vous pâlifsez !

Dites moi pour le moins si vous me connaissez.

J A S O N.

Je fais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile ;

Mais ici . . .

H Y P S I P I L E.

Qui vous rend de la sorte immobile ?

Ne suis-je plus la même arrivant à Colchos ?

J A S O N.

Oui, mais je n'y suis pas le même qu'à Lemnos.

H Y P S I P I L E.

Dieux, que viens-je d'ouïr ?

J A S O N.

J'ai d'autres yeux, madame ;

Voyez cette princesse, elle a toute mon ame ;

Et pour vous épargner des discours superflus,

Ici je ne connais, & ne vois rien de plus.

H Y P S I P I L E.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite ?

Et s'il commence ainsi, quelle fera la fuite ?

M E D É E.

Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.  
Reprenez votre amant, je vous laisse avec lui.

( à Jason. )

Ne m'ofre plus un cœur dont une autre est maîtresse,  
Volage, & reçois mieux cette grande princesse.  
Adieu. Des yeux si beaux valent bien la Toison.

J A S O N à Junon.

Ah, madame, voyez qu'avec peu de raison...

J U N O N.

Suivez sans perdre tems, je aurai vous rejoindre.  
Madame, on vous trahit, mais votre heur n'est pas  
moindre :

Mon frère qui s'apprête à vous conduire au roi,  
N'a pas moins de mérite, & tiendra mieux sa foi.  
Si je le connais bien, vous avez qui vous venge,  
Et si vous m'en croyez, vous gagnerez au change.  
Je vous laisse en résoudre, & prens quelques  
momens

Pour rétablir le calme entre ces deux amans.

---

S C E N E V.

A B S Y R T E , H Y P S I P I L E .

A B S Y R T E .

**M**Adame, si j'ofais, dans le trouble où vous êtes,  
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrètes,  
Si j'ofais faire voir à ces divins tyrans  
Ce qu'ont déjà soumis de si doux conquérans,  
Je mettrais à vos pieds le trône, & la couronne,  
Où le ciel me destine, & que le sang me donne.  
Mais puisque vos douleurs font taire mes désirs,  
Ne vous ofensez pas du moins de mes soupirs;  
Et tant que le respect m'imposera silence,  
Expliquez vous pour eux toute leur violence.

H Y P S I P I L E .

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,  
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé ?  
Si c'est à mon amour une peine cruelle,  
Où je cherche un amant, de voir un infidèle,  
C'est un nouveau suplice à mes tristes apas,  
De faire une conquête où je n'en cherche pas.  
Non que je vous méprise, & que votre personne  
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;

Le ciel me donne un sceptre en des climats plus  
doux ,

Et de tous vos états je ne voudrais que vous.  
Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime ,  
Qu'en mon cœur , tel qu'il est , votre présence  
imprime ;

Quand l'univers entier vous connaîtrait pour roi ,  
Que pourrais-je pour vous , si je ne suis à moi ?

A B S Y R T E.

Vous y ferez , madame , & pourrez toute chose.  
Le change de Jason déjà vous y dispose ;  
Et pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur ,  
Le dépit , malgré vous , vous rendra votre cœur.  
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre ?

H Y P S I P I L E.

L'inconstance me l'ôte , elle peut me le rendre.

A B S Y R T E.

Quoi, vous pourriez l'aimer, s'il rentrait sous vos loix,  
En devenant perfide une seconde fois ?

H Y P S I P I L E.

Prince, vous savez mal combien charme un courage  
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,  
De le voir malgré lui dans nos fers retombé  
Echaper à l'objet qui nous l'a dérobé,  
Et sur une rivale, & confuse, & trompée,

Reffaisir



Reffaifir avec gloire une place ufurpée.  
 Si le ciel en couroux m'en refuse l'honneur,  
 Du moins je fervirai d'obftacle à fon bonheur.  
 Cependant éteignez une flamme inutile ;  
 Aimez en d'autres lieux , & plaignez Hypfipile ;  
 Et s'il vous refte encor quelque bonté pour moi ;  
 Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

A B S Y R T E.

Votre plainte , madame , aurait pour toute iffue  
 Un nouveau déplairir de la voir mal reçûe.  
 Le roi le veut pour gendre , & ma fœur pour époux ;

H Y P S I P I L E.

Il me rendra juffice , un roi la doit à tous ;  
 Et qui la facrifie aux tendreffes de père ,  
 Eft d'un pouvoir fi faint mauvais dépositaire.

A B S Y R T E.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi ,  
 De me forcer d'agir contre ma fœur & moi ?  
 Mais n'importe, le tems , & quelque heureux fervice ,  
 Pouront à mon amour vous rendre plus propice ;  
 Tandis, fouvenez vous que jufqu'à fe trahir  
 Ce prince malheureux cherche à vous obéir.

*Fin du fecond aôte.*

---

### A C T E III.

*Nos théâtres n'ont encor rien fait paraître de si brillant que le palais du roi Aæte, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torfes, & environnées de pampres d'or à grands feuillages, champtournées, & découpées à jour, au milieu desquelles sont deux statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches & les chapiteaux sont pareillement d'or, & portent pour finissement des vases de porcelaine, d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases & les piédestaux sont enrichis de basses-tailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre fait la face du théâtre, & est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment par le moyen de ces colonnes comme cinq galeries, où la vûe s'enfonçant découvre ce même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.*

---

SCENE PREMIERE.

A ÆTE, JASON.

A ÆTE.

**J**E vous devais assez pour vous donner Médée,  
Jason, & si tantôt vous l'aviez demandée,  
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,  
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.  
Mais en est-il faison au jour d'une conquête,  
Qui doit faire tomber mon trône, ou votre tête ?  
Et vous puis-je accepter pour gendre, & vous  
cherir,  
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre, ou  
périr ?  
Prétendre à la Toison par l'hymen de ma fille,  
C'est pour m'affaffiner s'unir à ma famille ;  
Et si vous abusez de ce que j'ai promis,  
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.  
Je ne m'en puis dédire, & le serment me lie :  
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,  
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,  
Allez porter vos vœux à qui vous les devez :  
Hypsipile vous aime, elle est reine, elle est belle ;  
Fuyez notre vengeance, & régnez avec elle.

P ij

## J A S O N.

Quoi! parler de vengeance, & d'un œil de couroux  
 Voir l'immuable ardeur de m'atacher à vous !  
 Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule  
 Qu'embrasse aveuglément votre ame trop crédule,  
 Comme si sur la peau d'un chétif animal  
 Le ciel avait écrit tout votre sort fatal !  
 Ce que l'ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,  
 Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.  
 Me donner la princesse, & pour dot la Toison,  
 Ce n'est que l'affurer dedans votre maison ;  
 Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême,  
 Je deviendrai soudain une part de vous-même ;  
 Et que ce même bras qui vous a pû sauver,  
 Sera toujours armé pour vous la conserver.

## A Æ T E.

Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.  
 Nos esprits sont plus lourds que ceux de votre  
 Grèce ;  
 Mais j'ai d'assez bons yeux, dans un si juste effroi,  
 Pour démêler fans peine un gendre d'avec moi.  
 Je fais que l'union d'un époux à ma fille,  
 De mon sang & du sien forme une autre famille ;  
 Et que si de moi-même elle fait quelque part,  
 Cette part de moi-même a ses destins à part.

Ce que l'ombre a prédit se fait assez entendre.  
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre ;  
Ce ferait un honneur qui ne vous plairait pas ,  
Puisque la Toison seule a pour vous des apas ,  
Et que si mon malheur vous l'avait accordée ,  
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

J A S O N.

C'est trop faire d'outrage à mon cœur enflamé.  
Dès l'abord je la vis , dès l'abord je l'aimai ;  
Et mon amour n'est pas un amour politique ,  
Que le besoin colore , & que la crainte explique.  
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi ,  
Je n'osais espérer d'être écouté d'un roi ,  
Ni que sur ma parole il me crût de naissance  
A porter mes desirs jusqu'à son alliance.  
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon sang  
N'est pas fort au dessous de cet illustre rang ,  
Qu'un refus de son sceptre après votre victoire  
Montre qu'on peut m'aimer sans hazarder sa gloire ,  
J'ose un peu moins timide offrir avec ma foi ,  
Ce que veut une reine , à la fille d'un roi.

A Æ T E.

Et cette même reine est un exemple illustre ,  
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lus-  
tre.

L'état où la réduit votre fidélité ,  
 Nous instruit hautement de cette vérité ,  
 Que ma fille avec vous serait fort assurée ,  
 Sur les gages douteux d'une foi parjurée.  
 Ce trône refusé dont vous faites le vain ,  
 Nous doit donner à tous horreur de votre main,  
 Il ne faut pas ainsi se jouer des couronnes ;  
 On doit toujours respect au sceptre , à nos person-  
 nes.

Mépriser cette reine en présence d'un roi ,  
 C'est manquer de prudence aussi-bien que de foi,  
 Le ciel nous unit tous en ce grand caractère :  
 Je ne puis être roi , sans être aussi son frère ;  
 Et si vous étiez né mon sujet , ou mon fils ,  
 J'aurais déjà puni l'orgueil d'un tel mépris :  
 Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,  
 C'est de vous ordonner de la voir , de l'entendre.  
 La voilà , pensez bien que tel est votre sort ,  
 Que vous n'avez qu'un choix , Hypsipile , ou la  
 mort.

Car à vous en parler avec pleine franchise ,  
 Ma perte dépend bien de la Toison conquise ;  
 Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux,  
 Que votre vie échape aux feux de nos taureaux.

SCÈNE II.

AÆTE, HYPISIPILE, JASON.

AÆTE.

**M**Adame, j'ai parlé, mais toutes mes paroles  
Ne font auprès de lui que des discours frivoles.  
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux ;  
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.  
Arrachez lui du sein cette funeste envie,  
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie ;  
Je vous devrai beaucoup, si vous touchez son cœur,  
Jusques à le sauver de sa propre fureur :  
Devant ce que je dois au secours de ses armes,  
Rompre son mauvais sort, c'est épargner nos lar-  
mes.

---

SCÈNE III.

HYPISIPILE, JASON.

HYPISIPILE.

**H**É bien, Jason, la mort a-t-elle de tels biens,  
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens ?  
Et sa douceur pour vous sera-t-elle moins pure,



Si vous n'y joignez l'heur de mourir en parjure ?  
 Oui , ce glorieux titre est si doux à porter ,  
 Que de tout votre sang il le faut acheter,  
 Le mépris qui succède à l'amitié passée,  
 D'une seule douleur m'aurait trop peu blessée ;  
 Pour mieux punir ce cœur d'avoir sù vous chérir ,  
 Il faut vous voir ensemble , & changer , & périr,  
 Il faut que le tourment d'être trop tôt vengée  
 Se mêle aux déplaisirs de me voir outragée ;  
 Que l'amour au dépit ne cédant qu'à moitié,  
 Si-tôt qu'il est banni , rentre par la pitié ;  
 Et que ce même feu , que je devrais éteindre ,  
 M'oblige à vous haïr , & me force à vous plaindre.

Je ne t'empêche pas , volage , de changer ;  
 Mais du moins , en changeant , laisse moi me ven-  
 ger.

C'est être trop cruel , c'est trop croître l'offense ,  
 Que m'ôter à la fois ton cœur , & ma vengeance,  
 Le supplice où tu cours la va trop tôt finir ;  
 Ce n'est pas me venger , ce n'est que te punir ;  
 Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage ,  
 S'il n'est de mon souhait , & le choix , & l'ouvrage.

Hélas , si tu pouvais le laisser à mon choix ,  
 Ton supplice , il ferait de rentrer sous mes loix ,  
 De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte ,

Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.  
 Tu n'as qu'à dire un mot , ton crime est effacé.  
 J'ai déjà , si tu veux , oublié le passé :  
 Mais qu'inutilement je me montre si bonne ,  
 Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne !  
 Quoi , tu ne répons rien , & mes plaintes en l'air  
 N'ont rien d'assez puissant pour te faire parler ?

J A S O N.

Que voulez-vous, madame, ici que je vous die ?  
 Je ne connais que trop quelle est ma perfidie ;  
 Et l'état ou je suis ne faurait consentir  
 Que j'en fasse une excuse , ou montre un repentir.  
 Après ce que j'ai fait , après ce qui se passe ,  
 Tout ce que je dirais aurait mauvaise grace.  
 Laissez dans le silence un coupable obstiné ,  
 Qui se plaît dans son crime , & n'en est point gêné.

H Y P S I P I L E.

Parle toutefois , parle , & non plus pour me plaire ,  
 Mais pour rendre la force à ma juste colère :  
 Parle pour m'aracher ces tendres sentimens ,  
 Que l'amour enracine au cœur des vrais amans ;  
 Repasse mes bontés , & tes ingrattitudes ,  
 Joins-y si tu le peux , des coups encor plus rudes ;  
 Ce fera m'obliger , ce fera m'obéir.  
 Je te devrai beaucoup , si je te puis haïr ,

Et si de tes forfaits la peinture étendue  
Ne laisse plus floter ma haine suspendue.

J A S O N.

Que dirai-je après tout que ce que vous savez ?  
Madame , rendez vous ce que vous vous devez.  
Il n'est pas glorieux pour une grande reine ,  
De montrer de l'amour , & devoir de la haine ;  
Et le sexe & le rang se doivent souvenir  
Qu'il leur sied bien d'attendre , & non de prévenir ;  
Et que c'est profaner la dignité suprême ,  
Que de lui laisser dire , *On me trahit & j'aime.*

H Y P S I P I L E.

Je le puis dire , ingrat , sans blesser mon devoir ;  
C'est mon époux en toi que le ciel me fait voir ,  
Du moins si la parole , & reçue & donnée ,  
A des nœuds assez forts pour faire un hymenée.  
Ressouviens-t-en , volage , & des chastes dou-  
ceurs

Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.  
Je te laissai partir , afin que ta conquête  
Remit sous mon empire une plus digne tête ,  
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix  
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.  
J'attendais ton retour pour pouvoir avec gloire  
Récompenser ta flamme , & payer ta victoire ;

Et quand jusques ici je t'apporte ma foi,  
 Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi.  
 Hélas ! je ne craignais que tes beautés de Grèce,  
 Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,  
 Et qu'un climat barbare a des traits assez doux,  
 Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux.  
 Mais dis moi, ta Médée est-elle si parfaite ?  
 Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette ?  
 Malgré ton cœur changé, j'en fais juge tes yeux.  
 Tu soupirez en vain, il faut t'expliquer mieux ;  
 Ce soupir échapé me dit bien quelque chose,  
 Tout autre l'entendrait, mais sans toi je ne l'ose.  
 Parle donc, & sans feinte, où porte-t-il ta foi ?  
 Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi ?

J A S O N.

Osez autant qu'une autre, entendez-le, madame,  
 Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame ;  
 Et concevez par là jusqu'où vont mes malheurs,  
 De soupirer pour vous, & de prétendre ailleurs.  
 Il me faut la Toison, il y va de la vie  
 De tous ces demi-dieux que brûle même envie.  
 Il y va de ma gloire, & j'ai beau soupirer,  
 Sous cette tyrannie il me faut expirer.  
 J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma  
 joie,

Mais pour fortir d'ici je n'ai que cette voie ;  
Et le même intérêt qui vous fit consentir ,  
Malgré tout votre amour , à me laisser partir ,  
Le même me dérobe ici votre couronne ;  
Pour faire ma conquête il faut que je me donne ,  
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris ,  
Que je m'offre en esclave , & me vende à ce prix.  
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il soupire.  
Ne me condamnez plus , madame , à le redire.  
Si vous m'aimez encor , de pareils entretiens  
Peuvent aigrir vos maux , & redoublent les miens ;  
Et cet aveu d'un crime où le destin m'attache ,  
Grossit l'indignité des remords que je cache.  
Pour me les épargner , vous voyez qu'en ces lieux  
Je fuis votre présence , & j'évite vos yeux.  
L'amour vous montre aux miens toujours charman-  
te & belle ;  
Chaque moment allume une flamme nouvelle ;  
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers desirs ,  
De mon change forcé fait tous les déplaisirs ;  
Et dans l'affreux supplice où me tient votre vête ,  
Chaque coup d'œil me perce , & chaque instant me  
tue.  
 Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux :  
 Plus je me vois aimé , plus je fuis malheureux ;

Plus vous me faites voir d'amour , & de mérite ,  
 Plus vous hauffez le prix des trésors que je quite ;  
 Et l'excès de ma perte allume une fureur  
 Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.  
 Laissez moi m'afranchir de la secrette rage  
 D'être en dépit de moi déloyal & volage ;  
 Et puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux ,  
 D'un rang pareil au vôtre , & plus digne de vous ,  
 Ne vous obstinez point à gêner une vie  
 Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie ;  
 Oubliez un ingrat qui jusques au trépas ,  
 Tout ingrat qu'il paraît , ne vous oublîra pas.  
 Aprenez à quitter un lâche qui vous quite.

H Y P S I P I L E .

Tu te confesses lâche , & veux que je t'imite ;  
 Et quand tu fais effort pour te justifier ,  
 Tu veux que je t'oublie , & ne peux m'oublier !  
 Je vois ton artifice , & ce que tu médites ;  
 Tu veux me conserver , alors que tu me quittes ;  
 Et par les atentats d'un flateur entretien ,  
 Me dérober ton cœur , & retenir le mien :  
 Tu veux que je te perde , & que je te regrette ;  
 Que j'approuve en pleurant la perte que j'ai faite ,  
 Que je t'estime , & t'aime avec ta lâcheté ,  
 Et me prenne de tout à la fatalité.

Le ciel l'ordonne ainsi , ton change est légitimé ;  
 Ton innocence est sûre au milieu de ton crime ;  
 Et quand tes trahisons pressent leur noir effet ,  
 Ta gloire , ton devoir , ton destin a tout fait.

Reprens , reprends , Jason , tes premières rudesses ,  
 Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses :

Tes remords impuissans aigrissent mes douleurs.  
 Ne me rends point ton cœur , quand tu te vens ailleurs.

D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche &  
 barbare ,

Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'em-  
 pare ;

Et c'est faire un hommage , & ridicule , & vain ,  
 De présenter le cœur , & retirer la main.

J A S O N.

L'un & l'autre est à vous , si . . . .

H Y P S I P I L E.

N'achève pas , traître ;

Ce que tu veux cacher se ferait trop paraître :

Un véritable amour ne parle point ainsi.

J A S O N.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.

La Toison emportée , il agira , madame ,



Ce véritable amour qui vous donne mon ame ;  
Sinon... Mais, dieux , que vois-je ? O ciel ! je  
fuis perdu ,  
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendu.

---

SCENE IV.

MEDÉE, HYSIPILE.

MEDÉE.

**V**ous l'avez vû , madame , êtes-vous satisfaite ?

HYSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MEDÉE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit ,  
Mais j'ignore , après tout , s'il vous quite , ou me  
fuit.

HYSIPILE.

Vous pouvez donc , madame , ignorer quelque  
chose ?

MEDÉE.

Je fais que s'il me fuit , vous en êtes la cause.

HYSIPILE.

Moi , je n'en fais pas tant , mais j'avoue entre nous,  
Que s'il faut qu'il me quite , il a besoin de vous.



M E D É E.

Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

H Y P S I P I L E.

Je n'ai que des attraits , & vous avez des charmes.

M E D É E.

C'est beaucoup en amour que de favoir charmer.

H Y P S I P I L E.

Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.

M E D É E.

Si vous en avez l'art , j'ai celui d'y contraindre.

H Y P S I P I L E.

A faute d'être aimée on peut se faire craindre.

M E D É E.

Il vous aimait jadis ?

H Y P S I P I L E.

Peut-être il m'aime encor ,

Moins que vous toutefois , ou que la Toison d'or.

M E D É E.

Du moins , quand je voudrai flater son espérance ,  
Il faudra de nous deux faire la différence.

H Y P S I P I L E.

J'en vois la différence assez grande à Colchos ,  
Mais elle serait autre , & plus grande à Lemnos ;  
Les lieux aident au choix , & peut-être qu'en Grèce  
Quelque troisième objet surprendrait sa tendresse.

M E D É E.

M E D É E.

J'appréhende assez peu qu'il me manque de foi.

H Y P S I P I L E.

Vous êtes plus adroite & plus belle que moi.  
Tant qu'il aura des yeux , vous n'avez rien à crain-  
dre.

M E D É E.

J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre ;  
Et puisqu'il me promet un cœur ferme & constant...

H Y P S I P I L E.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

M E D É E.

D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole ?

H Y P S I P I L E.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.  
Ces beaux feux qu'en mon isle il n'osait démentir. . .

M E D É E.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

H Y P S I P I L E.

Comme vous en aurez , si jamais ce volage  
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'ho-  
mage.

M E D É E.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

H Y P S I P I L E.

J'avais quelque mérite , & n'ai pû l'arrêter.

M E D É E.

J'en ai peu , mais enfin s'il fait plus que le vôtre ?

H Y P S I P I L E.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre :

Mais prenez moins d'apui sur un cœur usurpé ;

Il peut vous échaper , puisqu'il m'est échapé.

M E D É E.

Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

H Y P S I P I L E.

On peut sur le passé former ses conjectures.

M E D É E.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur ,

Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir , ni peur.

H Y P S I P I L E.

Si j'ai conçu pour vous des craintes mal fondées...

M E D É E.

Laiſſons faire Jafon , & gardons nos idées.

H Y P S I P I L E.

Avec ſincérité je dois vous avouer ,

Que j'ai quelque ſujet encor de m'en louer.

M E D É E.

Avec ſincérité je dois auffi vous dire

Qu'afſez malaiſément on fort de mon empire ;

Et que quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer ,  
On ne s'abaisse plus à vous considérer.  
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

H Y P S I P I L E.

A vous dire le vrai , cette hauteur m'étonne.  
Je suis reine , madame , & les fronts couronnés . . .

M E D É E.

Et moi je suis Médée , & vous m'importunez.

H Y P S I P I L E.

Cet indigne mépris que de mon rang vous faites . . .

M E D É E.

Connaissez moi , madame , & voyez où vous êtes.  
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer ,  
Il peut chercher des bras à vous en retirer.

Adieu. Souvenez vous, au lieu de vous en plaindre,  
Qu'à faute d'être aimée on peut se faire craindre.

*Ce palais doré se change en un palais d'horreur , si-tôt  
que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers ,  
& qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce  
qu'il y a d'épouvantable en la nature y sert de ter-  
mes. L'éléphant , le rhinoceros , le lion , l'once ,  
les tigres , les léopards , les panthères , les dragons ,  
les serpens , tous avec leurs antipathies à leurs pieds ,  
y lancent des regards menaçans. Une grotte obs-  
cure borne la vûe , au travers de laquelle l'œil ne*

*laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perspective. Quatre monstres ailés, & quatre rampans enferment Hypsipile, & semblent prêts à la dévorer.*

---

## S C E N E V.

H Y P S I P I L E *seule.*

**Q**ue vois-je ? où suis-je ? ô dieux, quels abîmes ouverts

Exhalent jusqu'à moi les vapeurs des enfers !

Que d'yeux étincelans, sous d'horribles paupières,  
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières !

O toi, qui crois par là te faire redouter,  
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flater.

Tu pers de ton grand art la force, ou l'imposture,  
A t'armer contre moi de toute la nature.

L'amour au désespoir ne peut craindre la mort ;  
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.

Hâtez, monstres, hâtez votre aproche fatale.

Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale !

Cette honte est pour moi pire que le trépas.

Je ne veux plus mourir, monstres, n'avancez pas.

S C E N E VI.

H Y P S I P I L E , U N E V O I X .

U N E V O I X *derrière le théâtre.*  
**M**onstres, n'avancez pas, une reine l'ordonne;  
Respectez ses apas ;  
Suivez les loix qu'elle vous donne.  
Monstres , n'avancez pas.

[ *Les monstres s'arrêtent si-tot que cette voix chante.* ]

H Y P S I P I L E .

Quel favorable écho pendant que je soupire ,  
Répète mes frayeurs avec un tel empire ?  
Et d'où vient que frappés par ces divins accens ,  
Ces monstres tout-à-coup deviennent impuiffans ?

L A V O I X .

C'est l'amour qui fait ce miracle ,  
Et veut plus faire en ta faveur ;  
N'y mets donc point d'obstacle ;  
Aime qui t'aime , & donne cœur pour cœur.

H Y P S I P I L E .

Quel prodige nouveau ! cet amas de nuages  
Vient-il dessus ma tête éclater en orages ?  
Vous qui nous gouvernez , dieux , quel est votre  
but ?

Q iij



M'annoncez-vous par-là ma perte , ou mon salut ?  
 Le nuage descend , il s'arrête , il s'entr'ouvre ,  
 Et je vois . . . Mais , ô dieux , qu'est-ce que j'y découvre ?

Serait-ce bien le prince ?

*Un nuage descend jusqu'à terre , & s'y séparant en deux moitiés , qui se perdent chacune de son côté , il laisse sur le théâtre le prince Absyrte.*

S C E N E V I I .

A B S Y R T E , H Y P S I P I L E .

A B S Y R T E .

Où , madame , c'est lui ,  
 Dont l'amour vous apporte un ferme & sûr apui.  
 Le même qui pour vous courant à son suplice ,  
 Contre un ingrat trop cher a demandé justice ,  
 Le même vient encor dissiper votre peur.  
 J'ai parlé contre moi , j'agis contre ma sœur ;  
 Et si-tôt que je vois quelque espoir de vous plaire ,  
 Je ne me connais plus , je cesse d'être frère.  
 Monstres , disparaissez , fuyez de ces beaux yeux ,  
 Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.

*Tous les monstres s'envolent , ou fondent sous terre ,  
& Absyrte continue.*

Et vous , divin objet , n'en ayez plus d'alarmes ,  
Pour détruire le reste il faudrait d'autres charmes :  
Contre ceux qu'on pressait de vous faire périr,  
Je n'avais que les airs par où vous secourir ;  
Et d'un art tout-puissant les forces inconnues  
Ne me laissaient ouvert que le milieu des nues :  
Mais le mien , quoique moindre , a pleine autorité  
De nous faire fortir d'un séjour enchanté.  
Allons , madame.

H Y P S I P I L E .

Allons , prince trop magnanime ,  
Prince , digne en effet de toute mon estime.

A B S Y R T E .

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux si constants ?  
Et ne pourai-je . . .

H Y P S I P I L E .

Allons , & laissez faire au tems.

*Fin du troisieme acte.*

---

---

## A C T E I V.


*Ce théâtre horrible fait place à un plus agréable. C'est le desert, où Médée a coutume de se retirer pour faire ses enchantemens. Il est tout de rochers, qui laissent sortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes, & quelques arbres moitié verds & moitié secs. Ces rochers sont d'une pierre blanche & luisante, de sorte que comme l'autre théâtre était fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.*

---

### S C E N E P R E M I E R E.

A B S Y R T E, M É D É E.

M E D É E.

 **U**I donne cette audace à votre inquiétude,  
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude ?  
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux  
Je ne souffre que moi, les ombres, & les dieux ?  
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,  
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence ?

A B S Y R T E.

De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser,  
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.  
C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,  
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,  
Vous demander un charme à détacher un cœur,  
A dérober une ame à son premier vainqueur.

M E D É E.

Hélas, cet art, mon frère, impuissant sur les ames,  
Ne fait que c'est d'éteindre, ou d'allumer des flammes ;  
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,  
Loin de charmer les cœurs, il n'y saurait rien voir.  
Mais n'avancez - vous rien sur celui d'Hypsipile ?  
Son péril, son effroi vous est-il inutile ?  
Après ce stratagème entre nous concerté,  
Elle vous croit devoir, & vie, & liberté ;  
Et son ingratitude au dernier point éclate,  
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flate.

A B S Y R T E.

Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,  
Je prens plaisir pour elle à rabatre vos coups ;  
Et sans rien soupçonner de tout notre artifice,  
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service :  
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,

Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

M E D É E.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,  
 Puisque Jason en veut à la Toison dorée ;  
 Et qu'à la conquérir faire le moindre effort ,  
 C'est se livrer soi-même & courir à la mort.  
 Oui , mon frère , prenez un esprit plus tranquile,  
 Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile ;  
 Et croyez . . .

A B S Y R T E.

Ah, ma sœur , ce ferait me trahir ,  
 Que de perdre Jason sans le faire haïr.  
 L'ame de cette reine , à la douleur ouverte ,  
 A toute la famille imputerait sa perte ,  
 Et m'enveloperait dans le juste courroux  
 Qu'elle aurait pour le roi , qu'elle prendrait pour  
 vous.

Faites donc qu'il vous aime , afin qu'on le haïsse ,  
 Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.  
 Non que je la souhaite , il s'est vû trop aimé  
 Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé ;  
 Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre ame  
 Les sentimens qu'y laisse une si belle flame :  
 Arrêtez seulement ce héros sous vos loix ,  
 Et disposez sans moi du reste à votre choix.

S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidelle ;  
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle ;  
Et qu'on n'ait aucun lieu dans l'un ni l'autre fort ,  
Ni de l'aimer vivant , ni de le plaindre mort.  
C'est ce que je demande à cette amitié pure ,  
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

M E D É E.

Puis-je m'en faire aimer, sans l'aimer à mon tour ,  
Et pour un cœur sans foi me souffrir de l'amour ?  
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire  
Qu'à ce trésor fatal dont dépend votre empire ?  
Ou si par nos taureaux il se fait déchirer ,  
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer ?

A B S Y R T E.

Aimez, ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime :  
Et quant à ces périls pour notre diadème ,  
Je ne suis pas de ceux dont le crédule esprit  
S'atache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.  
Je fais qu'on n'entend point de telles prophéties ,  
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies ;  
Et que, quoi qu'il en soit, le sceptre de Lemnos  
A de quoi réparer la perte de Colchos.  
Ces climats désolés où même la nature  
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure ,  
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roses, ni lys,

Dont par votre faveur ils ne soient embellis,  
Sont-ils à comparer à ces charmantes îles,  
Où nos maux trouveraient de glorieux asyles ?  
Tomber à bas d'un trône est un fort rigoureux ;  
Mais quitter l'un pour l'autre est un échange heureux.

## M E D É E.

Un amant tel que vous pour gagner ce qu'il aime,  
Changerait sans remords d'air, & de diadème...  
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres sentimens,  
Et ne me règle pas sur vos atachemens.

Envoyez moi ma sœur, que je puisse avec elle  
Pourvoir au doux succès d'une flame si belle.  
Ménagez cependant un si cher intérêt.  
Faites effort à plaire autant comme on vous plait :  
Pour Jason, je saurai de sorte m'y conduire,  
Que soit qu'il vive, ou meure, il ne pourra vous  
nuire.

Allez sans perdre tems, & laissez moi rêver  
Aux beaux commencemens que je veux achever.

## S C E N E I I.

M E D É E *seule.*

**T**ranquile & vaste solitude,



Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir,  
Et que la rêverie est mal propre à guérir  
D'une peine qui plait la flateuse habitude !  
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers ;  
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers  
    Mes ennemis les plus à craindre :  
Plus je crois les domter, plus je leur obéis ;  
Ma flame s'en redouble , & plus je veux l'éteindre ;  
    Plus moi-même je m'y trahis.

    C'est en vain que toute alarmée  
J'envisage à quels maux j'expose un inconstant.  
L'amour tremble à regret dans mon esprit flotant ;  
Et timide à l'aimer , je meurs d'en être aimée.  
Ainsi j'adore , & crains son manquement de foi.  
Je m'offre , & me refuse à ce que je prévoi.  
    Son change me plait , & m'étonne.  
Dans l'espoir le plus doux , j'ai tout à soupçonner ;  
Et bien que tout mon cœur obstinément se donne ,  
    Ma raison n'ose me donner.

    Silence , raison importune ,  
Est-il tems de parler quand mon cœur s'est donné ?  
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné ,  
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.  
Ce que tu mets d'obstacle à ses désirs mutins ,

Anime leur révolte , & le livre aux deffins ,  
 Contre qui tu prens sa défense :  
 Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter ;  
 Et ton cruel secours lui porte par avance  
 Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire ;  
 Donne encor quelques loix à qui te fait la loi ;  
 Tyrannise un tyran qui triomphe de toi ;  
 Et par un faux trophée usurpe sa victoire.  
 S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur ,  
 Exile de mes yeux cet insolent vainqueur ,  
 Dérobe lui tout mon visage :  
 Et si mon ame cède à des feux trop ardens ,  
 Sauve tout le dehors du honteux esclavage  
 Qui t'enlève tout le dedans.

## S C E N E III.

JUNON *sous le même déguisement* , MÉDÉE.

M É D É E.

**L'**Avez-vous vû , ma sœur , cet amant infidelle ?  
 Que répond-il aux pleurs d'une reine si belle ?  
 Souffre-t-il par pitié qu'ils en fassent un roi ?  
 A-t-il encor le front de vous parler de moi ?

Croit-il qu'un tel exemple ait fût si peu m'instruire ,  
Qu'il lui laisse encor lieu de me pouvoir séduire ?

J U N O N.

Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux ;  
Prenez des sentimens plus justes , & plus doux ;  
Et sans vous emporter souffrez que je vous die . . .

M E D É E.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie ,  
Et que ce qu'il fait voir de tendresse , & d'amour ,  
Si j'ose l'accepter , m'en garde une à mon tour ?  
Un volage , ma sœur , a beau faire , a beau dire ;  
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire ;  
Sa flamme à tous momens peut prendre un autre  
cours ;

Et qui change une fois , peut changer tous les jours.  
Vous , qui vous préparez à prendre sa défense ,  
Savez-vous , après tout , s'il m'aime , ou s'il m'o-  
fense ?

Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait ,  
Et si j'ai de ses feux l'aparence , ou l'effet ?

J U N O N.

Quoi , vous vous offensez d'Hyppipile quittée !  
D'Hyppipile pour vous à vos yeux maltraitée !  
Vous , son plus cher objet ! vous de qui hautement

En sa présence même il s'est nommé l'amant !  
 C'est mal vous acquiter de la reconnaissance  
 Qu'une autre croirait dûe à cette préférence.  
 Voyez mieux , qu'un héros si grand , si renommé ,  
 Aurait peu fait pour vous , s'il n'avait rien aimé.

En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable ,

Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,  
 Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer ,  
 Vous porte peu de gloire à se laisser domter.  
 Mais Hypsipile est belle , & joint au diadème  
 Un amour assez fort pour mériter qu'on l'aime ;  
 Et quand malgré son trône , & malgré sa beauté ,  
 Et malgré son amour , vous l'avez emporté ,  
 Que ne devez-vous point à l'illustre victoire ,  
 Dont ce choix obligeant vous assure la gloire ?  
 Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix ,  
 Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avait pris ?  
 Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage ,  
 Qu'un autre lui demande avec tant d'avantage ?  
 Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état ,  
 Sans vouloir être ingrate , & l'être avec éclat ?  
 Si c'est votre dessein , en faisant la cruelle ,  
 D'obliger ce héros à retourner vers elle ,  
 Vous en pouvez avoir un succès assez prompt ;

Sinon . . .

Sinon . . .

M E D É E.

Plûtôt la mort qu'un si honteux affront.  
 Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave ,  
 Et m'enlève ce cœur que j'ai vû mon esclave.  
 Je voudrais avec vous en vain le déguiser.  
 Quand je l'ai vû pour moi tantôt la mépriser ,  
 Qu'à ses yeux , sans nous mettre un moment en ba-  
 lance ,  
 Il m'a si hautement donné la préférence ,  
 J'ai senti des transports , que mon esprit discret  
 Par un soudain adieu n'a cachés qu'à regret.  
 Je ne croirai jamais qu'il soit douceur égale  
 A celle de se voir immoler sa rivale ,  
 Qu'il soit pareille joie ; & je mourais , ma sœur ,  
 S'il falait qu'à son tour elle eût même douceur.

J U N O N.

Quoi , pour vous cette honte est un malheur ex-  
 trême ?

Ah ! vous l'aimez encor.

M E D É E.

Non , mais je veux qu'il m'aime.  
 Je veux , pour éviter un si mortel ennui ,  
 Le conserver à moi , sans me donner à lui ,  
 L'arrêter sous mes loix , jusqu'à ce qu'Hypsipile

Lui rende de son cœur la conquête inutile ,  
 Et que le prince Absyrte , ayant reçu sa foi ,  
 L'ait mise hors d'état de triompher de moi.  
 Lors par un juste exil punissant l'infidèle ,  
 Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle ;  
 Et je saurai sur lui nous venger toutes deux ,  
 Si-tôt qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

J U N O N .

Vous vous promettez plus que vous ne voudrez  
 faire ,  
 Et vous n'en croirez pas toute cette colère.

M E D É E .

Je ferai plus encor que je ne me promets ,  
 Si vous pouvez , ma sœur , quitter ses intérêts.

J U N O N .

Quelque chers qu'ils me soient , je veux bien m'y  
 contraindre ;  
 Et pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre ,  
 Le voilà qui paraît , je vous laisse avec lui.  
 Vous me rapellerez , s'il a besoin d'apui.

---

S C E N E I V.

J A S O N , M E D É E.

M E D É E.

**E**Tes-vous prêt, Jason, d'entrer dans la carrière ?  
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,  
Vous donner nos taureaux, pour tracer des fillons,  
D'où naîtront contre vous de soudains bataillons ?  
Pour domter ces taureaux, & vaincre ces gens  
d'armes,  
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes ?  
Je ne demande point quel est votre fouci,  
Mais si vous la cherchez, elle n'est pas ici ;  
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,  
Mon frère vous pourrait enlever cette reine.  
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner  
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,  
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence  
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.  
Mais j'ai tort, je l'avoue, & je raisonne mal ;  
Vous êtes trop aimé pour craindre un tel rival ;  
Vous n'avez qu'à paraître, & sans autre artifice ;  
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de service.

R ij



## J A S O N.

Qu'un si cruel reproche à mon cœur serait doux ,  
 S'il avait pû partir d'un sentiment jaloux ,  
 Et si par cette injuste & douteuse colère  
 Je pouvais m'affurer de ne vous pas déplaire !  
 Sans raison toutefois j'ose m'en défier ;  
 Il ne me faut que vous pour me justifier.  
 Vous avez trop bien vû l'effet de vos mérites ,  
 Pour garder un soupçon de ce que vous me dites ,  
 Et du change nouveau que vous me supposez ,  
 Vous me défendez mieux , que vous ne m'acusez.

Si vous avez pour moi vû l'amour d'Hypsipile ,  
 Vous n'avez pas moins vû sa constance inutile ;  
 Que ses plus doux attraits , pour qui j'avais brûlé ,  
 N'ont rien que mon amour ne vous ait immolé ;  
 Que toute sa beauté rehausse votre gloire ,  
 Et que son sceptre même enfle votre victoire :  
 Ce sont des vérités que vous vous dites mieux ,  
 Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

## M E D É E.

Oui , j'ai des yeux , ingrat , meilleurs que tu ne pen-  
 ses ,

Et vois jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.

Hypsipile à ma vûe a reçu des mépris ;

Mais quand je n'y suis plus, qu'est-ce que tu lui dis ?

Explique , explique encor ce foupir tout de flame ,  
 Qui vers ce cher objet pouffait toute ton ame ;  
 Et fais moi concevoir jufqu'ou vont tes malheurs ,  
 De foupirer pour elle , & de prétendre ailleurs.  
 Redis moi les raifons dont tu l'as apaisée ,  
 Dont jufqu'à me braver tu l'as autorifée ,  
 Qu'il te faut la Toifon pour revoir tes parens ,  
 Qu'à ce prix je te plais , qu'à ce prix tu te vens.  
 Je tenais cher le don d'une amour fi parfaite ;  
 Mais puisque tu te vens , va chercher qui t'achète ,  
 Perfide , & porte ailleurs cette vénale foi ,  
 Qu'obtiendrait ma rivale à même prix que moi.  
 Il eft , il eft encor des ames toutes prêtes  
 A recevoir mes loix , & groffir mes conquêtes ;  
 Il eft encor des rois dont je fais le defir ;  
 Et fi parmi tes Grecs il me plait de choifir ,  
 Il en eft d'attachés à ma feule perfonne ,  
 Qui n'ont jamais fû l'art d'être à qui plus leur donne ,  
 Qui trop contens d'un cœur dont tu fais peu de cas ,  
 Méritent la Toifon qu'ils ne demandent pas ;  
 Et que pour toi , mon ame , hélas , trop enflammée ,  
 Aurait pû te donner , fi tu m'avais aimée.

J A S O N.

Ah , fi le pur amour peut mériter ce don ,  
 A qui peut-il , madame , être dû qu'à Jafon ?

R iij

Ce refus surprenant que vous m'avez vû faire ;  
 D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.  
 Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris ,  
 En ferait pour tout autre un assez digne prix ;  
 Et rejeter pour vous l'offre d'un diadème ,  
 Si ce n'est vous aimer , j'ignore comme on aime.

Je ne me défens point d'une civilité ,  
 Que du bandeau royal voulait la majesté.  
 Abandonnant pour vous une reine si belle ,  
 J'ai poussé par pitié quelques soupirs vers elle ;  
 J'ai voulu qu'elle eût lieu de se dire en secret ,  
 Que je change par force , & la quite à regret ;  
 Que satisfaite ainsi de son propre mérite ,  
 Elle se consolât de tout ce qui l'irrite ,  
 Et que l'apas flateur de cette illusion  
 La vengeât un moment de sa confusion.  
 Mais quel crime ont commis ces complimens fri-  
 voles ?

Des paroles enfin ne sont que des paroles ;  
 Et quiconque possède un cœur comme le mien ,  
 Doit se mettre au-dessus d'un pareil entretien.

Je n'examine point , après votre menace ,  
 Quelle fougue d'amans brigue chez vous ma place.  
 Cent rois , si vous voulez , vous consacrent leurs  
 vœux ,

Je le crois , mais auffi , je fuis roi , fi je veux ;  
 Et je n'avance rien touchant le diadême ,  
 Dont il faille chercher de témoins que vous-même.  
 Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir ,  
 Je puis vous imiter , je puis vous prévenir ;  
 Et fi je me bannis par là de ma patrie ,  
 Un exil couronné peut faire aimer la vie.  
 Mille autres en ma place au lieu de s'alarmer . . .

M E D É E .

Hé bien , je t'aimerai , s'il ne faut que t'aimer.  
 Malgré tous ces héros , malgré tous ces monarques ,  
 Qui m'ont de leur amour donné d'illuftres marques ,  
 Malgré tout ce qu'ils ont , & de cœur , & de foi ,  
 Je te préfère à tous , fi tu ne veux que moi.  
 Fais voir , en renonçant à ta chère patrie ,  
 Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie ;  
 Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

J A S O N .

Oui , madame , à ce prix tout exil m'est trop doux ;  
 Mais je veux être aimé , je veux pouvoir le croire ;  
 Et vous ne m'aimez pas , fi vous n'aimez ma gloire ;  
 L'ordre de mon deftin l'atache à la Toifon ,  
 C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jafon.

Ah , fi le ciel l'eût mife au pouvoir d'Hypfipile ,  
 Que j'en aurais trouvé la conquête facile !

R iij

Ma passion pour vous a beau l'abandonner ,  
 Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner ;  
 Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

## M E D É E.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te serve ?  
 Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi ;  
 J'aurai soin de ta gloire aussi-bien que de toi.  
 Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,  
 Tiens, voilà de quoi vaincre, & taureaux, &  
 gens-d'armes ;  
 Laisse à tes compagnons combattre le dragon ,  
 Ils veulent comme toi leur part à la Toison ;  
 Et comme ainsi qu'à toi la gloire leur est chère ,  
 Ils ne font pas ici pour te regarder faire.  
 Zéthès & Calais, ces héros emplumés ,  
 Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formés ,  
 Y préparent déjà leurs ailes enhardies  
 D'avoir pour coup d'essai triomphé des Harpies :  
 Orphée avec ses chants se promet le bonheur  
 D'affoupir...

## J A S O N.

Ah, madame, ils auront tout l'honneur,  
 Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,  
 Si je laisse comme eux la conquête imparfaite.  
 Il me la faut entière, & je veux vous devoir...

M E D É E.

Va, laisse quelque chose , ingrat , en mon pouvoir ;  
 J'en ai déjà trop fait pour une ame infidelle.  
 Adieu. Je vois ma sœur , délibère avec elle ;  
 Et songe qu'après tout , ce cœur que je te rens ,  
 S'il accepte un vainqueur , ne veut point de tyrans ;  
 Que s'il aime ses fers , il hait tout esclavage ;  
 Qu'on perd souvent l'aquis à vouloir davantage ;  
 Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger ;  
 Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.  
 Je ne te dis plus rien : va rejoindre Hypsipile ,  
 Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquile ;  
 Ou si tu peux , volage , encor la dédaigner ,  
 Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.  
 Je n'ai pour t'acheter , sceptres , ni diadèmes ;  
 Mais telle que je suis , crains moi , si tu ne m'aimes.

S C E N E V.

JUNON, JASON, L'AMOUR.

*L'Amour est dans le ciel de Vénus.*

J U N O N.

**A** Bien examiner l'éclat de ce grand bruit ,  
 Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.

Ce n'est pas qu'après tout ce couroux ne m'étonne.  
Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne.

L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avait promis ;  
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.

Tous veulent à l'envi faire la destinée

Dont se doit signaler cette grande journée ;

Tous se font assemblés exprès chez Jupiter ,

Pour en résoudre l'ordre , ou pour le contester ;

Et je vous plains , si ceux qui daignaient vous défendre ,

Au plus nombreux parti font forcés de se rendre.

Le ciel s'ouvre , & pourra nous donner quelque jour :

C'est celui de Vénus , j'y vois encor l'Amour ;

Et puisqu'il n'en est pas , toute cette assemblée ,

Par sa rébellion , pourra se voir troublée.

Il veut parler à nous , écoutez quel apui

Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

*Le ciel s'ouvre, & fait voir le palais de Vénus, composé de Termes à face humaine, & revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes. Le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paraît seul; & si-tôt qu'il a parlé, il s'élance en l'air, & traverse le théâtre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais*



*d'un bout à l'autre , en tirant vers les spectateurs ,  
ce qui n'a point encor été pratiqué en France de  
cette manière.*

L' A M O U R.

Cesse de m'acuser , soupçonneuse déesse,  
Je fais tenir promesse ;  
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur  
roi ;

Je vais bien leur faire connaître  
Que je suis , quand je veux , leur véritable maître,  
Et que de ce grand jour le destin est à moi.  
Toi , si tu fais aimer , ne crains rien de funeste ;  
Obéis à Médée , & j'aurai soin du reste.

J U N O N.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

J A S O N.

Mon espoir abatu reprend d'eux sa vigueur.  
Allons , déesse , allons , & sûrs de l'entreprise ,  
Reportons à Médée une ame plus soumise.

J U N O N.

Allons , je veux encor seconder vos projets,  
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

*Fin du quatrième acte.*

---

---

## A C T E V.

*Ce dernier spectacle présente à la vûe une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelassés ensemble, & si touffus qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au dieu Mars à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ni même brosser au travers. Les trophées d'armes apendus en haut de la plûpart de ces arbres, marquent encor plus particulièrement qu'elle appartient à ce dieu. La Toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt; & la perspective du fond fait paraître en éloignement la rivière du Phasé, avec le navire Argo qui semble n'attendre plus que Jason & sa conquête pour partir.*

---

### S C E N E P R E M I E R E.

A B S Y R T E, H Y P S I P I L E.

A B S Y R T E.

**V**OILA ce prix fameux où votre ingrat aspire,  
Ce gage où les destins attachent notre empire,

Cette Toison enfin, dont Mars est si jaloux :  
 Chacun impunément la peut voir comme nous ;  
 Ce monstrueux dragon , dont les fureurs la gardent ;  
 Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent ;  
 Il laisse agir sans crainte un curieux désir ,  
 Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.  
 Lors d'un cri qui suffit à punir tout leur crime ,  
 Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abîme ,  
 A moins qu'on n'ait déjà mis au joug nos taureaux ,  
 Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux ,  
 Que des dents d'un serpent la semence animée  
 Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée.  
 Sa voix perdant alors cet effroyable éclat ,  
 Contre les ravisseurs le réduit au combat.

Telles furent les loix , que Circé par ses charmes  
 Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens-d'armes,  
 Circé , sœur de mon père , & fille du Soleil ,  
 Circé , de qui ma sœur tient cet art sans pareil ,  
 Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage ,  
 Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage ,  
 Et que je vous consacre aussi-bien que mes jours ,  
 Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

H Y P S I P I L E .

Je n'oublierai jamais que sa jalouse envie  
 Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie ;

Et pour dire encor plus , ce penser m'est si doux ;  
 Que si j'étais à moi , je voudrais être à vous.  
 Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance  
 Ces sentimens d'estime , & de reconnaissance.  
 J'ai peine , je l'avoue , à me le pardonner ;  
 Mais enfin , je dois tout , & n'ai rien à donner.  
 Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage ;  
 N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage ;  
 Et malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui ,  
 Tant qu'il peut être à moi , je suis encor à lui.  
 Mon espoir chancelant dans mon ame inquiète  
 Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il fouhaite ;  
 Ni que cet infidèle ait de quoi se vanter  
 Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.  
 Pour changer avec gloire , il faut qu'il me prévienne ;  
 Que sa foi violée ait dégagé la mienne ,  
 Et que l'hymen ait joint aux mépris qu'il en fait  
 D'un entier changement l'irrévocable effet.  
 Alors , par son parjure à moi-même rendue ,  
 Mes sentimens d'estime auront plus d'étendue ;  
 Et dans la liberté de faire un second choix ,  
 Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

## A B S Y R T E.

Je ne fais si ma sœur voudra prendre assurance  
 Sur des sermens trompeurs que romt son incon-  
 stance :

Mais je fuis sûr , qu'à moins qu'elle rompe son sort ,  
Ce que ferait l'hymen , vous l'aurez par sa mort.  
Il combat nos taureaux , & telle est leur furie ,  
Qu'il faut qu'il y périclisse , ou lui doive la vie.

H Y P S I P I L E .

Il combat vos taureaux ! Ah ! que me dites-vous ?

A B S Y R T E .

Qu'il n'en peut plus sortir que mort , ou son époux !

H Y P S I P I L E .

Ah ! prince , votre sœur peut croire encor qu'il  
m'aime ,

Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.  
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant ,  
Peut-être que son art n'est pas assez puissant ;  
De grace , en ma faveur joignez-y tout le votre ,  
Et si . .

A B S Y R T E .

Quoi , vous voulez qu'il vive pour une autre !

H Y P S I P I L E .

Oui , qu'il vive , & laissons tout le reste au hazard.

A B S Y R T E .

Ah ! reine , en votre cœur il garde trop de part ;  
Et s'il faut vous parler avec une ame ouverte ,  
Vous montrez trop d'amour pour empêcher sa perte.  
Votre rivale & moi nous en sommes d'accord :

A moins que vous n'aimiez, votre Jason est mort.  
 Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,  
 Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre ;  
 Et je ne suis pas homme à servir mon rival,  
 Quand vous rendez pour moi mon secours si fatal.  
 Je ne le vois que trop, pour prix de mes services,  
 Vous destinez mon ame à de nouveaux supplices.  
 C'est m'immoler à lui que de le secourir ;  
 Et lui sauver le jour, c'est me faire périr.  
 Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'hui de  
 vivre,

Je vais hâter sa perte, où lui-même il se livre :  
 Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux,  
 Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

H Y P S I P I L E.

Ce reste d'intérêt que je prens en sa vie,  
 Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalousie.  
 Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,  
 Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.  
 Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance,  
 N'emporte pas toujours jusques à la vengeance ;  
 Et quand même on la cherche, il arrive souvent  
 Qu'on plaint mort un ingrat qu'on détestait vivant.  
 Quand je me défendais sur la foi qui m'engage,  
 Je voulais à vos feux épargner cet ombrage ;

Mais

Mais puisque le péril a fait parler l'Amour ,  
 Je veux bien qu'il éclate, & se montre en plein jour.  
 Oui, j'aime encor Jason, & l'aimerai fans doute ,  
 Jusqu'à l'hymen fatal que ma flame redoute.  
 Je regarde son cœur encor comme mon bien ,  
 Et donnerais encor tout mon sang pour le sien.  
 Vous m'aimez, & j'en suis assez persuadée ,  
 Pour me donner à vous, s'il se donne à Médée :  
 Mais si par jalousie, ou par raison d'état ,  
 Vous le laissez tous deux périr dans ce combat ,  
 N'attendez rien de moi que ce qu'ose la rage ,  
 Quand elle est une fois maitresse d'un courage ,  
 Que les pleines fureurs d'un désespoir d'amour.  
 Vous me faites trembler, tremblez à votre tour ;  
 Prenez soin de sa vie, ou perdez cette reine ;  
 Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

---

S C E N E II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSPILE,

AÆTE.

**A**H, madame, est-ce là cette fidélité,  
 Que vous gardez aux droits de l'hospitalité ?  
 Quand pour vous je m'opose aux destins de ma fille,



A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,  
 Quand je presse un héros de vous rendre sa foi,  
 Vous prêtez à son bras des charmes contre moi ;  
 De sa témérité vous vous faites complice,  
 Pour renverser un trône où je vous fais justice :  
 Comme si c'était peu de posséder Jason ,  
 Si pour don nuptial il n'avait la Toison ;  
 Et que sa foi vous fût indignement offerte ,  
 A moins que son destin éclatât par ma perte.

H Y P S I P I L E.

Je ne fais pas, seigneur, à quel point vous réduit  
 Cette témérité de l'ingrat qui me fuit ;  
 Mais je fais que mon cœur ne joint à son envie  
 Qu'un timide souhait en faveur de sa vie ;  
 Et que si je savais ce grand art de charmer ,  
 Je ne m'en servirais que pour m'en faire aimer.

A Æ T E.

Ah ! je n'ai que trop crû vos plaintes ajustées  
 A des illusions entre vous concertées ;  
 Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé  
 N'ont que trop éblouï mon œil mal éclairé.  
 Oui, trop d'ardeur pour vous, & trop peu de lu-  
 mière ,  
 M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.  
 Ce pompeux appareil que soutenaient les vents,

Ces Tritons tout autour rangés comme fuivans,  
Montraient bien qu'en ces lieux vous n'étiez  
abordée

Que par un art plus fort que celui de Médée.  
D'un naufrage affecté l'histoire sans raison  
Déguifait le secours amené pour Jafon ;  
Et vos pleurs ne semblaient m'en demander ven-  
geance ,  
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

H Y P S I P I L E .

Que ne font vos foupçons autant de vérités !  
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez !

A B S Y R T E .

Qu'a fait Jafon , feigneur , & quel mal vous menace,  
Quand nous voyons encor la Toifon en fa place ?

A Æ T E .

Nos taureaux font domtés, nos gens-d'armes défaits;  
Absyrte , après cela crains les derniers effets.

A B S Y R T E .

Quoi, fon bras . . .

A Æ T E .

Oui, fon bras fecondé par fes charmes  
A domté nos taureaux, & défait nos gens-d'armes;  
Juge fi le dragon pourra faire plus qu'eux.

Ils ont pouffé d'abord de gros torrens de feux ,

Ils l'ont envelopé d'une épaisse fumée ,  
 Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée ;  
 Mais après ce nuage en l'air évaporé ,  
 On les a vû au joug , & le champ labouré :  
 Lui, fans aucun effroi, comme maître paisible ,  
 Jettait dans les fillons cette semence horrible ,  
 D'où s'élève aussitôt un escadron armé ,  
 Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.  
 Tous n'en veulent qu'à lui, mais son ame plus fière  
 Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.  
 A peine il la répand, qu'une commune erreur  
 D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur ;  
 Ils s'entr'immolent tous au commun adverfaire ;  
 Tous pensent le percer , quand ils percent leur  
 frère ;  
 Leur sang partout regorge , & Jason au milieu  
 Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu ;  
 Et la terre en couroux de n'avoir pû lui nuire ,  
 Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.  
 On va bien-tôt, madame, achever à vos yeux  
 Ce qu'ébauche par-là votre abord en ces lieux.  
 Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée ,  
 Ou par eux, ou par lui, ma perte est assurée ;  
 Et l'on va faire hommage à votre heureux secours  
 Du destin de mon sceptre, & de mes tristes jours.

H Y P S I P I L E.

Connaissez mieux , seigneur , la main qui vous  
ofense ,  
Et lorsque je perds tout , laissez moi l'innocence.  
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs.  
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,  
Chez vous en est la source , & Médée elle-même  
Romt son art par son art , pour plaire à ce qu'elle  
aime.

A B S Y R T E.

Ne l'en acusez point , elle hait trop Jason.  
De sa haine , seigneur , vous savez la raison.  
La Toison préférée aigrit trop son courage ,  
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage ;  
Et si contre son art ce prince a réussi ,  
C'est qu'on le fait en Grèce autant ou plus qu'ici.

A Æ T E.

Ah ! que tu connais mal jusqu'à quelle manie  
D'un amour déréglé passe la tyrannie !  
Il n'est rang , ni pays , ni père , ni pudeur ,  
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.  
Jason plut à Médée , & peut encor lui plaire.  
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père ,  
Et consens que ta sœur par ce présent fatal  
S'assure d'un amant qui ferait ton rival.

278 *LA TOISON D'OR.*

Tout mon sang révolté trahit mon espérance.  
Je trouve ma ruine où fut mon assurance.  
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens ;  
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

A B S Y R T E.

Quoi, seigneur, vous croiriez qu'une action si noire...

A Æ T E.

Je fais ce qu'il faut craindre, & non ce qu'il faut  
croire.

Dans cette obscurité tout me devient suspect.  
L'amour aux droits du sang garde peu de respect :  
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine  
A répondre à nos soins par des effets de haine ;  
Et Jason peut avoir lui-même en ce grand art  
Des secrets dont le ciel ne nous fit point de part.

Ainsi dans les rigueurs de mon sort déplorable,  
Tout peut être innocent, tout peut être coupable :  
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer ;  
Et ne discernant rien, j'ai tout à redouter.

H Y P S I P I L E.

La vérité, seigneur, se va faire connaître :  
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

---

SCENE III.

ÆTE, ABSYRTE, HÛPSIPILE, JASON,  
ORPHÉE, ZÉTHER, CALAIS.

HÛPSIPILE.

**P**arlez, parlez, Jason, dites sans feinte au roi  
Qui vous seconde ici de Médée, ou de moi?  
Dites, est-ce elle, ou moi, qui contre lui conspire?  
Est-ce pour elle, ou moi, que votre cœur soupire?

JASON.

La demande est, madame, un peu hors de saison;  
Je vous y répondrai, quand j'aurai la Toison.  
Seigneur, sans diférer permettez que j'achève;  
La gloire où je prétens ne souffre point de trêve;  
Elle veut que du ciel je presse le secours,  
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.

ÆTE.

Hâtez à votre gré ce secours de descendre;  
Mais encor une fois gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont vû vos yeux jugez ce que je puis:  
Tout me parait facile en l'état où je suis;  
Et si la force enfin répond mal au courage,

Il en est parmi nous qui peuvent davantage.  
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler . . .

---

## S C E N E I V.

AÆTE , ABSYRTE , HYPHIPILE ,  
MÉDÉE , JASON , ORPHÉE ,  
ZÉTHERZ , CALAIS.

M É D É E

*sur le dragon élevé en l'air à la hauteur d'un homme.*

**A**RRÊTE, déloyal, & laisse moi parler,  
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie  
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.

Qui vous l'a dit, madame, & sur quoi fondez-  
vous

Ces dignes visions de votre esprit jaloux ?  
Si Jason entre nous met quelque différence,  
Qui flate malgré moi sa crédule espérance,  
Faut-il sur votre exemple aussi-tôt présumer  
Qu'on en peut être aimée, & ne le pas aimer ?  
Connaissez mieux Médée, & croyez la trop vaine  
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.  
Je ne puis empêcher qu'on vous manque de foi,



Mais je veux bien un cœur qui n'ait aimé que moi ;  
Et j'aurai foutenu des revers bien funestes ,  
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

H Y P S I P I L E .

Puffiez-vous conferver ces nobles fentimens !

M E D É E .

N'en croyez plus , feigneur , que les événemens.  
Ce ne font plus ici ces taureaux, ces gens-d'armes,  
Contre qui fon audace a pû trouver des charmes ,  
Ce n'est point le dragon dont il est menacé ,  
C'est Médée elle-même , & tout l'art de Circé.

Fidèle gardien des deftins de ton maître ,  
Arbre, que tout exprès mon charme avait fait naitre,  
Tu nous défendrais mal contre ceux de Jafon ;  
Retourne en ton néant , & rens moi la Toifon.  
*Elle prend la Toifon en fa main & la met sur le col  
du dragon. L'arbre où elle était suspendue dispa-  
rait , & fe retire derrière le théâtre. Après quoi  
Médée continue en parlant à Jafon.*

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.  
Viens donc , viens , téméraire, elle est à ta portée ;  
Viens teindre de mon fang cet or qui t'est fi cher ,  
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.  
Aproche, il n'est plus tems que l'amour te retienne ,  
Viens m'arracher la vie, ou m'aporter la tienne ;

Et fans perdre un moment en de vains entretiens,  
Voyons qui peut le plus de tes dieux, ou des miens.

A Æ T E.

A ce digne couroux je reconnais ma fille;  
C'est mon fang dans ses yeux, c'est son ayeul qui  
brille;

C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,  
Et sur cette ennemie emportez la Toison.

J A S O N.

Seigneur, contre ses yeux qui voudrait se défendre?  
Il ne faut point combattre où l'on aime à se rendre.

Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,  
J'en fais un prompt hommage à vos divins apas,  
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,  
S'il faut par ce combat acheter la victoire.  
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,  
Qui traine les rochers, qui fait marcher les bois;  
Affoupis le dragon, enchante la princesse.  
Et vous héros ailés, ménagez votre adresse;  
Si pour cette conquête il vous reste du cœur,  
Tournez sur le dragon toute votre vigueur.  
Je vais dans le navire attendre une défaite,  
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

Z É T H E Z.

Montrez plus d'espérance, & souvenez vous mieux

Que nous avons domté des monstres à vos yeux.

---

S C E N E V.

AËTE, ABSYRTE, HYPPILE, MÉDÉE,  
ZÉTÈZ, CALAIS, ORPHÉE.

C A L A I S.

**E**levons nous, mon frère, au-dessus des nuages,  
Du sang dont nous sortons prenons les avantages,  
Surtout obéïssons aux ordres de Jason,  
Respectons la princesse, & donnons au dragon.  
*Ici Zétez & Calais s'élèvent au plus haut des  
nuages en croisant leur vol.*

MÉDÉE *en s'élevant aussi.*

Donnez où vous pouvez, ce vain respect m'outrage,  
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage :  
Je vais voler moi-même au-devant de vos coups,  
Et n'avais que Jason à craindre parmi vous.

Et toi, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,  
Enchaîne les lions, & déplace les marbres,  
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,  
N'en détruis point la force à l'essayer sur moi.  
Mais je n'en parle ainsi, que de peur que ses charmes  
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.

Ne m'en crois pas , Orphée , & prends l'ocasion  
De partager leur gloire , ou leur confusion.

ORPHÉE *chante.*

Hâtez vous , enfans de Borée ,  
Demi-dieux , hâtez vous ,  
Et faites voir qu'en tous lieux , contre tous ,  
A vos exploits la victoire assurée  
Suit l'effort de vos moindres coups.

MEDÉE *voyant qu'aucun des dieux ne descend  
pour la combattre.*

Vos demi-dieux , Orphée , ont peine à vous entendre ,  
Ils ont volé si haut , qu'ils n'en peuvent descendre :  
De ce nuage épais fachez les dégager ,  
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

*Il chante ce second couplet pendant que Zéthez & Calais fondent l'un après l'autre sur le dragon , & le combattent au milieu de l'air. Ils se relèvent aussi-tôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte , & tournent face en même tems pour revenir à la charge. Medée est au milieu des deux qui pare leurs coups , & fait tourner le dragon vers l'un & vers l'autre , suivant qu'ils se présentent.*

Combatez , race d'Orithie ,

Demi-dieux, combattez,  
Et faites voir que vos bras indomtés  
Se font partout une heureuse sortie  
Des périls les plus redoutés.

Z É T H E Z.

Fuyons sans plus tarder la vapeur infernale  
Que ce dragon affreux de son gosier exhale :  
La valeur ne peut rien contre un air empesté.  
Fais comme nous, Orphée, & fuis de ton côté.

*Zéthez, Calais, & Orphée s'enfuient.*

M E D É E.

Allez, vaillans guerriers, envoyez moi Pélée,  
Mopse, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,  
Et tout ce reste enfin pour qui votre Jason  
Avec tant de chaleur demandait la Toison.  
Aucun d'eux ne parait ! Ces ames intrépides  
Régilent sur mes vaincus leurs démarches timides ;  
Et malgré leur ardeur pour un exploit si beau,  
Leur effroi les renferme au fond de leur vaisseau.  
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite,  
Par le milieu des airs courons à leur défaite,  
Et nous-mêmes portons à leur témérité  
Jusques dans ce vaisseau ce qu'elle a mérité.

*Médée s'élève encor plus haut sur le dragon.*

A Æ T E.

Que fais-tu ? la Toison ainsi que toi s'envole !  
 Ah , perfide , est-ce ainsi que tu me tiens parole ,  
 Toi qui me promettais , même aux yeux de Jason ,  
 Qu'on t'ôterait le jour avant que la Toison ?

M E D É E *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,  
 Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.  
 Du pays & du sang l'amour rompt les liens ,  
 Et lès dieux de Jason sont plus forts que les miens.  
 Ma sœur avec ses fils m'attend dans le navire ,  
 Je la suis , & ne fais que ce qu'elle m'inspire ;  
 De toutes deux , madame ici vous tiendra lieu.  
 Consolez vous , seigneur , & pour jamais adieu.  
 ( *Elle s'envole avec la Toison.* )

S C E N E VI.

AËTE , ABSYRTE , HYPSPILE , JUNON.

A Æ T E.

A H , madame ! ah , mon fils ! ah , fort  
 inexorable !

Est-il sur terre un père , un roi plus déplorable ?  
 Mes filles toutes deux contre moi se ranger !  
 Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager !

JUNON *dans son char.*

On vous abuse, Aæte, & Médée elle-même,  
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,  
S'abuse comme vous.

Chalciope n'a point de part en cet ouvrage :  
Dans un coin du jardin, sous un épais nuage,  
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux ;  
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,  
Dans l'esprit de sa sœur j'ai porté de grands coups,  
Qui donnent à Jason ce dernier avantage.

Junon a tout fait seule, & je remonte aux cieux,  
Presser le souverain des dieux  
D'approuver ce qu'il m'a plû faire ;  
Mettez votre esprit en repos ;  
Si le destin vous est contraire,

Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

*Junon remonte au ciel dans le même char.*

A Æ T E.

Qu'ai-je fait que le ciel contre moi s'intéresse,  
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse ?

A B S Y R T E.

La défavouerez-vous, madame, & votre cœur  
Dédira-t-il sa voix qui parle en ma faveur ?

A Æ T E.

Abfyrte, il n'est plus tems de parler de ta flame.



Qu'as-tu pour mériter quelque part en son ame ?  
 Et que lui peut offrir ton ridicule espoir ,  
 Qu'un sceptre qui m'échape, un trône prêt à choir ?  
 Ne songeons qu'à punir le traître , & sa complice.  
 Nous aurons dieux pour dieux à nous faire justice ;  
 Et déjà le soleil , pour nous prêter secours ,  
 Fait ouvrir son palais , & détourne son cours.

*Le ciel s'ouvre, & fait paraître le palais du Soleil, où on le voit dans son char tout brillant de lumière, s'avancer vers les spectateurs, & sortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre aussi quelques momens après. Ce maître des dieux y paraît sur son trône, avec Junon à son côté. Ces trois théâtres qu'on voit tout-à-la-fois, font un spectacle tout-à-fait agréable & majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le palais du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes, toutes d'oripeau, & son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'Arabesque. Le rejaillissement des lumières qui portent sur ces dorures, produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont*  
 aux

*aux deux bouts , & au milieu des aigles d'or , entre lesquelles on voit peintes en basse-taille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses , environnées chacune d'un cercle , ou d'un quarré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grands aigles d'or , qui soutiennent de leur bec le plafond de ce palais , composé de riches étofes de diverses couleurs , qui font comme autant de courtines , dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a un autre grand aigle à ses pieds , qui porte son foudre ; & Junon est à sa gauche , avec un paon aussi à ses pieds de grandeur & de couleur naturelle.*

---

S C E N E D E R N I E R E .

LE SOLEIL , JUPITER , JUNON , AËTE ,  
H Y P S I P I L E , A B S Y R T E .

A Æ T E .

**A**Me de l'univers , auteur de ma naissance ,  
Dont nous voyons partout éclater la puissance ,  
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour ,  
Soit lâchement trahi par un indigne amour ?

*P. Corneille. Tom. VII,*

**T**

A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière ,  
 De leurs climats chéris détourne ta carrière ,  
 N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit ,  
 Et répands sur leur route une éternelle nuit.  
 Fais plus , montre toi père , & pour venger ta race ,  
 Donne moi tes chevaux à conduire en ta place ;  
 Prête moi de tes feux l'éclat étincelant ,  
 Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant ,  
 Que d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre ,  
 Je les réduise en cendre , & leur butin en poudre ;  
 Et que par mon couroux leur pays désolé  
 Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.

Je vois que tu m'entens , & ce coup d'œil m'an-  
 nonce

Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.  
 Parle donc , & fais voir aux destins ennemis  
 De quelle ardeur tu prens les intérêts d'un fils.

#### LE SOLEIL.

Je plains ton infortune , & ne puis davantage :  
 Un noir destin s'opose à tes justes desseins ;  
 Et depuis Phaëton , ce brillant atelage  
 Ne peut passer en d'autres mains.

Sous un ordre éternel qui gouverne ma route ,  
 Je dispense en esclave , & les nuits , & les jours ;  
 Mais enfin ton père t'écoute ,

Et joint ses vœux aux tiens , pour un plus fort secours.

*Ici s'ouvre le ciel de Jupiter , & le Soleil continue en lui adressant sa parole.*

Maître absolu des destinées ,  
Change leurs dures loix en faveur de mon sang ,  
Et laisse lui garder son rang  
Parmi les têtes couronnées.  
C'est toi qui régles les états ,  
C'est toi qui départs les couronnes ;  
Et quand le fort jaloux met un monarque à bas ,  
Il détruit ton ouvrage , & fait des attentats ,  
Qui dérobent ce que tu donnes.

J U N O N.

Je ne mets point d'obstacle à de si justes vœux ;  
Mais laissez ma puissance entière ;  
Et si l'ordre du sort se rompt à sa prière ,  
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.  
Comme je ne veux point détruire son Aæte ,  
Ne détruisez pas mes héros ;  
Assurez à ses jours , gloire , sceptre , repos ,  
Assurez lui tous les biens qu'il souhaite ;  
Mais de la même main assurez à Jason  
Médée , & la Toison.

J U P I T E R.

Des arrêts du destin l'ordre est invariable,  
 Rien ne saurait le rompre en faveur de ton fils,  
 Soleil, & ce trésor surpris  
 Lui rend de ses états la perte inévitable.  
 Mais la même légéreté,  
 Qui donne Jason à Médée,  
 Servira de suplice à l'infidélité  
 Où pour lui contre un père elle s'est hasardée.  
 Perfès dans la Scythie arme un bras souverain;  
 Si-tôt qu'il paraîtra, quittez ces lieux, Aète,  
 Et par une prompte retraite  
 Epargnez tout le sang qui coulerait en vain.  
 De Lemnos faites votre asyle;  
 Le ciel veut qu'Hypsipile  
 Réponde aux vœux d'Absyrte, & qu'un sceptre dotal  
 Adoucisse le cours d'un peu de tems fatal.  
 Car enfin de votre perfide  
 Doit fortir un Médus qui vous doit rétablir :  
 A rentrer dans Colchos il fera votre guide ;  
 Et mille grands exploits qui doivent l'anoblir,  
 Feront de tous vos maux les assurés remèdes,  
 Et donneront naissance à l'empire des Mèdes.  
*Le palais de Jupiter, & celui du Soleil, se  
 referment.*

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs ,  
Puisque le ciel répare, & venge votre perte ,  
Et qu'une autre couronne oferte  
Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.  
Adieu. J'ai trop longtems détourné ma carrière ,  
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens ,  
Qui devaient ailleurs ma lumière.

Allez, heureux amans ,  
Pour qui Jupiter montre une faveur entière ;  
Hâtez vous d'obéir à ses commandemens.

*Il disparaît en baissant , comme pour fondre  
dans la mer.*

H Y P S I P I L E.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.  
Un prince si bien né vaut mieux qu'une couronne.  
Si-tôt que je le vis, il en eut mon aveu ;  
Et ma foi pour Jason nuisait seule à son feu.  
Mais à présent, seigneur, cette foi dégagée ...

A Æ T E.

Ah, madame, ma perte est déjà trop vengée ;  
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux  
Se plait à relever un destin malheureux.

Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,

294    *LA TOISON D'OR.*

Préparer à demain de pompeux sacrifices,  
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir  
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---



---

# E X A M E N

## DE LA TOISON D'OR.

L'Antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les Historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe , ne s'accordent pas en tout , & que les Poètes qui l'ont embellie de leurs fictions ne se sont pas assez accordés pour prendre la même route , j'ai crû que pour en faciliter l'intelligence entière , il était à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me suis attaché , qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus , qui en a fait un poème épique en latin , & de qui entre autres choses j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciopé.

Phryxus était fils d'Athamas , roi de Thèbes , & de Nephelé , qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine était d'or , que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le sacrifia à Mars , si-tôt qu'il fut abordé

à Colchos, & lui en apendit la dépouille dans une forêt qui lui était consacrée. Aæte, fils du Soleil, & roi de cette province, lui donna pour femme Chalciopé sa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque tems après. Son ombre aparut ensuite à ce monarque, & lui révéla que le destin de son état dépendait de cette toison, qu'en même tems qu'il la perdrait il perdrait aussi son royaume, & qu'il était résolu dans le ciel, que Médée son autre fille aurait un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aæte, pour conserver cette toison qu'il voyait si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, & de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvait s'en rendre maître qu'après avoir domté deux taureaux dont l'haleine était toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il fallait semer des dents de serpens, dont naiffaient aussi-tôt autant de gens-d'armes, qui tous ensemble ataquaient le téméraire qui se hasardait à une si dangereuse entreprise; & pour dernier péril, il fallait combattre un dragon qui ne dormait jamais, & qui était le plus fidèle & le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté les rois voisins, ja-

loux de la grandeur d'Aæte , s'armèrent pour cette conquête , & entr'autres Persès son frère roi de la Chersonèse Taurique , & fils du Soleil comme lui. Comme il s'apuya du secours des Scythes , Aæte emprunta celui de Styryus roi d'Albanie , à qui il promit Médée , pour satisfaire à l'ordre qu'il croyait en avoir reçu du Ciel par cette ombre de Phryxus. Ils donnaient bataille , & la victoire penchait du côté de Persès , lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire , & en moins d'un mois ces héros firent emporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite , & d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce : mais avant que d'en venir au détail , il faut dire un mot de Jason , & du dessein qui l'amenait à Colchos.

Il était fils d'Æson , roi de Theffalie , sur qui Pélias son frère avait usurpé ce royaume. Ce tyran était fils de Neptune & de Tyro , fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chretus père d'Æson , que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte , lui rendit suspect le courage de Jason son neveu , & légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le con-

firma dans ses soupçons , si bien que pour l'éloigner , ou plutôt pour le perdre , il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or , dans la croyance que ce prince y périrait , & le laisserait par sa mort paisible possesseur de l'état dont il s'était emparé. Jason , par le conseil de Pallas , fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo , où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre , avec Zéthez , & Calais , fils du vent Borée & d'Orithie , princesse de Thrace , qui étaient nés avec des ailes comme leur père , & qui par ce moyen ayant vû Phinée en passant , le délivrèrent des harpyes qui fondaient sur ses viandes si-tôt que sa table était servie , & leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros , durant leur voyage , reçurent beaucoup de faveurs de Junon & de Pallas , & prirent terre à Lemnos , dont était reine Hypsipile , où ils tardèrent deux ans , pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine , & lui donna parole de l'épouser à son retour ; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée , & de lui faire les mêmes protestations si-tôt qu'il fut arrivé à Colchos , & qu'il eut vû le besoin qu'il en avait. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement , qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous ces

périls , & enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardait , & qu'elle affoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël le Comte , & qu'il appelle Denys le Milésien , dit qu'elle lui porta la Toison d'or jusques dans son navire ; & c'est sur son raport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable , pour la rendre plus surprenante & plus merveilleuse. Je l'aurais assez été par la liberté qu'en donne la poësie en de pareilles rencontres ; mais j'ai crû en avoir encor plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avais inventé ce changement.

C'est avec un fondement semblable que j'ai introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant , que Médée déchira par morceaux. Ovide & Sénèque le disent ; mais Apollonius Rhodius le fait son aîné ; & si nous voulons l'en croire , Aëte l'avait eu d'Astérodie , avant qu'il épousât la mère de cette princesse , qu'il nomme Idie fille de l'Océan. Il dit de plus , qu'après la fuite des Argonautes, la vieilleffe d'Aëte ne lui permettant pas de les poursuivre , ce prince monta sur mer , & les joignit autour d'une île située à l'embouchure du Danube, & qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée se voyant perdue avec tous ces Grecs qu'elle voyait trop faibles pour lui résister , feignit de les vouloir

trahir ; & ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane , elle le fit tomber dans une embuscade de Jason , où il fut tué. Valerius Flaccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet auteur grec ; & c'est sur l'autorité de l'un & de l'autre que je me suis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir suivie, quand j'ai mis Médée sur le théâtre. C'est me contredire moi-même en quelque sorte ; mais Sénèque , dont je l'ai tiré , m'en donne l'exemple , lorsqu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'Œdipe , il la fait revivre dans la Thébaidé , pour se trouver au milieu de ses deux fils , comme ils sont prêts de commencer le funeste duel où ils s'entretuent ; si toutefois ces deux pièces sont véritablement d'un même auteur.

---





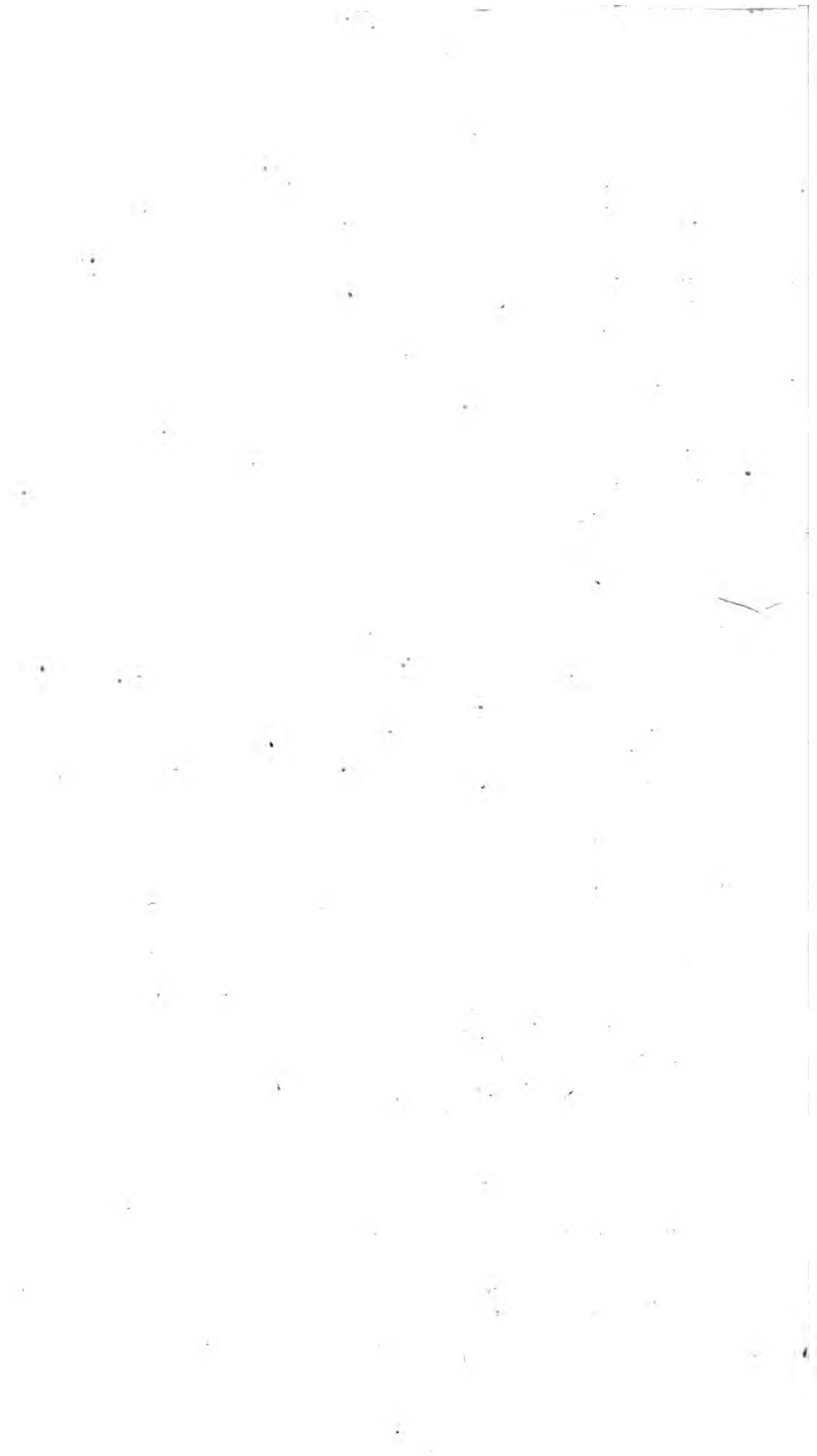
*H. Gravelot inven.*

**PERPENNA**  
seigneur qu'allez vous faire?  
**POMPEE.**

*N. le Mire sculp*

Montrer d'un tel secret ce que je veux scavoir

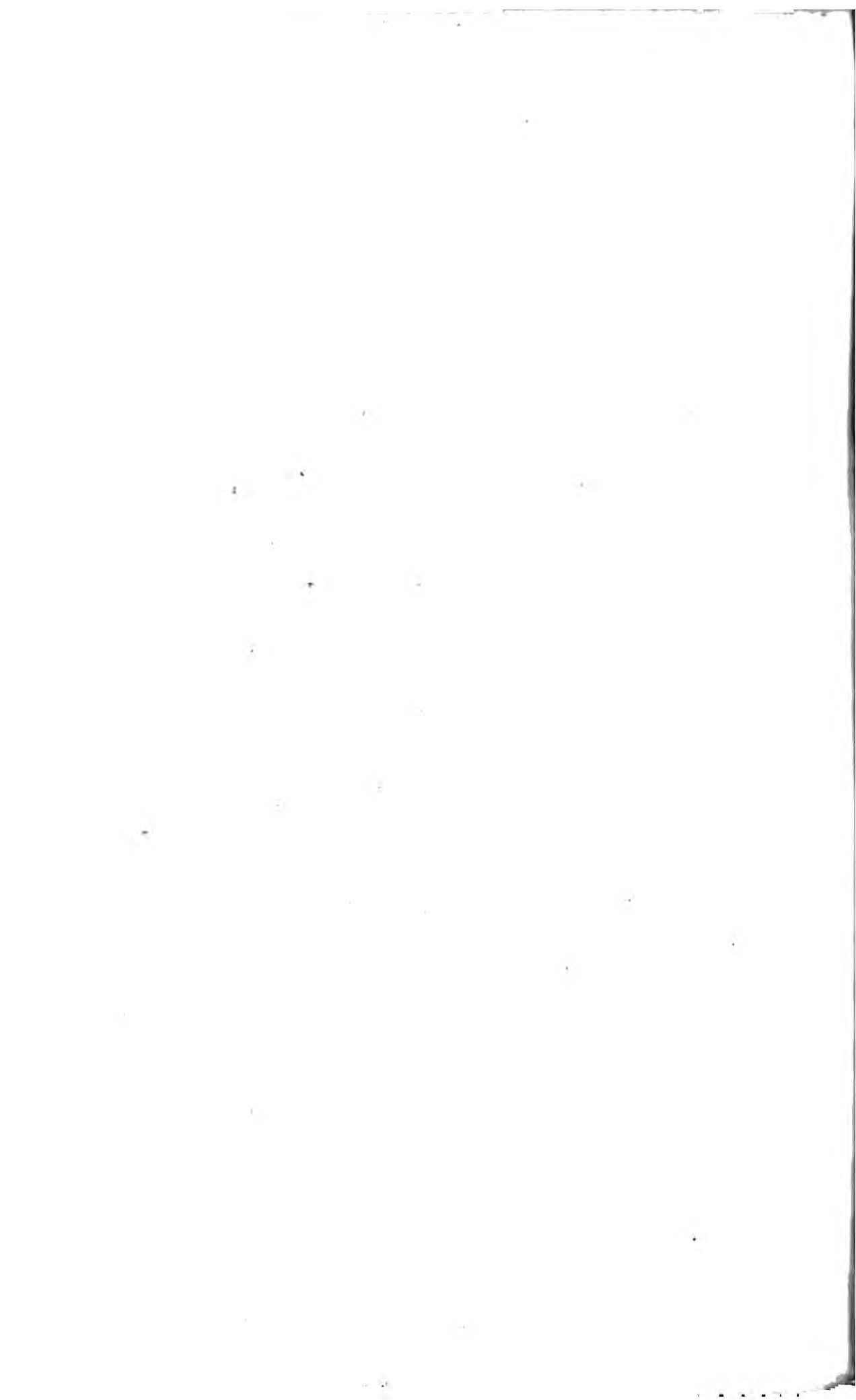




**SERTORIUS,**

**TRAGÉDIE.**

1662.



---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

**A** PRÈS tant de tragédies peu dignes de *Corneille*, en voici une où vous retrouverez souvent l'auteur de *Cinna*; elle mérite plus d'attention & de remarques que les autres. L'entrevuë de *Pompée* & de *Sertorius* eut le succès qu'elle méritait, & ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abé *d'Aubignac*, homme célèbre en son tems, & que sa *pratique du théâtre*, toute médiocre qu'elle est, faisait regarder comme un législateur en littérature. Cet abé, qui avait été longtems prédicateur, s'était aquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux, sans doute, à l'auteur de *Cinna*, de voir un prédicateur, & un homme de lettres considérable, écrire à

madame la duchesse de *Retz*, à l'abri d'un privilège du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu & moins estimé que *Corneille*.

» Vous êtes poète, & poète de théâtre, dit-il à ce grand homme dans sa quatrième dissertation adressée à Mad. de *Retz* ;  
» vous êtes abandonné à une vile dépendance des *Istrions* ; votre commerce  
» ordinaire n'est qu'avec leurs portiers ;  
» vos amis ne sont que des libraires du  
» palais. Il faudrait avoir perdu le sens,  
» aussi-bien que vous, pour être en  
» mauvaise humeur du gain que vous  
» pouvez tirer de vos veilles, & de vos  
» empressements auprès des *Istrions* &  
» des libraires. — Il vous arrive assez  
» souvent, lorsqu'on vous loue, que  
» vous n'êtes plus affamé de gloire, mais  
» d'argent. — Défaites vous, Mr. de *Cor-*  
» *neille*, de ces mauvaises façons de parler, qui sont encor plus mauvaises que  
vos

» vos vers — ..... J'avais crû,  
 » comme plusieurs , que vous étiez le  
 » poëte de la critique de l'*Ecole des fem-*  
 » *mes* , & que *Licidas* était un nom dé-  
 » guisé comme celui de *Mr. de Corneille*;  
 » car vous êtes , sans doute , le marquis  
 » de *Mascarille* , qui piaille toujours , qui  
 » ricane toujours , qui parle toujours , &  
 » ne dit jamais rien qui vaille , &c. «

Ces horribles platitudes trouvaient alors des protecteurs , parce que *Corneille* était vivant. Jamais les *Zoïles* , les *Gacons* , les *Frérons* n'ont vomi de plus grandes indignités. Il ataqu *Corneille* sur sa famille , sur sa personne ; il examina jusqu'à sa voix , sa démarche , toutes ses actions , toute sa conduite dans son domestique ; & dans ces torrens d'injures il fut secondé par les mauvais auteurs ; ce que l'on croira sans peine.

J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens , & à des yeux acoutumés à ne lire

que ce qui peut instruire & plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiseurs de brochures & de feuilles, qui deshonnorent la nation, & que l'apas du plus léger & du plus vil gain engage encor plus que l'envie, à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulter le mérite & la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, & servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme, n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue.



Mais enfin , rien ne put obscurcir la gloire de *Corneille* , la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les tems , & de toutes les nations , toujours juste à la longue , ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages , & non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles scènes du *Cid* , les admirables morceaux des *Horaces* , les beautés nobles & sages de *Cinna* , le sublime de *Cornélie* , les rôles de *Sévère* & de *Pauline* , le cinquième acte de *Rodogune* , la conférence de *Sertorius* & de *Pompée* , tant de beaux morceaux tous produits dans un tems où l'on sortait à peine de la barbarie , assureront à *Corneille* une place parmi les plus grands hommes jusqu'à la dernière postérité.

Ainsi l'excellent *Racine* a triomphé des injustes dégouts de madame de *Sévigné* , des farces de *Subligni* , des méprisables

critiques de *Vifé*, des cabales des *Boyers* & des *Pradons*. Ainsi *Molière* se soutiendra toujours, & fera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule. Ainsi les charmans opéras de *Quinault* feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poësie, au naturel & à la vérité de l'expression, aux graces faciles du stile; quoique ces mêmes opéras ayent toujours été en bute aux satires de *Boileau* son ennemi personnel, & quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois.

Il est des chefs-d'œuvre de *Corneille* qu'on joue rarement. Il y en a, je crois, deux raisons. La première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du tems des *Horaces* & de *Cinna*. Les premiers de l'état alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, soit dans l'église, se faisaient un honneur, ainsi que le sénat

de Rome, d'affister à un spectacle où l'on trouvait une instruction & un plaisir si noble.

Quels furent les premiers auditeurs de *Corneille* ? Un *Condé*, un *Turenne*, un cardinal de *Retz*, un duc de la *Roche-foucault*, un *Molé*, un *Lamoignon*, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi-bien que pour messieurs de l'académie. Le prédicateur venait y apprendre l'éloquence & l'art de prononcer ; ce fut l'école de *Bossuet*. L'homme destiné aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui qui fréquente nos spectacles ? un certain nombre de jeunes gens & de jeunes femmes.

La seconde raison est, qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter *Cinna* & les *Horaces*. On n'encourage peut-être pas assez cette profession,

310 PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, & tous les talens extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous ces mérites, c'est alors que *Corneille* paraît dans toute sa grandeur.

Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité, ce qui me paraît défectueux, aussi-bien que ce qui me semble sublime. Autant les injures des *d' Aubignacs* & de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, & l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouvrage, & non sur la personne : elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile.

---

## A U L E C T E U R.

**N**E cherchez point dans cette tragédie les agrémens qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature ; vous n'y trouverez, ni tendresses d'amour, ni emportemens de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplû, & que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, & la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, & du nombre de ces événemens connus, où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les tems & les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une & l'autre avec les vérités historiques auxquelles je me suis attaché. L'une a vécu de ce tems-là : c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Émilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le raport de tous

ceux qui ont écrit la vie de Pompée ; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devient cette malheureuse , qu'ils appellent tous Antistie , à la réserve d'un Espagnol évêque de Gironne , qui lui donne le nom d'Aristie , que j'ai préféré , comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge , j'ai crû ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance , que chez les ennemis de ceux qui l'avaient outragée. Cette retraite en a d'autant plus , qu'elle produit un effet véritable , par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius , & que Perpenna remit entre les mains de Pompée , qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit , mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellèrent Sertorius d'Afrique , pour être leur chef contre le parti de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étaient en république , ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine ; & je ne la pouvais faire sortir d'un sang plus considérable , que de celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom , le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains , &



le dernier qui leur a fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'était pas roi en effet , mais il en avait toute l'autorité ; & les préteurs & consuls que Rome envoya pour le combattre , & qu'il défit souvent , l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui , comme avec un souverain & juste ennemi. Sa mort arriva soixante & huit ans avant celle que je traite ; de sorte qu'il aurait pû être ayeul ou bifayeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius , & non par Brutus , comme je l'ai fait dire à cette princesse , sur la foi de cet évêque Espagnol que je viens de citer , & qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle , & qu'il faut rétablir ainsi :

*Et de Servilius l'astre prédominant.*

Je fais bien que Sylla dont je parle tant dans ce poëme , était mort six ans avant Sertorius ; mais , à le prendre à la rigueur , il est permis de presser les tems pour faire l'unité de jour ; & pourvû qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle , je puis faire arriver en six jours , voir en six heures ce qui s'est passé en six ans. Cela posé , rien n'empêche que Sylla ne



meure avant Sertorius , sans rien détruire de ce que je dis ici , puisqu'il a pû mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature , ce qu'il fait en même tems que Sertorius est assassiné. Je dis de plus , que , bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des tems , néanmoins , pourvû que ceux que nous faisons parler se soient connus , & ayent eu ensemble quelques intérêts à démêler , nous ne sommes pas obligés à nous atacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla était mort quand Sertorius fut tué , mais il pouvait vivre encor sans miracle ; & l'auditeur qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire , s'ofense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrais pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'aporta aucun changement aux affaires de Sertorius en *Espagne* , & lui fut de si peu d'importance , qu'il est mal-aisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque , de remarquer lequel des deux est mort le premier , si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les états, détruisent les partis, & donnent une autre face aux affaires , comme a été celle

de Pompée, qui ferait révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avait l'imprudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il fallait colorer & excuser en quelque sorte la guerre que Pompée & les autres chefs Romains continuaient contre Sertorius ; car il est assez mal-aisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinait, après que la république semblait être rétablie par la démission volontaire, & la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avait fait revivre dans Rome, n'y était pas mort avec lui, & que Pompée & beaucoup d'autres aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignaient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avait toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation, & le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas deshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semait dès - lors ce qu'on a vû depuis éclater si hautement, & qui peut-être était le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il était plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'es-

fet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie , avec qui il n'eût pû se défendre de renouer , s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla , dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique ; qui fait l'ame de toute cette tragédie.

‡ Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée , lorsque sur la foi de Sertorius il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu ; mais c'est une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain , qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvû à sa propre sûreté ; mais il m'était impossible de garder l'unité de lieu , sans lui faire cette échappée , qu'il faut imputer à l'incomodité de la règle , plus qu'à moi qui l'ai bien vûe. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avait de voir sa femme, dont je le fais encor si passioné , & à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle , vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence , que quelques-uns des premiers dans la cour , & pour la naissance , & pour l'esprit ;

ont estimé autant qu'une pièce entière. Vous n'en ferez pas défavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles feront bien reçues, & qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en retirera, pourront mériter cette grace.

---

---

---

*A C T E U R S.*

**SERTORIUS**, général du parti de Marius  
en Espagne.

**PERPENNA**, lieutenant de Sertorius.

**AUFIDE**, tribun de l'armée de Sertorius.

**POMPÉE**, général du parti de Sylla.

**ARISTIE**, femme de Pompée.

**VIRIATE**, reine de Lusitanie, à présent  
Portugal.

**THAMIRE**, dame d'honneur de Viriate.

**CELSUS**, tribun du parti de Pompée.

**ARCAS**, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

*La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise  
par Sertorius, à présent Catalayud.*

---

# SERTORIUS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

**D'**Où me vient ce désordre, Aufide, & que  
veut dire

a) Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'em-  
pire ?

a) *Que veut dire que mon cœur garde si peu d'empire ?* ]  
L'abbé d'Aubignac, malgré l'aveuglement de sa haine pour  
Corneille, a raison de reprendre ces expressions : *Que  
veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux.* Il  
traite ces vers de galimatias ; mais il devait ajouter que  
cette manière de parler, *Que veut dire*, au lieu de, *Pour-  
quoi, est-il possible, comment se peut-il*, &c. était d'usage  
avant Corneille. Malherbe dit en parlant du mariage de  
Louis XIII. avec l'infante d'Espagne ;

b) L'horreur que malgré moi me fait la trahison ;  
 c) Contre tout mon espoir révolte ma raison ;  
 Et de cette grandeur sur le crime fondée,  
 Dont, jusqu'à ce moment, m'a trop flaté l'idée,  
 L'image toute afreuse au point d'exécuter,

Ne

*Son Louïs soupire*

*Après ses apas.*

*Que veut-elle dire*

*De ne venir pas ?*

Cette ridicule stance de *Malherbe* n'excuse pas *Corneille* ; mais elle fait voir combien il a falu de tems pour épurer la langue , pour la rendre toujours naturelle & toujours noble , pour s'élever au-deffus du langage du peuple , fans être guindé.

b) *L'horreur que malgré moi me fait la trahison ;*

*Contre tout mon espoir révolte ma raison. ]*

Le premier vers est bien , le second semble pouvoir passer à l'aide des autres ; mais il ne peut soutenir l'examen : on voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre ; un crime révolte le cœur , l'humanité , la vertu ; un système faux & dangereux révolte la raison. Cette raison ne peut être révoltée contre *tout un espoir* : le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile & faible ; & cela seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encor cette phrase , & vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison , révolte ma raison contre mon espoir*, signifie précisément, empêche ma raison



Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.  
 En vain l'ambition, qui presse mon courage,  
 D'un faux brillant d'honneur pare son noir ou-  
 vrage ;  
 En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,  
 Mon ame a secoué le joug de cent remors.

son d'espérer : mais que *Perpenna* ait des remors ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de *Perpenna* d'espérer la place de *Sertorius*. Si on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense, défectueux, & chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop, ni de trop peu ; & qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté & la précision de la prose la plus exacte, ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rythme, la cadence, la mélodie, & par la sage hardiesse des figures.

c) *Contre tout mon espoir, &c.*] Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé *d'Aubignac* fait aux premiers vers ; & *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre.

d) Cette ame d'avec foi tout-à-coup divisée,  
 Reprend de ses remors la chaîne mal brisée ;  
 Et de Sertorius le surprenant bonheur  
 Arrête une main prête à lui percer le cœur.

## A U F I D E.

e) Quel honteux contretens de vertu délicate  
 S'opose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?

d) *Cette ame divisée d'avec foi.* ] C'est une faute contre la langue : on est séparé de quelque chose , mais non pas divisé de quelque chose. On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes , & sur toutes les suivantes , parce qu'elle est meilleure. Cette première scène est déjà intéressante. Les remors d'un homme qui veut assassiner son général font impression dès les premiers vers.

e) *Quel honteux contretens de vertu délicate.* ] Cela n'est pas français. Un contretens de vertu , est impropre ; & comment un contretens peut-il être honteux ? Le beau succès , & le crime qui a plein droit de régner , révolte le lecteur.

f) *L'honneur & la vertu sont des noms ridicules.* ] Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déjà remarqué dans la première scène de la mort de *Pompée* , qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime ; que ces sentences triviales , qui enseignent la scélératesse , ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non-seulement de

Et depuis quand, seigneur, la foif du premier rang  
 Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?  
 Avez-vous oublié cette grande maxime,  
 Que la guerre civile est le règne du crime ?  
 Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,  
 L'innocence timide est seule à dédaigner ?  
 f) L'honneur & la vertu sont des noms ridicules.

telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en faisant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux loix de l'honêteté publique, & aux règles de l'art, c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat *Narcisse* presse *Néron* de faire empoisonner *Britannicus* : il se garde bien de révolter *Néron* par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur & parricide, dès qu'il y va de son intérêt. Il échaufe la colère de *Néron* par degrés, & le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que *Néron* s'aperçoive même de l'adresse de *Narcisse* : & si ce *Narcisse* avait un grand intérêt à la mort de *Britannicus*, sa scène en ferait incomparablement meilleure. Voyez encor comme *Acomat*, dans la tragédie de *Bajazet*, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse & criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée  
 Que sur la foi promise, & rarement gardée.  
 Je m'emporte, seigneur.

Marius, ni Carbon n'eurent point de scrupules :  
Jamais Sylla, jamais . . .

## P E R P E N N A.

Sylla, ni Marius,  
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus :  
Tour à tour la victoire autour d'eux en furie  
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie.  
Tour à tour le carnage & les proscriptions  
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions :  
Mais leurs sanglans discors qui nous donnent des  
maîtres,  
Ont fait des meurtriers, & n'ont point fait de traî-  
tres ;  
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti  
Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;  
Et dans l'un, ni dans l'autre, aucun n'a pris l'audace  
D'assassiner son chef, pour monter en sa place.

## A U F I D E.

Vous y renoncez donc, & n'êtes plus jaloux

Il corrige la dureté de cette maxime, par ce mot si natu-  
rel & si adroit, *je m'emporte.*

Le reste de cette première scène est beau & bien écrit.  
On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule  
chose, c'est qu'on ne fait point que c'est *Perpenna* qui  
parle ; le spectateur ne peut le deviner : ce défaut vient

De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?  
 Ah ! s'il faut obéir , ne faisons plus la guerre ;  
 Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.  
 Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?  
 Si nous voulons servir , Sylla nous tend les bras.  
 C'est mal vivre en Romain , que prendre loi d'un  
 homme :

Mais tyran pour tyran , il vaut mieux vivre à Rome.

## P E R P E N N A.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.  
 Du moins la liberté respire encor ici.  
 De notre république à Rome anéantie ,  
 On y voit refleurir la plus noble partie ;  
 Et cet asyle ouvert aux illustres proscrits  
 Réunit du sénat le précieux débris.  
 Par lui Sertorius gouverne ces provinces ,  
 Leur impose tribut , fait des loix à leurs princes ,  
 Maintient de nos Romains le reste indépendant :  
 Mais comme tout parti demande un commandant ,

en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours  
 été d'appeler nos personages de tragédies , *seigneurs*.  
 C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais.  
 Les autres nations sont en cela plus sages que nous. *Sha-*  
*kespear* & *Adisson* appellent *César* , *Brutus* , *Caton* , par  
 leurs noms propres.

Ce bonheur imprévû , qui partout l'accompagne,  
Ce nom qu'il s'est aquis chez les peuples d'Espa-  
gne . . .

A U F I D E .

Ah ! c'est ce nom aquis avec trop de bonheur  
Qui romt votre fortune , & vous ravit l'honneur.  
Vous n'en sauriez douter , pour peu qu'il vous sou-  
viene

Du jour que votre armée alla joindre la sienne.

Lors . . .

P E R P E N N A .

N'envenime point le cuisant souvenir  
Que le commandement devait m'appartenir.  
Je le passais en nombre , aussi-bien qu'en noblesse ;  
Il succombait sans moi sous sa propre faiblesse ;  
Mais si-tôt qu'il parut , je vis en moins de rien

g) *J'adore Viriate.* ] Après avoir entendu les discours d'un conjuré Romain qui doit assassiner son général ce jour même , on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup , *j'adore Viriate.* Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre comme dans les romans , qui ait pû faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enyvré de la passion furieuse & tragique de l'amour , il faut qu'il en parle d'abord. Son cœur est plein ;



Tout mon camp déserté pour repeupler le sien.  
 Je vis par mes soldats mes aigles arrachées,  
 Pour se ranger sous lui, voler vers ses tranchées :  
 Et pour en colorer l'emportement honteux,  
 Je les suivis de rage, & m'y rangeai comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie,  
 Dont en secret dès-lors mon ame fut faisie,  
 Croît de jour en jour sous une passion  
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition.  
 g) J'adore Viriate, & cette grande reine,  
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine,  
 Pourrait par son hymen me rendre sur les siens  
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens :  
 Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,  
 S'attache au bruit heureux que fait sa renommée ;  
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'apas,  
 Il me dérobe un cœur, qu'il ne demande pas.

son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, *j'adore*, le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, & après vous parlez d'amour. Si on a dit : *Non bene conveniunt, nec eadem in sede morantur Majestas & amor* : on en doit dire autant de l'amour & de la politique ; l'une fait tort à l'autre ; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de *Perpenna* pour la reine de Lusitanie.



De son astre oposé telle est la violence ,  
 Qu'il me vole partout , même sans qu'il y pense ;  
 Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien ,  
 Son nom fait tout pour lui , sans qu'il en sache rien.

Je fais qu'il peut aimer , & nous cacher sa flame ;  
 Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame ;  
 Et s'il peut me céder ce trône où je prétens ,  
 J'immolerai ma haine à mes desirs contens ;  
 Et je n'envîrai plus le rang dont il s'empare ,  
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare ,  
 Qui formé par nos soins , instruit de notre main ,  
 Sous notre discipline est devenu Romain.

## A U F I D E.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance ,  
 Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ?  
 Et si ces intérêts vous sont enfin si doux ,  
 Viriate , lui mort , n'est-elle pas à vous ?

## P E R P E N N A.

Oui , mais de cette mort la suite m'embarrasse.  
 Aurai-je sa fortune , aussi-bien que sa place ?  
 Ceux dont il a gagné la croyance & l'apui  
 Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?  
 Et pour venger sa trame indignement coupée ,  
 N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée ?

## A U F I D E.

C'est trop craindre , & trop tard ; c'est dans votre festin

Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.  
 La trêve a dispersé l'armée à la campagne ,  
 Et vous en commandez ce qui nous accompagne.  
 L'ocasion nous rit dans un si grand dessein ;  
 Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.  
 Si vous rompez le coup , prévenez les indices ,  
 Perdez Sertorius , ou perdez vos complices.  
 Craignez ce qu'il faut craindre. Il en est parmi nous  
 Qui pourraient bien avoir mêmes remors que vous ;  
 Et si vous diférez . . . mais le tyran arrive ;  
 Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;  
 Et je prîrai les dieux que dans cet entretien  
 Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

---

## S C E N E II.

S E R T O R I U S , P E R P E N N A.

S E R T O R I U S.

**A**Prenez un dessein qui vient de me surprendre.  
 Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre ;  
 Il veut sur nos débats conférer avec moi ,

Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

P E R P E N N A.

La parole fufit entre les grands courages.

D'un homme tel que vous la foi vaut cent ôtages.

Je n'en fuis point furpris ; mais ce qui me furprend ,

C'est de voir que Pompée ait pris le nom de grand,

*h*) Pour faire encor au vôtre entière déférence.

Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.

C'est avoir beaucoup fait , que d'avoir jusques-là

Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

S E R T O R I U S.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne

Où nous forçons les fiens de quitter la campagne,

Et de se retrancher dans l'empire douteux

Que lui souffre à regret une province ou deux ,

Qu'à sa fortune lassé il craint que je n'enlève ,

Si-tôt que le printems aura fini la trêve.

C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens

*h*) *Pour faire au votre entière déférence.* ] C'est un solécisme. On montre , on a de la déférence ; on ne fait point déférence comme on fait hommage.

*i*) *Il a peine à défendre.* ] C'est un solécisme ; il faut, *Il a peine à se défendre.* Ce verbe n'est neutre que quand il signifie prohiber , empêcher ; je défends qu'on prenne les armes , je défends qu'on marche de ce côté , &c.

Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens.  
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :  
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.

Je reviens à Pompée, & pense deviner  
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre ,

Et qu'au lieu d'attaquer *i*) il a peine à défendre ,  
Il voudrait qu'un accord, avantageux ou non ,  
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;  
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte  
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate ,  
Il brûle d'être à Rome , afin d'en recevoir  
Du maître qu'il s'y donne, & l'ordre, & le pouvoir.

## P E R P E N N A.

J'aurais crû qu'Aristie ici réfugiée ,  
Que forcé par ce maître il a répudiée ,  
Par un reste d'amour *k*) l'atirât en ces lieux

*k*) *L'atirât en ces lieux , lui faire ses adieux.* ] Cela n'est pas français , c'est un barbarisme de phrase. On vient faire , on engage , on invite à faire , on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux : mais *atirer faire*, est intolérable. De plus toutes ces expressions & ces tours sont de la prose un peu trop négligée.

*J'aurais crû qu'Aristie l'atirât* , est un solécisme : il

Sous une autre couleur lui faire ses adieux :  
Car de son cher tyran l'injustice fut telle ,  
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

## S E R T O R I U S.

Cela peut être encor , ils s'aimaient chèrement ;  
Mais il pourrait ici trouver du changement.  
L'afront pique à tel point le grand cœur d'Aristie ,  
Que sa première flamme en haine convertie ,  
Elle cherche bien moins un asyle chez nous ,  
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.  
C'est ainsi qu'elle parle , & m'offre l'assistance  
De ce que Rome encor a de l) gens d'importance ,  
Dont les uns ses parens , les autres ses amis ,  
Si je veux l'épouser , ont pour moi tout promis.

faut *l'atirait* , à l'imparfait , parce que la chose est positive :  
J'aurais crû que vous étiez amis : je ne savais pas que vous  
fussiez amis : je pensais que vous aviez été amis : j'espé-  
rais que vous feriez amis.

l) *Gens d'importance.* ] Expression populaire & tri-  
viale , que la prose & la poésie reprouvent également.

m) *Leurs lettres en font foi qu'elle me vient de rendre.* ]  
Cela n'est pas français. Il faut , *leurs lettres qu'elle vient  
de me rendre en font foi.* Toute cette conversation est  
d'un stile trop familier ; trop négligé.

n) *J'aime ailleurs.* ] Un tel amour est si froid qu'il ne

m) Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.

Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre ;  
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

P E R P E N N A.

Pourriez-vous bien , seigneur , balancer un moment,  
A moins d'une secrète & forte antipatie ,  
Qui vous montre un suplice en l'hymen d'Aristie ?  
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner ,  
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

S E R T O R I U S.

Il faut donc , Perpenna , vous faire confidence ;  
Et de ce que je crains , & de ce que je pense.

n) J'aime ailleurs. o) A mon âge il sied si mal  
d'aimer ,

fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* est d'un jeune galant de comédie. Ce n'est pas là *Sertorius*.

Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres : songeons qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place ; il faut qu'elle soit tragique , ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout-à-fait étrangère dans cette scène , où il ne s'agit que d'intérêt d'état ; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre , que le vieux *Sertorius* même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit , *j'aime ailleurs* , comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un



p) Que je le cache même à qui m'a fû charmer :  
 Mais tel que je puis être , on m'aime , ou pour mieux  
 dire ,

La reine Viriate à mon hymen aspire.  
 Elle veut que ce choix de son ambition  
 De son peuple avec nous commence l'union ,  
 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées  
 De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées ,  
 Mêlent si bien le sang & l'intérêt commun ,  
 Qu'ils réduisent bien-tôt les deux peuples en un.  
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense  
 De nous avoir servis avec cette constance ,

*endroit ou en un autre. Ces mots j'aime ailleurs font du  
 stile de la comédie.*

o) *A mon âge il sied si mal d'aimer. ] A mon âge est  
 encor comique. Et il sied si mal d'aimer l'est davantage.  
 Il semble qu'on examine ici , comme dans Clélie , s'il sied  
 à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point  
 ainsi que les héros de la tragédie doivent penser & par-  
 ler. Si vous voulez un modèle de ces vieux perfonages  
 auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt  
 de politique , prenez-le dans l'Acomat de l'admirable &  
 sage Racine.*

Voudrais-tu qu'à mon âge  
 Je fisse de l'amour le vil apprentissage ,  
 Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans ,  
 Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudens ?



Qui n'épargne ni bien , ni sang de ses fujets ,  
 Pour affermir ici nos généreux projets,  
 Non qu'elle me l'ait dit , ou quelqu'autre pour elle ,  
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidelle ;  
 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux ,  
 Je ne puis l'ignorer , qu'autant que je le veux.

Je crains donc de l'aigrir , si j'épouse Aristie ,  
 Et que de ses fujets la meilleure partie ,  
 Pour venger ce mépris , & servir son couroux ,  
 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.

q) *Auprès d'un tel malheur , pour nous irréparable ,*

C'est là penser & parler comme il faut. *Racine* dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages , & le dit de la manière la plus noble , & à la fois la plus simple , la plus élégante. *Cornille* , surtout dans ses dernières pièces , débite trop souvent des pensées ou fausses , ou mal placées , ou exprimées en solécismes , ou en termes bas pires que des solécismes ; mais aussi il étincelle de tems en tems de beautés sublimes.

p) *Que je le cache à qui m'a sù charmer.* ] *Sertorius* que *Viriate* a sù charmer : ce n'est pas là *Horace* ou *Curiace*.

q) *Auprès d'un tel malheur &c.* ] Observez comme ce stîle est confus , embarrassé , négligé , comme il pêche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous , ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable.* Quel est cet autre ? c'est *Aristie* ; mais il faut le deviner. Et quel

Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;  
Et sous un faux espoir de nous mieux établir ,  
Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.  
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;  
Et la reine à tel point n'affervit pas mon cœur ,  
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

## P E R P E N N A.

Cette crainte , seigneur , dont votre ame est gênée,  
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.  
Viriate , il est vrai , pourra s'en émouvoir ;  
Mais que sert la colère , où manque le pouvoir ?  
Malgré sa jalousie & ses vaines menaces ,  
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?  
Les siens dont vous craignez le vif ressentiment ,  
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?  
Des plus nobles d'entr'eux, r) & des plus grands  
courageux ,

N'avez-

est ce renfort ? est-ce le renfort du mariage d'Aristie ?  
Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose ? & quand  
une telle prose est en rimes , en est-elle meilleure ?

r) *Et des plus grands courageux.* ] On ne peut dire :  
Vous avez pour ôtages les fils des plus grands courageux.  
Que la malheureuse nécessité de rimer , entraîne d'im-  
propriétés , d'inutilités , de termes louches , de fautes  
contre

N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ôtages ?  
 Tous leurs chefs sont Romains , & leurs propres  
 foldats ,  
 Dispersés dans nos rangs , s) ont fait tant de  
 combats ,  
 Que la vieille amitié qui les atache aux nôtres ;  
 Leur fait aimer nos loix , & n'en vouloir point d'au-  
 tres.  
 Pourquoi donc tant les craindre ? & pourquoi re-  
 fufer . . .

## S E R T O R I U S.

Vous-même , Perpenna , pourquoi tant déguiser ?  
 Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate ;  
 Et votre amour caché dans vos raisons éclate :  
 Mais les raisonnemens sont ici superflus ;  
 t) Dites que vous l'aimez , & je ne l'aime plus.  
 Parlez , je vous dois tant , que ma reconnaissance  
 Ne peut être sans honte un moment en balance.

contre la langue ! Mais qu'il est beau de vaincre tous ces  
 obstacles ! & qu'on les surmonte rarement !

s) *Ont fait tant de combats.* ] Expression du peuple de  
 province. Faire des combats, faire une maladie.

t) *Dites que vous l'aimez , & je ne l'aime plus.* ] Si *Ser-*  
*torius* a le ridicule d'aimer à son âge , il ne doit pas cé-  
 der tout d'un coup sa maîtresse. S'il n'aime pas , il ne

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,  
Que j'ose . . .

S E R T O R I U S.

C'est assez, je parlerai pour vous.

P E R P E N N A.

Ah, Seigneur, c'en est trop, & . . .

S E R T O R I U S.

Point de repartie ;

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Ariftie ;  
Et je l'épouserai, pourvû qu'en même jour  
La reine se résolve à payer votre amour :  
Car quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,

doit pas dire qu'il aime. Dans l'une & l'autre supposition, le vers est un peu comique.

Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que *Virgile* dans l'*Enéïde* ne l'a peinte que funeste ? On ne peut trop redire que l'amour sur le théâtre doit être armé du poignard de *Melpomène*, ou être banni de la scène.

u) *Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine.*] *A ce prix* n'est pas juste ; la haine de *Viriate* n'est pas un prix : il veut dire, Je fuirais cette illustre Romaine, si son hien me privait des secours de *Viriate*.

u) Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine.

La voici, laissez moi ménager son esprit ;

x) Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

## S C E N E III.

A R I S T I E , S E R T O R I U S.

A R I S T I E. y)

**N**E vous offensez pas, si dans mon infortune  
Ma faiblesse me force à vous être importune :  
Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix

x) *Et voyez de quel air on m'écrit.* ] Cela est trop comique.

y) Ce premier couplet d'*Aristie* n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue ; *l'un & l'autre qui ont sa raison d'état contre sa retraite ; Pompée qui veut se ressaisir par la violence &c.*

*D'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.*

Ces phrases n'ont pas l'élégance & le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'*Aristie* ne lie point une intrigue tragique ; elle ne fait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque.

Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;  
 Mais vous pouvez , seigneur , joindre à mes espé-  
 rances

Contre un péril nouveau nouvelles assurances.

J'apprens qu'un infidèle , autrefois mon époux ,  
 Vient jusques dans ces murs conférer avec vous :  
 L'ordre de son tyran , & sa flame inquiète ,  
 Me pourront envier l'honneur de ma retraite :  
 L'un en prévoit la fuite , & l'autre en craint l'éclat ;  
 Et tous les deux contre elle ont leurs raisons d'état.  
 Je vous demande donc sûreté toute entière  
 Contre la violence , & contre la prière ,  
 Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir  
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

## S E R T O R I U S.

Il en a lieu , madame , un si rare mérite  
 Semble croître de prix , quand par force on le quite ;  
 Mais vous avez ici sûreté contre tous ,  
 Pourvû que vous puissiez en trouver contre vous ,  
 Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre ,  
 Lorsqu'il vous parlera , vous fachiez vous défendre.

z) *Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé.* ] Le mot de *dédire* semble petit & peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* ferait mieux placé.

On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé ;  
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

A R I S T I E.

L'ingrat par son divorce en faveur d'Emilie  
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.  
Vous savez à quel point mon courage est blessé ;  
z) Mais s'il se dédifait d'un outrage forcé ,  
S'il chassait Emilie , & me rendait ma place ,  
J'aurais peine , seigneur , à lui refuser grace ;  
Et tant que je serai maitresse de ma foi ,  
Je me dois toute à lui , s'il revient tout à moi.

S E R T O R I U S.

En vain donc je me flate , en vain j'ose , madame ,  
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame ;  
Pompée en est encor l'unique souverain.  
Tous vos ressentimens n'ofrent que votre main ;  
Et quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre ,  
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

A R I S T I E.

Qu'importe de mon cœur , si je fais mon devoir ,  
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?  
Vous a) ravaleriez-vous jusques à la bassesse

a) *Ravaler* , ne se dit plus ; & on n'a jamais dû  
dire *sauver des abois* , parce qu'*abois* signifie les derniers



D'exiger de ce cœur des marques de tendresse ,  
 Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort  
 Pour braver mon tyran , & relever mon sort ?  
 Laissons , seigneur , laissons pour les petites ames  
*b)* Ce commerce rampant de soupirs & de flames ;  
 Et ne nous unissons que pour mieux foutenir  
 La liberté que Rome est prête à voir finir.  
 Unissons ma vengeance à votre politique ,  
 Pour sauver des abois toute la république.  
 L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.  
 Je fais que c'est beaucoup que ce que je prétens ;  
 Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impose ,  
 Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;  
 Et j'ai des sentimens trop nobles , ou trop vains ,

soupirs , & qu'on ne sauve point d'un soupir ; on sauve d'un péril , & on tire d'une extrémité : on rapelle des portes de la mort : on ne sauve point des *abois*. Au reste ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboyent autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui.

*b)* Ce commerce rampant de soupirs & de flames. ]  
 L'abbé d'Aubignac condamne durement ce commerce rampant , & je crois qu'il a raison , mais le fond de l'idée est beau. *Aristie* & *Sertorius* pensent & s'expriment noblement , & il ferait à souhaiter qu'il y eût plus de force , plus de tragique dans le rôle de la femme de *Pompée*.

Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

S E R T O R I U S.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis . . .

A R I S T I E.

Ce que vous faites  
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;  
Mais quand même ce nom semblerait trop pour  
vous,

Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous.  
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;  
Vous êtes chef de l'un, & lui sujet dans l'autre;  
Et son divorce enfin qui m'arrache sa foi,  
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,  
Si votre hymen m'élève à c) la grandeur sublime,

c) *La grandeur sublime.*] Ce terme n'est plus d'usage, il ne s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent l'ame; une pensée sublime, un discours sublime. Cependant, pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé? On doit, ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne; c'est surtout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaçant avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur sublime*: pourquoi? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire; *sublime* apprend que ce *rang* est élevé; mais *su-*

d) Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme,  
 Mais, seigneur, je m'emporte, & l'excès d'un  
 tel heur,

Me fait vous en parler avec trop de chaleur.

e) Tout mon bien est encor dedans l'incertitude ;  
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;  
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,

f) Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.  
 Vous me pouvez d'un mot affurer, ou confondre.

## S E R T O R I U S.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous ré-  
 pondre ?

De quoi vous affurer, si vous-même parlez,

*blime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous tervez jamais d'épîtètes, que quand elles ajouteront beaucoup à la chose.

d) *Tandis qu'en esclavage un autre hymen l'abîme.* ] Le mot d'*abîme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abîmé dans la douleur, dans la tristesse &c.* c'est qu'on y peut ajouter l'épîtète de *profonde* ; mais un esclavage n'est point profond, on ne saurait y être abîmé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur ; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, & ceux qui veulent se former le stile doivent la chercher.

e) *Tout mon bien dans l'incertitude.* ] Il semble que son

Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?

De votre illustre hymen je fais les avantages ;  
 J'adore *g)* les grands noms que j'en ai pour ôtages ;  
 Et vois que leur secours , nous rehauffant le bras ,  
 Aurait bien-tôt jeté la tyrannie à bas :  
 Mais cette atente aussi pourrait se voir trompée  
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée ,  
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien ,  
 Que pour me tout promettre , & ne me donner rien.

A R I S T I E .

Si vous vouliez ma main *h)* par choix de ma per-  
 sonne ,  
 Je vous dirais , seigneur : *Prenez , je vous la donne ;*

bien consiste à être incertaine. Quand on dit , *tout mon bien est dans l'espérance* , on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire , *tout mon bien est incertain.*

*f) Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.* ] On ne répond point d'un espoir , on répond d'une personne , d'un événement. *Tant que* n'est pas ici français en ce sens.

*g) Les grands noms que j'ai pour ôtages &c.* ] Des noms pour ôtages , des secours qui rehaussent le bras & qui jettent la tyrannie à bas , sont des expressions trop impropres , trop triviales : ce stile est trop obscur & négligé.

*h) Par choix de ma personne &c.* ] Il semble qu'*Aristie*

*Quoi que veuille Pompée , il le voudra trop tard.*  
 Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,  
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique ,  
 Souffrez que je vous dise , afin que je m'explique ,  
 Que quand j'aurais pour dot un million de bras ,  
 Je vous donne encor plus , en ne l'achevant pas.

Si je réduis Pompée à chasser Emilie ,  
 Peut-il , Sylla régnaant , regarder l'Italie ?  
 Ira-t-il se livrer à son juste couroux ?  
 Non , non , si je le gagne , il faut qu'il vienne à vous.  
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance  
 Que mille vrais Romains prendront votre défense :  
 Mais si j'en roms l'acord pour lui rendre mes vœux ,

ne doit point dire à *Sertorius* , Si vous m'aimiez , je vous épouferais. Ce n'est point du tout son intention de faire des coquetteries à ce vieux général , elle ne veut que se venger de *Pompée*. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre ; ce sont des intrigues , mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué ; & tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lû dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie.

Plus j'examine les pièces de *Corneille* , & plus je suis surpris qu'après le prodigieux succès du *Cid* , il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici , que quand je pris la résolution de com-

Vous aurez ces Romains , & Pompée avec eux.  
 Vous aurez ces amis par ce nouveau divorce ,  
 Vous aurez du tyran la principale force ,  
 Son armée , ou du moins ses plus braves soldats ,  
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;  
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.  
 Il fera tems alors , Sylla , que tu me craignes.  
 Tremble , & crois voir bientôt trébucher ta fierté ,  
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.  
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme ,  
 Tu l'as fait un parjure , *i*) un méchant , un infame ;  
 Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son  
 cœur ,

menter les tragédies de *Corneille* , un homme qui honore sa haute naissance par les talens les plus distingués m'écrivit , *Vous prenez donc Tacite & Tite-Live pour des poëtes tragiques ?* En effet *Sertorius* , & toutes les pièces suivantes , sont plutôt des dialogues sur la politique & des pensées dans le goût & non dans le stile de *Tacite* , que des pièces de théâtre ; il faut bien distinguer les intérêts d'état , & les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame , n'est pas du genre de la tragédie. Le plus grand défaut est d'être froid.

*i) Un méchant, un infame.* ] On ne doit jamais donner le nom d'infame à *Pompée* , & surtout *Aristie* qui l'aime encor , ne doit point le nommer ainsi.



Il reprendra sa foi , sa vertu , son honneur ;  
 Pour rentrer dans mes fers , il brisera tes chaînes ,  
 Et nous t'acablerons sous nos communes haines.  
 J'abuse trop , seigneur , d'un précieux loisir ;  
 Voilà vos intérêts , c'est à vous de choisir.

k) Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête ,

Je vous le dis encor , ma main est toute prête.

Je vous laisse y penser : surtout souvenez vous

Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ,

Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range ,

En captive de guerre , au péril d'un échange ;

l) Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi ;

k) *Si votre amour trop prompt.* ] L'amour de *Sertorius* n'est ni prompt , ni lent ; car en effet il n'en a point du tout ; quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux , pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à *Sertorius* un amour trop prompt.

l) *Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi.* ] Ce vers n'est pas français , c'est un barbarisme. On dit bien , Il est homme à recevoir sa foi ; & encor ce n'est que dans le stile familier. Il y a dans *Polyeucte* , *Vous n'êtes pas homme à la violenter ; mais un grand homme à faire quelque chose ne peut se dire.*



Qu'après vous , & Pompée , il n'en est point pour  
moi ,

Et que . . .

S E R T O R I U S.

Vous le verrez , & faurez sa pensée.

A R I S T I E.

Adieu, seigneur, j'y suis la plus intéressée;

m) Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

S E R T O R I U S.

n) Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.

[ *seul.* ]

o) Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je  
m'explique :

*Qu'elle veut un grand homme , est beau , mais un grand  
homme à recevoir une foi , ne forme point un sens.*

*Vouloir à est encor plus vicieux.*

*m) Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.] On ne  
prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se  
préparer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bien flatteur  
pour Sertorius.*

*n) Moi je vais donner ordre à le bien recevoir.] C'est  
ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien  
n'est plus difficile que de terminer heureusement une scène  
de politique.*

*o) Dieux souffrez qu'à mon tour avec vous je m'expli-*

Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !  
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs ,  
S'il font donner la main , quand le cœur est ailleurs !

*Fin du premier acte.*

que. ] On ne doit, ce me semble , s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion. C'est là qu'on peut dire, *nec deus interfit nisi dignus* ; mais qu'il s'explique avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaires ! Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *Que c'est un sort cruel d'aimer par politique , & que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges , s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs* : c'est en effet la situation où *Sertorius* & *Aristie* se trouvent ; mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers & de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros & aux oses que lui fait *Aristie*.

---

## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

VIRIATE, THAMIRE.

V I R I A T E.

**T**HAMIRE, il faut parler, l'ocasion nous presse.

Rome jusqu'en ces murs m'envoye une maîtresse ;  
 Et *a*) l'exil d'Aristie envelopé d'ennuis ,  
 Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.  
 En vain de mes regards l'ingénieux langage,  
 Pour découvrir mon cœur , a tout mis en usage :  
 En vain par le mépris des vœux de tous nos rois  
 J'ai crû *b*) faire éclater l'orgueil d'un autre choix ;

*a*) *L'exil d'Aristie &c.* ] Un exil qui est prêt à l'emporter sur tout ce qu'est *Viriate*. Expressions un peu trop négligées & trop impropres. Une grande reine , une héroïne ne doit pas dire , ce me semble , qu'elle a employé *l'ingénieux langage de ses regards*.

*b*) *Faire éclater l'orgueil d'un choix* ] n'est pas une expression propre : ce choix n'est pas orgueilleux.

c) Le seul pour qui je tâche à le rendre visible ;  
 Ou n'ose en rien connaître , ou demeure insensible ;  
 Et laisse à ma pudeur des sentimens confus ,  
 Que l'amour propre obstine à douter du refus.  
 Epargne m'en la honte , & prends soin de lui dire,  
 d) A ce héros si cher . . . Tu le connais , Thamire ;  
 Car d'où pourrait mon trône attendre un ferme apui,  
 Et pour qui mépriser tous nos rois , que pour lui ?  
 Sertorius lui seul digne de Viriate ,  
 Mérite que pour lui tout mon amour éclate.  
 Fais lui , fais lui savoir le glorieux dessein  
 De m'affermir au trône , en lui donnant la main :  
 Dis lui . . . mais e ) j'aurais tort d'instruire ton  
 adresse ,  
 Moi qui connais ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

c) *Le seul pour qui je tâche à le rendre visible.* ] Est-ce son cœur ? est-ce l'orgueil de son choix qu'elle tâche à rendre visible ?

d) *A ce héros si cher . . . Tu le connais . . .* ] Cet embarras , cette crainte de nommer celui qu'elle aime , pourraient convenir à une jeune personne timide , & semblent peu faits pour une femme politique. Mais , *Et pour qui mépriser tous nos rois que pour lui ?* est un vers digne de *Corneille*.

e) *J'aurais tort d'instruire ton adresse.* ] Peut-être le

mot

## T H A M I R E.

Madame, en ce héros tout est illustre & grand;  
 Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.  
 Il est assez nouveau qu'un homme de son âge,  
 Ait *f*) des charmes si forts pour un jeune courage;  
 Et que d'un front ridé les replis jaunissans  
 Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

## V I R I A T E.

Ce ne font pas les sens que mon amour consulte;  
 Il hait des passions l'impétueux tumulte;  
 Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur,  
 Dédaigne tout mélange avec leur fole ardeur.  
 J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,  
 Qui soutient un banni contre toute la terre:

mot *d'adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion.

*f*) *Des charmes si forts pour un jeune courage. Des replis jaunissans d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens.* ] Discours de soubrette sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine.

La réplique de *Viriate* me paraît admirable : je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. *Racine* qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*.

J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,  
 Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,  
 Ce bras qui semble avoir la victoire en partage :  
 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :  
 Le mérite a toujours des charmes éclatans ;  
 Et quiconque peut tout , est aimable en tout tems.

## T H A M I R E.

Mais , madame , nos rois dont l'amour vous irrite,  
 N'ont-ils tous ni vertu , ni pouvoir , ni mérite ?  
 Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux  
 N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?  
 Celui des Turdetans , celui des Celtibères,  
 Souûtiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ? ..

## V I R I A T E.

Contre dés rois comme eux j'aimerais leur souûtien ;  
 Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est  
 rien.

g) *Qu'elle nous prête un homme.* ] C'est dommage qu'un  
 aussi mauvais vers sui<sup>v</sup>e ce vers si beau :

*Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome.*

C'est presque toujours la rime qui amène les vers fai-  
 bles , inutiles & rempans avant ou après les beaux vers.  
 On en a fait souvent la remarque. Cet inconvénient ata-  
 ché à la rime , a fait naître plus d'une fois la proposi-  
 tion de la bannir ; mais il est plus beau de vaincre une

Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome:  
Il faut pour la braver g) qu'elle nous prête un  
homme,

Et que son propre sang en faveur de ces lieux  
Balance les destins, & partage les dieux.  
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,  
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,  
Sous un si haut apui nos rois humiliés  
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;  
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude,  
N'en a rendu le joug que plus fort & plus rude.

Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,  
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,  
Et voir leur fier amas de puissance & de gloire  
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?

Le grand Viriatus de qui je tiens le jour,  
h) D'un sort plus favorable eut un pareil retour.

dificulté que de s'en défaire. La rime est nécessaire à la  
poésie française par la nature de notre langue, & est  
consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands  
hommes.

h) *D'un sort plus favorable eut un pareil retour.* ] On  
dit bien en général *un retour du sort*, & encor mieux  
*un revers du sort*; mais non pas *un retour d'un sort fa-  
vorable*, pour exprimer une disgrâce. Au contraire, un



Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,  
 Il repoussa l'affaut de plus de cent murailles;  
 Et de Servilius l'astre prédominant  
 Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.  
 Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,  
 Et laissait sa couronne à jamais asservie,  
 Si pour briser les fers de son peuple captif  
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.

Depuis que son courage à nos destins préside,  
 Un bonheur si constant de nos ames décide,  
 Que deux lustres de guerre assurent nos climats  
 Contre ces souverains de tant de potentats,  
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années,  
 Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrenées.

Nos rois, sous ce héros, l'un de l'autre jaloux,  
 Du plus heureux sans cesse auraient rompu les  
 coups;

Jamais ils n'auraient pû choisir entre eux un maître.

T H A M I R E.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

*retour d'un sort favorable signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrâce passagère.*

i) *La splendeur de son ombre &c.* ] Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'*ombre* est trop le contraire de *splendeur*; il n'est pas permis non plus à une femme

## V I R I A T E.

Il n'en prend pas le titre , & les traite d'égal :  
 Mais , Thamire , après tout , il est leur général ;  
 Ils combattent sous lui , sous son ordre ils s'unissent ,  
 Et tous ces rois de nom en effet obéissent ,  
 Tandis que de leur rang l'inutile fierté  
 S'aplaudit d'une vaine & fausse égalité.

## T H A M I R E.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage ,  
 Et voudrais comme vous faire grace à son âge ;  
 Mais enfin ce héros fujet au cours des ans ,  
 A trop long-tems vaincu , pour vaincre encor  
 longtems ,  
 Et sa mort . . . .

## V I R I A T E.

Jouïssons , en dépit de l'envie ,  
 Des restes glorieux de son illustre vie :  
 Sa mort me laissera pour ma protection  
 i) La splendeur de son ombre , & l'éclat de son nom.  
 Sur ces deux grands apuis ma couronne affermie

telle que *Viriate* de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois. Ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode ; le vrai doit régner partout , & surtout dans la tragédie.

Ne redoutera point de puissance ennemie ;  
 Ils feront plus pour moi , que ne feraient cent rois.  
 Mais nous en parlerons encor quelque autre fois ;  
 Je l'aperçois qui vient.

---

## S C E N E I I.

S E R T O R I U S , V I R I A T E , T H A M I R E .

S E R T O R I U S .

**Q**ue direz-vous, madame,  
*k)* Du dessein téméraire où s'échape mon ame ?  
 N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,  
 Que demander à voir le fond de votre cœur ?

V I R I A T E .

Il est si peu fermé , que chacun y peut lire,  
 Seigneur , peut-être plus que je ne puis vous dire ;  
 Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

*k)* *Du dessein téméraire où s'échape mon ame.* ] Une ame ne s'échape point à un dessein.

*l)* *Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?* ] C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons, on jette des soupçons sur lui ; on

## S E R T O R I U S.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.

Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée;  
 Et comme vos bontés font notre destinée,  
 Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,  
 En faisant ce grand choix, de nous considérer.  
 Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,  
 Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,  
 Jugez en quel état nous nous verrons réduits,  
 Si je pourai longtems encor ce que je puis,  
 Si mon bras...

## V I R I A T E.

Vous formez des craintes que j'admire.  
 J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,  
 Que quand il me plaira faire choix d'un époux,  
 Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.  
 Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,  
 Choisissez - le vous même, & parlez moi sans  
 feinte.

1) Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?

n'a pas des soupçons pour quelqu'un comme on a de l'estime, de l'amitié, de la haine pour quelqu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, & qu'on doit lire :

*Sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?*

A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

S E R T O R I U S.

Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire ;  
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire ,  
Il semble que pour tous sans aucun intérêt....

V I R I A T E.

C'est peut-être, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me  
plait,

Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine  
S'efface au seul aspect de la grandeur Romaine.

S E R T O R I U S.

Si donc je vous ofrais pour époux un Romain ?

V I R I A T E.

Pourrais-je refuser un don de votre main ?

S E R T O R I U S.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme  
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.  
Il en a la naissance , il en a le grand cœur ,  
Il est couvert de gloire , il est plein de valeur ;  
De toute votre Espagne il a gagné l'estime ,

*m) J'attendais votre nom.] Cette réponse est fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivans semblent l'affaiblir. Parlons net, sent un peu trop le dialogue de comédie ; & le mot de maîtresse n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes pièces.*

Libéral, intrépide, afable, magnanime;  
Enfin c'est Perpenna fur qui vous emportez...

V I R I A T E.

m) J'attendais votre nom après ces qualités.  
Les éloges brillans que vous daignez y joindre,  
Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre;  
Mais certes le détour est un peu furprenant.  
Vous donnez une reine à votre lieutenant ?  
Si vos Romains ainfi choiffent des maîtresses,  
A vos derniers tribuns il faudra des princeffes.

S E R T O R I U S.

Madame...

V I R I A T E.

Parlons net fur ce choix d'un époux.  
Etes-vous trop pour moi? fuis-je trop peu pour vous?  
C'est m'ofrir, & ce mot peut bleffer les oreilles;  
Mais un pareil amour n) fied bien à mes pareilles;  
Et je veux bien, feigneur, qu'on fache désormais  
Que j'ai d'affez bons yeux pour voir ce que je fais.  
o) Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende.

n) *Sied bien à mes pareilles.* ] Un amour qui fied bien, ou qui fied mal, ne peut fe dire. Il femble qu'on parle d'un ajufement. On doit éviter le mot de *mes pareilles*, il est plus bourgeois que noble.

o) *Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende.* ]

Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;

Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner ,  
 N'était qu'ils savent mieux obéir , que régner :  
 Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre ,  
 Leur faiblesse du moins en conserve le titre.  
 Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous ,  
 p) En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;  
 Car enfin pour q) remplir l'honneur de ma naissance,  
 Il me faudrait r) un roi de titre , & de puissance ;  
 Mais comme il n'en est plus , je pense m'en devoir,  
 Ou le pouvoir sans nom , ou le nom sans pouvoir.

*Viriate* n'élève pas ici la voix ; elle parle devant sa confidente qui connaît ses sentimens ; ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie qui ne devait pas avoir place dans une scène noble.

p) *En préfère le moindre.* ] Elle veut dire , *préfère le moindre* des rois à tout autre romain que vous.

q) *Remplir l'honneur de ma naissance.* ] On soutient l'honneur de sa naissance , on remplit les devoirs de sa naissance , mais on ne remplit point un honneur.

r) *Un roi de titre & de puissance.* ] On dit bien , *un roi de nom* ; par exemple , *Jaques II.* fut roi de nom , & *Guillaume* resta roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre* : on dit encor moins *roi de puissance* ; cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barba-



## S E R T O R I U S.

J'adore ce grand cœur , qui rend ce qu'il doit rendre  
 Aux illustres ayeux *s*) dont on vous voit descendre.  
 A de moindres penfers son orgueil abaissé  
 Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.  
 Mais puisque pour remplir la dignité royale ,  
 Votre haute naissance en demande une égale ,  
 Perpenna parmi nous est le seul dont le sang  
 Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang ;  
 Il descend de nos rois , & de ceux d'Etrurie.  
 Pour moi qu'un sang moins noble a transmis à  
 la vie ,  
 Je n'ose m'éblouir *t*) d'un peu de nom fameux ,

rismes de phrase ; mais le sens est fort beau , & tous les sentimens de *Viriate* ont de la dignité.

*s*) *Dont on vous voit descendre.* ] Cette expression ne paraît pas juste ; on ne voit descendre personne de ses ayeux. *Racine* dit dans *Iphigénie* :

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre :  
 mais non pas , *le sang dont on me voit descendre.*

*t*) *D'un peu de nom fameux.* ] Le mot de *peu* ne convient point à un nom ; un peu de gloire , un peu de renommée , de réputation , de puissance , se dit dans toutes les langues , & *un peu de nom* dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations , qui ne permet pas que les adverbess de quantité se joignent à des choses

u) Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.  
 Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;  
 Je ne veux que le nom x) de votre créature ;  
 y) Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;  
 Il m'a fait triompher z) en voulant vous servir ;  
 Et malgré a) tout le peu que le ciel m'a fait naître..

## V I R I A T E.

Si vous prenez ce titre , agissez moins en maître ,  
 Ou m'apprenez du moins , seigneur , par quelle loi  
 Vous n'osez m'accepter , & disposez de moi.  
 Acordez b) le respect que mon trône vous donne  
 Avec cet attentat sur ma propre personne.  
 Voir toute mon estime , & n'en pas mieux user ,

qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance , mais non pas plus ou moins de nom.

u) *Jusqu'à deshonorer le trône par mes vœux.* ] Il est étrange que *Corneille* fasse parler ainsi un Romain , après avoir dit ailleurs , *Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose* , & après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse qu'il n'y a point de bourgeois de Rome qui ne soit au-dessus de tous les rois.

x) *De votre créature &c.* ] Ce mot dans notre langue n'est employé que pour les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons , & semble ne pas convenir à *Sertorius*.

C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser.  
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure ;  
 Puisque vous le voulez , foyez ma créature ;  
 Et me laissant en reine ordonner de vos vœux ,  
 Portez-les jusqu'à moi , parce que je le veux.

Pour votre Perpenna , que sa haute naissance  
 N'afranchit point encor de votre obéissance ,  
 Fût-il du sang des dieux aussi-bien que des rois ,  
 Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.  
 Rome n'atache point le grade à la noblesse.  
 Votre grand Marius nâquit dans la bassesse ;  
 Et c'est pourtant le seul que le peuple Romain  
 Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.  
 Ainsi pour estimer *c*) chacun à sa manière ,

*y*) *Un si glorieux titre a de quoi me ravir.* ] Ce titre n'est point glorieux , il n'a point de quoi ravir. Ce mot ravir est trop familier.

*z*) *En voulant vous servir.* ] Par la construction de la phrase c'est le glorieux titre qui a voulu servir *Viriate*.

*a*) *Tout le peu ,* ] est une contradiction dans les termes ; le mot de *peu* & de *tout* s'excluent l'un l'autre.

*b*) *Le respect que mon trône vous donne.* ] On ne donne point du respect , on l'impose , on l'imprime , on l'inspire , &c.

*c*) *Chacun à sa manière ,* ] est trop familier , & *sa manière pour estimer* est aussi bas que *peu* français.

d) Au sang d'un Espagnol je ferais grace entière ;  
 Mais parmi vos Romains je prens peu garde au sang,  
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.

e) Mais si vous haïſſez comme eux le nom de reine,  
 Regardez moi, ſeigneur, comme dame Romaine.  
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné  
 Ne perd rien de ſon prix ſur un front couronné.  
 Sous ce titre adoptif étant ce que vous êtes,  
 Je penſe bien valoir une de mes ſujettes ;  
 Et ſi quelque Romaine a cauſé vos refus,  
 Je ſuis tout ce qu'elle eſt, & reine encor de plus.  
 Peut-être la pitié d'une illuſtre miſère...

## S E R T O R I U S.

Je vous entens, madame, & pour ne vous rien taire,  
 J'avoûrai qu'Ariſtie...

## V I R I A T E.

Elle nous a tout dit ;  
 Je fais ce qu'elle eſpère, & ce qu'on vous écrit.

*d) Au ſang d'un eſpagnol je ferais grace entière, ] ne dit point ce qu'elle veut dire ; elle entend que ce ſerait faire une grace à un eſpagnol que de l'épouſer. Faire grace entière, c'eſt ne point pardonner à demi.*

*e) Mais ſi vous haïſſez comme eux le nom de reine. ] Elle ne doit point dire à Sertorius qu'il peut haïr le trône, après que Sertorius lui a dit qu'il deſhonorerait le trône,*

Sans y perdre de tems, ouvrez votre pensée.

S E R T O R I U S.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.

Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos tyrans,  
Nous prenons, vous & moi, des chemins différens,  
De grace, examinez le commun avantage,  
Et jugez ce que doit un généreux courage.

Je trahirais, madame, & vous, & vos états,  
De voir un tel secours, & ne l'accepter pas :  
Mais ce même secours deviendrait notre perte,  
S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte ;  
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins  
Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.  
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie  
A ce puissant renfort votre Lusitanie ;  
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,  
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.  
Voyez ce qu'il a fait ; je lui dois tant, madame,

s'il osait aspirer à elle. Tous ces raisonnemens sur le trône semblent trop se contredire ; tantôt le trône de *Viriate* dépend de *Sertorius*, tantôt *Sertorius* est au-dessous du trône, tantôt il hait le trône, tantôt *Viriate* veut faire respecter son trône. Mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours un peu de froideur.

Qu'une juste prière en faveur de sa flame...

V I R I A T E.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?  
 Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?  
 Après que ma couronne a garanti vos têtes,  
 Ne méritai-je point de part en vos conquêtes ?  
 Ne vous ai-je servi, que pour servir toujours,  
 Et m'assurer des fers par mon propre secours ?  
 Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,  
 Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse ;  
 Et le rendrai moi-même assez entreprenant,  
 Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.  
 Je vous avouerai plus. A qui que je me donne,  
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;  
 Et c'est ce qui me force à vous considérer,  
 De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.  
 Je ne vois que vous seul, qui des mers aux mon-  
 tagnes,  
 Sous un même étendart puisse unir nos Espagnes ;  
 Mais ce que je propose en est le seul moyen ;

Et

f) *Quand nous sommes au bord d'une pleine victoire.* ]  
 La victoire n'a point de bord ; on touche à la victoire ;  
 on est près de la remporter, de la saisir ; mais on n'est  
 point à son bord. Cela ne peut se dire dans aucune lan-  
 gue >



Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen ,  
 S'il vous a secouru contre la tyrannie ,  
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.  
 Les malheurs du parti l'acablaient à tel point ,  
 Qu'il se voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint ;  
 Et même, si j'en veux croire la renommée ,  
 Ses troupes , malgré lui , grossirent votre armée.

Rome offre un grand secours , du moins on vous  
 l'écrit ;

Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit ,  
 f) Quand nous sommes aux bords d'une pleine  
 victoire ,

Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?  
 Encor une campagne , & nos seuls escadrons  
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts ;  
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire ,  
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire.  
 Soyons d'un tel honneur l'un & l'autre jaloux ;  
 Et quand nous pouvons tout , ne devons rien qu'à  
 nous.

## S E R T O R I U S.

g) L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.

gue , parce que dans toutes les langues les métaphores  
 doivent être justes.

g) *L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.* ] Ou

*P. Corneille. Tom. VII.*

Aa



h) Le plus heureux destin surprend par les divorces;  
 i) Du trop de confiance il aime à se venger;  
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.  
 k) Devons-nous exposer à tant d'incertitude  
 L'esclavage de Rome, & notre servitude,  
 De peur de partager avec d'autres Romains  
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?  
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,  
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;  
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,  
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas ?  
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,  
 Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadème,

ne peut dire *les forces d'un espoir* ; aucune langue ne peut admettre ce mot, parce que les forces ne peuvent pas être dans un espoir.

h) *Le plus heureux destin surprend par les divorces.* ] Un destin n'a point de divorces, il a des vicissitudes, des changemens, des revers ; & alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend.

i) *Du trop de confiance il aime à se venger.* ] Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance qu'on a en lui ? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine, un homme d'état ?

k) *Devons-nous exposer à tant d'incertitude l'esclavage*

Qu'il peut ici beaucoup , qu'il s'est vû de tout tems  
 Qu'en gouvernant le mieux ont fait des mécontents,  
 Que piqué du mépris il ofera peut-être . . .

## V I R I A T E.

Tranchez le mot , seigneur , je vous ai fait mon  
 maître ;

Et je dois obéir malgré mon sentiment ;

C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.

Faites, faites entrer *l*) ce héros d'importance ,  
 Que je fasse un essai de mon obéissance ;  
 Et si vous le craignez , craignez autant du moins  
 Un long & vain regret *m*) d'avoir prêté vos soins.

*de Rome.* ] Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ici à l'incertitude des événemens ; au contraire , c'est la liberté de Rome & celle de l'Espagne pour laquelle *Sertorius* & *Viriate* combattent , & qu'on exposerait.

*l*) *Ce héros d'importance* ] est un peu trop comique. L'auteur a déjà dit *des gens d'importance*. Il n'est pas permis d'écrire d'un stile si trivial , surtout après avoir écrit de si belles choses.

*m*) *D'avoir prêté vos soins.* ] Il faudrait achever la phrase. *Prêter vos soins* n'a pas un sens complet , on doit dire à qui on les a prêtés. De plus , on ne prête point de soins , on ne prête que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés , on peut en refuser de nouveaux ; il n'en est pas de même du mot *apui*,

S E R T O R I U S .

Madame , croiriez-vous . . .

V I R I A T E .

Ce mot vous doit suffire ;  
 J'entens ce qu'on me dit , & ce qu'on me veut dire.  
 Allez , faites lui place , & ne présumez pas . . .

S E R T O R I U S .

n) Je parle pour un autre , & toutefois hélas !  
 Si vous saviez . . .

*secours* ; on prête son *appui* , son *secours* , son *bras* , son *armée* &c. parce qu'on peut les retirer , les reprendre. Ce *stille* est très vicieux.

n) *Je parle pour un autre , & toutefois hélas !* ] Cet hélas dans la bouche de *Sertorius* est trop déplacé ; il ne convient ni à son caractère , ni à son âge , ni à la scène politique & raisonnée qui vient de se passer entre *Viriate* & lui.

o) *Ce soupir redoublé* , achève de dégrader *Sertorius*.

*Qu' Achille aime autrement que Tircis & Philène !*

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse , est au-dessous de *Tircis* ; car *Tircis* soupirera sans le dire , & ce sera sa maîtresse qui s'en apercevra.

Qu'un amant passionné soit attendri , ému , troublé ; qu'il soupire ; mais qu'il ne dise pas , Voyez comme je suis attendri , comme je suis ému , comme je suis tou-

S E R T O R I U S. 373

V I R I A T E.

Seigneur , que faut-il que je fache ?  
Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

S E R T O R I U S. V I R I A T E.

o) Ce soupir redoublé...

V I R I A T E.

N'achevez point , allez.  
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

---

ché , comme je soupire. Cette pusillanimité dans laquelle *Corneille* fait tomber *Sertorius* & *Viriate* , est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit tant de fois , que l'amour s'était emparé du théâtre , très-longtems avant *Racine* ; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion n'entrât , & c'était presque toujours mal-à-propos. Encor une fois , l'amour n'a jamais bien été traité que dans les scènes du *Cid* , imitées de *Guilain de Castro* , jusqu'à l'*Andromaque* de *Racine* ; je dis jusqu'à l'*Andromaque* , car dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre* on sent que *Racine* suit la mauvaise route que *Corneille* avait tracée ; c'est l'unique raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout.

## S C E N E III.

V I R I A T E , T H A M I R E .

T H A M I R E .

p) **S**A dureté m'étonne, & je ne puis, madame...

V I R I A T E .

L'apparence t'abuse, il m'aime au fond de l'ame.

T H A M I R E .

Quoi, quand pour un rival il s'obstine au refus...

V I R I A T E .

q) Il veut que je l'amuse, & ne veut rien de plus.

T H A M I R E .

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

p) *Sa dureté m'étonne.* ] Il est assez difficile de comprendre comment *Thamire* peut parler de dureté après ces hélas & ces soupirs.

q) *Il veut que je l'amuse.* ] *Viriate* dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire. Sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, & que *Sertorius* sacrifie son amour à l'amitié. Ce n'est pas là un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie.

r) *Je crois sur sa parole.* ] Il fallait dire, je le crois.

## V I R I A T E.

Parlons à ce rival , le voilà qui s'avance.

## S C E N E I V.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE,  
THAMIRE.

## V I R I A T É.

**V**ous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit;  
 v) Je crois sur sa parole, s) & lui dois tout crédit.  
 Je fais donc votre amour, mais tirez moi de peine.  
 Par où prétendez-vous mériter une reine ?  
 A quel titre lui plaire, & par quel charme un jour  
 t) Obliger sa couronne à payer votre amour ?

*Corneille a bien employé le mot je crois sans régime dans Polyucte. Je vois, je fais, je crois, je suis désabusée.*

s) *Et lui dois tout crédit.] Ce terme est impropre, & n'est pas noble. Crédit ne signifie point confiance. Racine s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quand il fait dire à Agrippine,*

*Je vois mes honneurs croître, & tomber mon crédit.*

*Crédit alors signifie autorité, puissance, considération.*

t) *Obliger sa couronne à payer un jour votre amour.]*  
 On n'oblige point une couronne à payer.

P E R P E N N A.

Par de sincères vœux, par d'affidus services,  
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;  
Et si quelques effets peuvent justifier...

V I R I A T E.

Hé bien, qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

P E R P E N N A.

u) Tous mes soins, tout mon sang, mon courage,  
ma vie.

V I R I A T E.

Pourriez-vous la servir x) dans une jalousie ?

P E R P E N N A.

Ah! madame ...

V I R I A T E.

A ce mot, en vain le cœur vous bat,  
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.  
J'ai de l'ambition, & mon orgueil de reine

u) *Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.* ] On peut sacrifier son sang & sa vie, ce qui est la même chose. Mais sacrifier son courage ! qu'est-ce que cela veut dire ? On employe son courage, ses soins ; on sacrifie sa vie.

x) *Dans une jalousie, le cœur vous bat, un orgueil de reine.* Ce n'est pas ainsi qu'on doit écrire.

y) *Prenne le pas devant,* ] ne se dit plus, & présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut annoblir



Ne peut voir fans chagrin une autre souveraine,  
 Qui sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,  
 Jusques dans mes états y) prenne le pas devant.  
 Sertorius y régne, & dans tout notre empire  
 Il dispense des loix où j'ai voulu souscrire :  
 Je ne m'en repens point, il en a bien usé,  
 Je rends graces au ciel qui l'a favorisé ;  
 Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,  
 Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?  
 Aristie y prétend, & l'offre qu'elle fait,  
 Ou que l'on fait pour elle, z) en assure l'effet.  
 Délivrez nos climats de cette vagabonde,  
 Qui vient par son exil troubler un autre monde ;  
 Et forcez la sans bruit d'honorer d'autres lieux  
 De cet illustre objet qui me blesse les yeux.  
 Assez d'autres états lui prêteront asyle.

par l'expression. *Racine* dit :

Je ceignis la tiare, & marchai son égal.

*Prendre le pas devant* est une mauvaise façon de parler  
 pardonnable aux gazettes.

z) *En assure l'effet.* ] Il faut éviter ces expressions  
 profaïques & négligées. Celle-ci n'est ni noble, ni exacte.  
 Une offre n'assure point un effet ; une offre est acceptée ou  
 dédaignée. Le mot d'effet ne s'applique qu'aux desseins &  
 aux causes, aux menaces, aux prières.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me fera facile :  
Mais quand Sertorius ne l'époufera pas,

a) Un autre hymen vous met dans le même em-  
barras.

Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,  
Si...

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,  
Donnons ordre au présent, & quant à l'avenir,  
Suivant l'ocasion nous faurons y fournir.  
Le tems est un grand maître, il règle bien des choses;  
Enfin je suis jalouse, & vous en dis les causes.  
Voulez-vous me servir ?

Si je le veux ? j'y cours,  
Madame, b) & meurs déjà d'y consacrer mes jours.  
Mais pourai-je espérer que ce faible service  
Atirera sur moi quelque regard propice,  
Que le cœur atendri fera suivre...

a) *Un autre hymen.* ] *Perpenna* n'a aucune raison de parler d'un autre himen de *Sertorius*, puisqu'il n'en est point question dans la pièce.

b) *Et meurs déjà d'y consacrer mes jours.* ] Il falait ;

## V I R I A T E.

Arrêtez,

Vous porteriez trop loin des vœux précipités.  
 Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;  
 Mais laissez moi , de grace , arbitre du salaire :  
 Je ne suis point ingrate , & fais ce que je dois ;  
 Et c'est vous dire assez pour la première fois.  
 Adieu.

## S C E N E V.

P E R P E N N A , A U F I D E.

A U F I D E.

**V**Ous le voyez , seigneur , comme on  
 vous joue.

Tout son cœur est ailleurs , Sertorius l'avoue ,  
 Et fait auprès de vous l'oficieux rival ,  
 Tandis que Viriate . . .

P E R P E N N A.

Ah , n'en juge point mal.

*& je meurs.* Mais cette façon de parler est du stile de la comédie ; encor ne dit-on pas même , *je meurs d'aller* , *je meurs de servir* ; mais , *je meurs d'envie d'aller* , *de servir.*

A lui rendre service elle m'ouvre une voie ,  
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

A U F I D E.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux  
Ne cherche à se servir de vous, que contre vous ?  
Et que rompant le cours d'une flamme nouvelle,  
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

P E R P E N N A.

N'importe , servons la , méritons son amour ;  
La force & la vengeance agiront à leur tour.  
Hazardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,  
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrante.

A U F I D E.

Mais , seigneur . . .

P E R P E N N A.

Epargnons les discours superflus ;  
Songeons à la servir , & ne contestons plus ;  
Cet unique souci tient mon ame occupée.

c) Dans cette scène *Perpenna* paraît généreux ; il n'est plus question de l'assassinat de *Sertorius* qui fait le sujet du *drame*. C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse, sans rappeler les premiers sentimens, & les premiers desseins qu'il a d'abord annoncés ; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage.

Cependant de nos murs on découvre Pompée ;  
Tu fais qu'on me l'a dit ; allons le recevoir ,  
Puisque Sertorius m'impose ce devoir. c)

*Fin du second acte.*

On avertit que dans ces deux premiers actes, ni dans les trois derniers, on ne relève pas toutes les négligences de stile & toutes les fautes contre la langue. C'est un travail très-désagréable, & qui peut-être à la longue marquerait autant d'envie de critiquer que d'être utile. On a fait assez de remarques sur les premières pièces, pour qu'elles fussent à diriger les commençans qui voudront les lire.

---

---

 A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E. a)

S E R T O R I U S , P O M P É E , Suite.

S E R T O R I U S .

**S**EIGNEUR, b) qui des mortels eût jamais  
osé croire

a) Cette scène fit le succès de *Sertorius*, & elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le stile, ces défauts légers n'ôtent rien à la noblesse des sentimens, à la politique, aux bienféances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur & du patétique de la vraie tragédie, comme *Corneille* l'avoüe dans son examen; mais cette scène de *Sertorius* & de *Pompée*, prise à part, est un grand modèle.

Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première dans *Shakespear* entre *Cassius* & *Brutus*; elle est dans un goût un peu différent de celui de *Corneille*. *Brutus* reproche à *Cassius*

Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire ?  
 Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir ,

*that he hath an itching palm* : ce qui signifie précisément que *Cassius* se fait graisser la patte. *Cassius* répond qu'il aimerait mieux être un chien , & aboyer à la lune , que de se faire donner des pots de vin. Il y a d'ailleurs des choses vives & animées ; mais ce ton de la halle n'est pas tout-à-fait celui de la scène tragique ; ce n'est pas celui du sage *Adisson*.

La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de *Racine* , entre *Porus* , *Ephestion* & *Taxile*. Si *Ephestion* était un personnage principal , & si la tragédie était intéressante , cette conférence pourrait encor plaire beaucoup au théâtre , même après celle de *Sertorius* & de *Pompée*. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. *Sertorius* même dit au quatrième acte ,

*Quel bruit fait par la ville*

*De Pompée & de moi l'entrevue inutile ?*

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble.

b) *Qui des mortels eût jamais osé croire &c.* ] Certainement *Sertorius* n'a jamais dit à *Pompée* , *Quel homme aurait jamais osé croire que ma gloire pût être augmentée ?* On ne parle point ainsi de soi-même ; la bienséance n'est pas observée dans les expressions ; le fonds de la pensée est , que la visite de *Pompée* est le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu ; mais il ne doit pas com-





Dans l'ombre de la paix *c)* trouvât à s'agrandir ?  
 Certes, je doute encor si ma vûe est trompée,  
 Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;  
 Et quand il lui plaira je saurai quel bonheur  
 Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

P O M P É E.

*d)* Deux raisons ; mais , seigneur , faites qu'on se  
 retire ,  
 Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

S C E N E

mencer par parler de sa gloire , & par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter ; ces vers peuvent paraître une fanfaronade plus qu'un compliment. Il eût été plus court , plus naturel , plus décent de supprimer ces vers , & de dire avec une noble simplicité , *Seigneur , je doute encor si ma vûe est trompée , &c.*

*c) Trouvât à s'agrandir. ]* Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose ? *Sertorius* veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneurs ; mais un nom ne s'agrandit pas ; & il ne falait pas qu'il commençât une conversation polie & modeste , par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit , c'est à la personne , aux actions.

*d) Deux raisons — mais faites qu'on se retire. ]* Pom-  
 pée

## S C E N E I I.

S E R T O R I U S & P O M P É E *assés.*

P O M P É E.

**L'**Inimitié qui régné entre nos deux partis,  
 N'y rend pas de l'honneur e) tous les droits amortis.  
 Comme le vrai mérite a ses prérogatives,  
 Qui prennent le dessus des haines les plus vives,  
 L'estime & le respect font de justes tributs

*pée* ne doit pas demander qu'on se retire, pour pouvoir dire en liberté à *Sertorius* qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public, & faire ensuite retirer les assistants. Cela même eût fait un bon effet au théâtre.

e) *Tous les droits amortis.* ] Cet amortissement des droits, ces prérogatives du vrai mérite gâtent un peu ce commencement du discours de *Pompée*. *Prérogatives* n'est pas le mot propre; & des *prérogatives* qui prennent le dessus des haines! rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles & si simples,

*L'estime & le respect sont les justes tributs*

*Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.*

Rien de trop, voilà la grande règle.

*P. Corneille, Tom. VII.*

B b

Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;  
*f)* Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,  
 Dont je ne fais ici que trop d'expérience,  
 L'ardeur de voir de près un si fameux héros,  
*g)* Sans lui voir en la main piques, ni javelots,  
*h)* Et le front désarmé de ce regard terrible  
 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.  
 Je suis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,  
 Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur;  
 Mais, & *i)* ce franc aveu sied bien aux grands courages,  
 J'apprens plus contre vous par mes défavantages,

*f) Et c'est ce que vient rendre.* ] Ce rendre se rapporte à tribut; mais on ne rend point un tribut, on rend justice, on rend hommage, on paye un tribut.

*g) Sans lui voir à la main piques.* ] Il serait à désirer que *Corneille* eût tourné autrement ce vers. *Voir piques*, n'est pas français.

*h) Et le front désarmé.* ] Se rapporte à, *sans voir*, de sorte que la véritable construction est, *sans lui voir le front désarmé*; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à favoir si un général doit parler à un autre général de son regard terrible.

Que les plus beaux succès *k*) qu'ailleurs j'aye em-  
portés,

Ne m'ont encor appris par mes prospérités.

Je vois ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites :

Les sièges, les affauts, les savantes retraites,

Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,

Votre exemple est partout une étude pour moi.

Ah ! si je vous pouvais rendre à la république,

Que je croirais lui faire un présent magnifique !

Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,

Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir !

Si j'y pouvais porter quelque faible espérance

D'y conclure un accord d'une telle importance !

Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?

Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

*i*) *Ce franc aveu sied bien aux grands courages.* ] C'est ce qu'on doit dire de *Pompée*, mais c'est ce que *Pompée* ne doit pas dire de lui : c'est une parenthèse du poète. Jamais un général d'armée ne se vante ainsi, & ne s'appelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes. C'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter.

*k*) *Qu'ailleurs j'aye emportés.* ] On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès, on n'emporte point un succès.

Vous me pourriez fans doute épargner *quelque peine*,  
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine :  
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,  
Souffrez *l)* que je réponde à vos civilités.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime  
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.

*l) Que je réponde à vos civilités. ]* Il eût été mieux que *Sertorius* eût répondu aux civilités de *Pompée* fans le dire ; cela donne à son discours un air aprêté & contraint. Il annonce qu'il veut faire un compliment. Un tel compliment doit être fans appareil, afin qu'il paraisse plus naturel & plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistans pour faire un compliment.

*m) L'affiette du pays, & la faveur des lieux &c. ]* Je ne peux m'empêcher de remarquer ici, qu'on trouve dans plusieurs livres, & surtout dans l'histoire du théâtre, que le vicomte de *Turenne* à la représentation de *Sertorius*, s'écria, *Où donc Corneille a-t-il pû apprendre l'art de la guerre ?* Ce conte est ridicule. *Corneille* eût très-mal fait d'entrer dans les détails de cet art ; il fait dire en général à *Sertorius*, ce que ce romain devait peut-être se passer de dire, qu'il fait mieux se prévaloir du terrain que *Pompée*. Il n'y a pas là de quoi étonner un *Turenne*. Les généraux de *Charles-Quint* & de *François I.* pouvaient en effet s'étonner que *Machiavel* secretaire de

La victoire atachée à vos premiers exploits ,  
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix ,  
 Avant la dignité qui permet d'y prétendre ,  
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit  
 rendre ;  
 Si dans l'ocasion je ménage un peu mieux  
 m) L'affiette du pays , & la faveur des lieux ;

Florence donnât des règles excellentes de tactique , & enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui ; c'est alors qu'on pouvait dire , Où *Machiavel* a-t-il appris l'art de la guerre ? Mais si le vicomte de *Turenne* en avait dit autant sur un ou deux vers de *Corneille* qui n'enseignent point la tactique , & qui ne doivent point l'enseigner , il aurait dit une puérité dont il était incapable.

On pouvait plus justement dire que *Corneille* parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers : *lorsque deux factions divisent un empire &c.* Elle est encor plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs incapables de se gouverner eux-mêmes , & ne connaissant ni le monde , ni la cour , ni les affaires , se sont avisés d'instruire les rois & les ministres , & même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres , je n'en excepte pas un , qui approche de loin de la délibération d'*Auguste* dans *Cinna* , & de la conversation de *Serto-*



Si mon expérience en prend quelque avantage ,  
 Le grand art de la guerre atend quelquefois l'âge ;  
 Le tems y fait beaucoup , & de mes actions  
 S'il vous a plû tirer quelques instructions ,  
 Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres ,  
 Ce que je vous aprens , vous l'apprendrez à d'autres ;  
 Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi  
 S'instruiront contre vous , comme vous contre moi.

Quant à l'heureux Sylla , je n'ai rien à vous dire.  
 Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire ;  
 Et si je puis jamais y joindre des leçons  
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts ,  
 Je suivrai d'assez près votre illustre retraite ,  
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprête ,  
 Et sur les bords du Tibre , *n*) une pique à la main ,  
 Lui demander raison pour le peuple Romain.

## P O M P É E.

De si hautes leçons , seigneur , sont difficiles ,

*rius* & de *Pompée* ? C'est-là que *Corneille* est bien grand ;  
 & la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec  
 tous nos fatras de prose sur la politique , le rend plus  
 grand encore , & est le plus bel éloge de la poésie.

*n*) *Une pique à la main.* ] On se servait encor de pi-  
 ques en France lorsqu'on représenta *Sertorius* , & cette  
 expression était plus noble qu'aujourd'hui.



Et pourraient vous donner quelques soins inutiles ,  
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer ,  
 o) Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

S E R T O R I U S.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine ,  
 Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine ;  
 Je vous l'ai déjà dit.

P O M P É E.

Ce discours rebatu

Lasserait une austère & farouche vertu.  
 Pour moi , qui vous honore assez pour me con-  
 traindre  
 A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre ,  
 Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

S E R T O R I U S.

Je fais qu'on n'aime point de telles vérités ;  
 Mais , seigneur , étant seuls , je parle avec franchise ,  
 Bannissant les témoins vous me l'avez permise ,  
 Et je garde avec vous la même liberté ,

o) *Jusqu'à m'avoir appris &c.* ] Ce vers n'a pas un sens net. On ne fait si l'intention de l'auteur est , Si vous vouliez m'expliquer mes leçons , jusqu'à-ce que vous m'aprissez à les mettre en pratique. Mais *faire dessein de les expliquer jusqu'à m'avoir appris* , est un contre-sens en toute langue.

Que si votre Sylla n'avait jamais été.

Est-ce être tout Romain, qu'être chef d'une guerre  
 Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?  
 Ce nom , sans vous & lui , nous serait encor dû ;  
 C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.  
 C'est vous qui sous le joug *p*) traînez des cœurs si  
 braves ;

Ils étaient plus que rois , ils sont moindres qu'es-  
 claves ;

Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux  
 Ne fait qu'aprofondir l'abîme de leurs maux :  
 Leur misère est le fruit de votre illustre peine ,  
 Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine ?  
 Vous avez hérité ce nom de vos ayeux ,  
 Mais s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

*p*) *Trainer des cœurs* , ] peut se dire. *Racine* a dit ,  
 Charmant , jeune , trainant tous les cœurs après soi.

Mais cet *après soi* ou *après lui* est absolument nécessaire :  
 Entraînant après lui tous les cœurs des soldats.

*q*) *Par le bras* , & *l'un qui paraît ce que l'autre n'est pas*. ] Ces expressions sont trop négligées ; & comment un bras peut-il paraître différent d'une ame ? La plupart des fautes de langage sont au fonds des défauts de justesse.

*r*) *Soutiendra* , ] n'est pas le mot propre. On entretient un reste de divisions , on les fomenté &c. On sou-

## P O M P É E.

Je crois le bien remplir , quand tout mon cœur  
s'applique

Aux soins de rétablir un jour la république ;  
Mais vous jugez , seigneur , de l'ame *q*) par le bras,  
Et souvent l'un parait ce que l'autre n'est pas.

Lorsque deux factions divisent un empire ,  
Chacun suit au hazard la meilleure , ou la pire ,  
Suivant l'ocasion , ou la nécessité ,  
Qui l'emporte vers l'un , ou vers l'autre côté.  
Le plus juste parti difficile à connaître  
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître ;  
Mais quand ce choix est fait , on ne s'en dédit plus.  
J'ai servi sous Sylla du tems de Marius ,  
Et servirai sous lui , tant qu'un destin funeste  
De nos divisions *r*) soutiendra quelque reste.

tient un parti , une cause , une prétention. Mais c'est un  
très léger défaut dans un aussi beau discours que celui  
de *Pompée*.

*Lorsque deux factions divisent un empire ,  
Chacun suit au hazard la meilleure ou la pire ;  
Mais quand le choix est fait on ne s'en dédit plus &c.*

Quelle vérité dans ces vers , & quelle force dans leur  
simplicité ! point d'épithète , rien de superflu ; c'est la  
raison en vers.

Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur ,  
 J'ignore quels projets peut former son bonheur :  
 S'il les pousse trop loin , moi-même je l'en blame ,  
 Je lui prête mon bras fans engager mon ame ,  
 Je m'abandonne au cours de sa félicité ,  
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;  
 Et c'est ce qui me force à garder une place  
 Qu'usurperaient fans moi l'injustice & l'audace ,  
 Afin que , Sylla mort , ce dangereux pouvoir  
 Ne tombe s ) qu'en des mains qui sachent leur  
 devoir.

Enfin je fais mon but , & vous savez le vôtre.

S E R T O R I U S.

Mais cependant , seigneur , vous servez comme  
 un autre ;

Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux ,  
 Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux ,

s ) *En des mains qui sachent leur devoir.* ] On peut animer tout dans la poésie ; mais dans une conférence sans passion , les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu ; peut-être cette expression porte encor plus l'empreinte d'une négligence qui échape , que d'une figure qu'on recherche.

t ) *Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.* ] Ce mot *tâter* , qui par lui-même est familier , & même igno-

Nous craignons votre exemple , & doutons si dans  
Rome

Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;  
Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui  
Ne sème point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous estime , il m'est aisé de croire  
Que de la liberté vous feriez votre gloire ,  
Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux :  
Mais si je m'en raporte aux esprits soupçonneux ,  
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître ,  
Sous ce flateur espoir qu'un jour vous pouriez l'être.  
La main qui les opprime , & que vous soutenez ,  
Les accoutume au joug que vous leur destinez ;  
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage ,  
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

ble , fait ici un très bel effet ; car , comme on l'a déjà  
remarqué , il n'y a guères de mot qui étant heureuse-  
ment placé ne puisse contribuer au sublime. Ce discours  
de *Sertorius* est un des plus beaux morceaux de *Corneille* ;  
& le reste de la scène en est digne , à quelques négligen-  
ces près.

Ces vers ,

*Et votre empire en est d'autant plus dangereux &c.*

*Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis &c.*  
sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* & des *Horaces*.

## P O M P É E.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi ;  
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?  
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise :  
 Votre exemple à la fois m'instruit, & m'autorise :  
 Je juge comme vous sur la foi de mes yeux ,  
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?  
 N'y commandez - vous pas, comme Sylla dans  
 Rome ?

Du nom de dictateur, du nom de général ,  
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?  
 Les titres différens ne font rien à la chose ;  
 Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose ;  
 Et s'il est périlleux de s'en faire haïr ,  
 Il ne ferait pas sûr de vous défobéir.

Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,  
 J'en userai peut-être alors comme vous faites.  
 Jusques - là...

## S E R T O R I U S.

Vous pourriez en douter jusques-là ,  
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.  
 Si je commande ici , le sénat me l'ordonne.  
 Mes ordres n'ont encor assassiné personne.  
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ,

Je leur fais bonne guerre , & n'en proscriis pas un.  
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême ;  
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

P O M P É E.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux ,  
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ,  
Qu'en assujétissant vous avez l'art de plaire ,  
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire ;

Et que la liberté trouvera peu de jour  
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Ainsi parlent, seigneur, les ames soupçonneuses.  
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,  
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis,  
Que cet asyle ouvert sous vous a réunis.  
Une seconde fois, n'est-il aucune voie  
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?  
Elle seroit extrême à trouver les moyens  
De rendre un si grand homme à ses concitoyens ;  
Il est doux de revoir les murs de la patrie ,  
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie.  
C'est Rome...

S E R T O R I U S.

Le séjour de votre potentat,  
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état ?



Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,  
 Que ses proscriptions comblent de funérailles ;  
 Ces murs , dont le destin fut autrefois si beau ,  
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.  
 Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,  
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;  
 Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais apuis,  
 Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où  
 je suis.

Parlons pourtant d'accord. *Je ne fais qu'une voie*  
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.  
 Unissons nous ensemble , & le tyran est bas ;  
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.  
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie ,  
 Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie ;  
 Et nous épargnerons ces flots de sang Romain  
 Que versent tous les ans votre bras & ma main.

## P O M P É E.

Ce projet qui pour vous est tout *brillant de gloire*,  
 N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire ?  
 Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous  
 vous ?

## S E R T O R I U S.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;  
 Je ne l'ai qu'en dépôt , & je vous l'abandonne ,

Non jusqu'à vous servir de ma seule personne,  
 Je prétens un peu plus, mais dans cette union  
 De votre lieutenant m'envîrez-vous le nom ?

P O M P É E.

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée ;  
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;  
 Ils n'en quittent que l'ombre , & l'on ne fait  
 que c'est

De fuivre , ou d'obéir , que suivant qu'il leur plait.  
 Je fais une autre voie , & plus noble , & plus sûre.  
 Sylla , si vous voulez , quitte sa dictature ,  
 Et déjà de lui-même il s'en ferait démis ,  
 S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.  
 Mettez les armes bas , je répons de l'issue ,  
 J'en donne ma parole après l'avoir reçûe.  
 Si vous êtes Romain , prenez l'ocasion.

S E R T O R I U S.

Je ne m'éblouis point de cette illusion ;  
 Je connais le tyran , j'en vois le stratagême :  
 Quoi qu'il semble promettre , il est toujours lui-  
 même.

Vous qu'à sa défiance il a sacrifié,  
 Jusques à vous forcer d'être son allié . . .

P O M P É E.

Hélas , ce mot me tue , & je le dis sans feinte ,

C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte :  
 J'aimais mon Aristie , il m'en vient d'arracher :  
 Mon cœur frémit encor à me le reprocher :  
 Vers tant de biens perdus sans cesse il me rapelle ;  
 Et je vous rends , seigneur , mille graces pour elle ,  
 A vous , à ce grand cœur , dont la compassion  
 Daigne ici l'honorer de sa protection.

S E R T O R I U S.

Protéger hautement les vertus malheureuses ;  
 C'est le moindre devoir des ames généreuses ;  
 Aussi fais-je encor plus , je lui donne un époux.

P O M P É E.

Un époux ! Dieux , qu'entens-je ? Et qui seigneur ?

S E R T O R I U S.

Moi.

P O M P É E.

*u) La force qu'on vous fait pour lui donner la main , ]  
 est un barbarisme. On dit , prendre à force , faire force  
 de rames , de voiles ; céder à la force , employer la for-  
 ce ; mais non faire force à quelqu'un. Le terme propre est  
 faire violence , ou forcer.*

Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous  
 un aspect bien défavorable ; c'est l'aventure la plus hon-  
 teuse de sa vie : il a répudié *Antistia* qu'il aimait , &  
 a épousé *Æmia* la petite-fille de *Sylla* , pour faire sa cour

P O M P É E.

Vous ?

Seigneur , toute son ame est à moi dès l'enfance :  
 N'imites point Sylla par cette violence ;  
 Mes maux sont assez grands , sans y joindre celui  
 De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

S E R T O R I U S.

Tout est encor à vous.

## S C E N E III.

ARISTIE , SERTORIUS , POMPÉE.

S E R T O R I U S.

Venez , venez , madame ,  
 Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame ,  
 Et montrer , s'il se peut , à tout le genre humain  
 u) La force qu'on vous fait pour me donner la main.

à ce tyran. Cette bassesse était d'autant plus honteuse ,  
 qu'*Emilie* était grosse de son premier mari quand *Pompée*  
 l'épousa par un double divorce. *Pompée* avoüe ici sa  
 honte à *Sertorius* & à sa première femme. Il ne paraît  
 que comme un esclave de *Sylla* , qui craint de déplaire  
 à son maître. Dans cette position , quelque chose qu'il  
 dise ou qu'il fasse , il est impossible de s'intéresser à

C'est elle-même, ô ciel!

S E R T O R I U S.

Je vous laisse avec elle;

Et fais que tout son cœur vous est encor fidelle.

Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus,  
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus. x)

S C E N E I V.

P O M P É E , A R I S T I E.

P O M P É E.

**M**E dit-on vrai, madame, & ferait-il possible...

lui. On prend un intérêt médiocre à *Sertorius* amoureux. *Viriate* est peut-être le premier personnage de la pièce; mais quiconque n'étalera que de la politique, n'excitera jamais les grands mouvemens qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit dans le *Boleana*, que *Boileau* n'aimait pas cette fameuse conférence de *Sertorius* & de *Pompée*. On prétend que *Boileau* disait que cette scène n'était ni dans la raison, ni dans la nature, & qu'il était ridicule que *Pompée* vint redemander sa femme à *Sertorius*, tandis qu'il en avait une autre de la main de *Sylla*. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué; mais j'ai bien de la peine à croire que *Despréaux* ne fût pas content des morceaux adroits & sublimes de cette

## A R I S T I E.

Oui, seigneur , il est vrai que j'ai le cœur sensible ;  
 y) Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais  
 à mon tour ,

Et ma gloire soutient ma haine , & mon amour.  
 Mais si de mon amour elle est la souveraine ,  
 Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine ;  
 Je ne la suis pas même , & je hais quelquefois ,  
 Et moins que je ne veux , & moins que je ne dois.

## P O M P É E.

Cette haine a pour moi toute son étendue ,  
 Madame , & la pitié ne l'a point suspendue ;  
 La générosité n'a pû la modérer.

scène ; il savait trop bien que le goût consiste à favo-  
 admirer les beautés au milieu de quelques défauts.

x) Après une scène de politique , il n'est guères pos-  
 sible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le  
 cœur veut être mené par degrés : il ne peut passer ra-  
 pidement d'un sujet à un autre ; & toutes les fois qu'on  
 promène ainsi le spectateur d'objets en objets , tout in-  
 térêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent pres-  
 que toutes les tragédies de *Corneille* d'être touchantes ;  
 il paraît qu'il a senti ce défaut , puisque *Sertorius* &  
*Pompée* ont parlé d'*Aristie* à la fin de la scène précé-  
 dente , mais ils n'en ont parlé que par occasion.

y) Suivant qu'on m'aime ou hait , j'aime ou hais à mon

A R I S T I E.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.  
 Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,  
 Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître ;  
 Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant  
 Trébuche, perd sa force, & meurt en vous parlant.  
 M'aimeriez-vous encor , seigneur ?

P O M P É E.

ζ) Si je vous aime ?

Demandez si je vis , ou si je suis moi-même.  
 Votre amour est ma vie , & ma vie est à vous.

A R I S T I E.

a) Sortez de mon esprit , ressentimens jaloux ,

*tour.*] Ce vers & les suivans font un peu du haut co-  
 mique , & ôtent à la femme de *Pompée* toute sa dignité.

ζ) *Si je vous aime &c.*] Ce qui fait en partie que  
 cette scène est froide , c'est précisément cette chaleur  
 que *Pompée* essaie de mettre dans sa réponse à sa femme.  
 S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement , il joue le rôle  
 d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de *Sylla* ; &  
*Pompée* ainsi avili , ne peut plus intéresser les spectateurs ,  
 comme on vient de le faire voir. *Aristie* plait encor  
 moins , en ne paraissant que pour dire à *Pompée* qu'elle  
 prendra un autre mari , s'il ne veut pas d'elle. Ce sont  
 là des intérêts qui n'ont rien de grand , ni d'attendrissant.



Noirs enfans du dépit , ennemis de ma gloire ,  
 Tristes ressentimens , je ne veux plus vous croire.  
 Quoi qu'on m'ait fait d'outrage , il ne m'en sou-  
 vient plus.

Plus de nouvel hymen , plus de Sertorius ;  
 Je suis au grand Pompée , & puisqu'il m'aime encore ,  
 Puisqu'il me rend son cœur , de nouveau je l'adore.  
 Plus de Sertorius. Mais , seigneur , répondez ;  
 Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez ,  
 Plus de Sertorius. Hélas , quoi que je die ,  
 Vous ne me dites point , seigneur , *plus d'Emilie.*

Rentrez dans mon esprit , jaloux ressentimens ,  
 Fiers enfans de l'honneur , nobles emportemens ,  
 C'est vous que je veux croire , & Pompée infidelle  
 Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle ;

a ) *Sortez de mon esprit , rentrez dans mon esprit , plus de Sertorius , venez Sertorius.* ] Il n'y a personne qui puisse souffrir cet aprêt , ces refrains , ces jeux d'esprit compassés. Cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chants royaux , balades virelais ; amusemens que jamais ni les grecs ni les romains ne conurent , excepté dans les vers phaleuques , qui étaient une espèce de poésie molle & efféminée où les refrains étaient admis ; & quelquefois aussi dans l'églogue :

*Ducite ab urbe domum mea carmina ,  
 Ducite Daphnim.*

Il l'afermit pour moi. Venez, Sertorius,  
 Il me rend toute à vous par ce muet refus.  
 Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée ;  
 Son ame toute ailleurs n'en fera point gênée :  
 Il le verra fans peine, & cette dureté  
 Passera chez Sylla pour magnanimité.

## P O M P É E.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage ;  
 Mais enfin je vous aime, & ne puis davantage.  
 Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quel-  
 que apas,  
 Plaignez vous, haïffez, mais ne vous donnez pas ;  
 Demeurez en état d'être toujours ma femme ;  
 Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.  
 Sylla n'a que son tems, il est vieil & cassé,  
 Son règne passera, s'il n'est déjà passé ;  
 Ce grand pouvoir lui pése, il s'apprête à le rendre ;  
 Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.  
 Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras ;  
 Plaignez vous, haïffez, mais ne vous donnez pas :

b) *Elle porte en ses flancs &c.* ] Ce détail domestique, cette confiance de *Pompée*, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, & qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la haute comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de *Pompée* & de

Si vous voulez ma main n'engagez point la vôtre.

A R I S T I E.

Mais quoi, n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

P O M P É E.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret.

Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret.

Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache,  
Ne rompt point dans son cœur le faint nœud qui  
l'atache;

b) Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,  
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;  
Et dans ce triste état sa main qu'il m'a donnée,  
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,  
Tandis que toute entière à son cher Glabrion  
Elle parait ma femme, & n'en a que le nom.

A R I S T I E.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.

c) Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle  
porte.

*Sertorius*, justifient ce que *Molière* disait de *Corneille*, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, & tantôt le laissait travailler lui-même.

c) *Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.* ] C'est le lutin qui fit ce vers là; mais ce n'est pas lui qui fit, *Pour celles de ma sorte.*

J'aimai votre tendresse , & vos empressements ;  
 Mais je suis au-dessus de ces atachemens ;  
 Et tout me fera doux , si ma trame coupée  
 Me rend à mes ayeux en femme de Pompée ;  
 Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé  
 Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.  
 J'en fais toute ma gloire , & toutes mes délices ;  
 Un moment de sa perte a pour moi des suplices ;  
 Vengez moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui ,  
 Ou souffrez qu'on me venge & de vous & de lui ;  
 Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ,  
 Qu'il me relève autant que Sylla me ravale ;  
 Non que je puisse aimer aucun autre que vous ,  
 Mais pour venger ma gloire il me faut un époux, *d)*  
 Il m'en faut un illustre , & dont la renommée...

## P O M P É E.

Ah ! ne vous laissez point d'aimer , & d'être aimée.  
 Peut-être touchons-nous au moment désiré ,  
 Qui saura réunir ce qu'on a séparé.  
 Ayez plus de courage , & moins d'impatience ;

*d)* Une femme qui dit que pour la venger il lui faut un mari , dit une étrange chose. *Corneille* l'a bien senti en relevant cet aveu par ces mots , *il m'en faut un illustre* ; & ce n'est peut-être pas encor assez.

Souffrez que Sylla meure , ou quite sa puissance...

A R I S T I E.

J'attendrai de sa mort , ou de son repentir ,  
 Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?  
 Et je verrai toujours votre cœur plein de glace ,  
 Mon tyran impuni, ma rivale en ma place ,  
 Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu ,  
 Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

P O M P É E.

e) Mais tant qu'il pourra tout , que pourai-je ,  
 madame ?

A R I S T I E.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,  
 La ramener chez vous avec vos légions ,  
 Et rendre un heureux calme à nos divisions.  
 Que ne pouvez-vous point en tête d'une armée ,  
 Partout, hors de l'Espagne , à vaincre acoutumée ?  
 Et quand Sertorius sera joint avec nous ,  
 Que pourra le tyran ? qu'osera son couroux ?

P O M P É E.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paraître ,

e) *Mais tant qu'il pourra tout, que pourai-je, madame ?* ]  
 Ce vers humilie trop *Pompée*. Il y a des hommes qu'il  
 ne faut jamais faire voir petits.

Ni secouer le joug que de changer de maître.  
 Sertorius pour vous est un illustre apui,  
 Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;  
 Joindre nos étendarts, c'est grossir son empire.  
*f)* Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire.  
 Je fers, mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,  
 Qu'avant qu'on le reçoive, il n'en est plus besoin ;  
 Et ce peu que j'y rens de vaine déférence,  
 Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en aparence.  
 Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;  
 Et quand Sylla prépare un si doux changement,  
 Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,  
 Pour la remettre au joug sous les loix d'un autre  
     homme,  
 Moi qui ne suis jaloux de mon autorité,  
 Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?  
 Non, non, si vous m'aimez, comme j'aime à le  
     croire,  
 Vous faurez acorder votre amour, & ma gloire,  
 Céder avec prudence au tems prêt à changer,

*f) Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire. ]* Ce vers familier, & la dissertation politique de *Pompée* avec sa femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal vice est dans le sujet, & je crois qu'il était impossible de mettre de la chaleur dans cette pièce.

Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

A R I S T I E.

Si vous m'avez aimée, & qu'il vous en souvienne,  
Vous metrez votre gloire à me rendre la mienne.

Mais il est tems qu'un mot termine ces débats.

g) Me voulez-vous, seigneur ? ne me voulez-vous pas ?

Parlez, que votre choix règle ma destinée.

Suis-je encor à l'époux à qui l'on m'a donnée ?

Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté,

Rendez moi mes liens, ou pleine liberté...

P O M P É E.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,  
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève ;  
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,  
Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

A R I S T I E.

Sertorius fait vaincre, & garder ses conquêtes.

P O M P É E.

h) La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes ;

g) *Me voulez-vous, seigneur ? ne me voulez-vous pas ?* ]  
C'est un vers de comédie qui avilit tout ; & ce vers est le précis de toute la scène.

h) *La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes,* ] est un vers de *Nicomède*, qui est bien plus à sa place dans



Comme elle fermera la porte à tout accord,  
 Rien ne la peut jamais affurer que ma mort.  
 Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,  
 Rien ne peut empêcher sa perte, que la mienne;  
 Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,  
 Nous vous ferons connaître à quoi vous nous forcez.

## A R I S T I E.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.  
 D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance ;  
 Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,  
 Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;  
 Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie,  
 D'imprimer du respect à toute l'Italie,  
 De rendre à votre Rome un jour sa liberté,  
 Sauront tourner vos pas de quelqu'autre côté.  
 Surtout ce privilège acquis aux grandes ames,  
 De changer, à leur gré, de maris ou de femmes,  
 Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,  
 Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

*Nicomède* qu'ici, parce qu'il sied mieux à *Nicomède* de braver son frère, qu'à *Pompée* de braver sa femme.

i) *Et de nouveau je jure.* ] Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était

P O M P É E.

Ah! c'en est trop, madame, *i)* & de nouveau je jure...

A R I S T I E.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

P O M P É E.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

A R I S T I E.

Ah! si ce nom vous plait, je suis encor à vous.

Voilà ma main, seigneur.

P O M P É E.

Gardez-la-moi, madame.

A R I S T I E.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?

Que par un autre hymen vous me déshonorez ?

Me punissent les dieux que vous avez jurés,

*k)* Si, passé ce moment, & hors de votre vûe,

Je vous garde une foi que vous avez rompue !

P O M P É E.

Qu'allez-vous faire ? hélas !

dificile à faire. Quand on répète ce qu'on a déjà dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire.

*k) Si passé ce moment, &c.* ] Il faudrait au moins qu'elle fût sûre d'épouser *Sertorius*, pour parler ainsi.

A R I S T I E.

Ce que vous m'enseignez.

P O M P É E.

1) Eteindre un tel amour !

A R I S T I E.

Vous-même l'éteignez.

P O M P É E.

La victoire aura droit de le faire renaître.

A R I S T I E.

Si ma haine est trop faible , elle la fera croître.

P O M P É E.

Pourez-vous me haïr ?

A R I S T I E.

J'en fais tous mes souhaits.

P O M P É E.

Adieu donc pour deux jours.

1) *Eteindre un tel amour &c.* ] Si *Pompée* est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer d'*Aristie* ; & s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer.

A R I S T I E.

Adieu *m)* pour tout jamais.

*Fin du troisième acte.*

*m) Pour jamais ]* est bien plus fort que *pour tout jamais*. Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent dans *Corneille* d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amans ; il n'en fait guère entre un mari & une femme qui ne sont pas dans une situation assez douloureuse.

---

## A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

S E R T O R I U S , T H A M I R E .

S E R T O R I U S .

**P**OURAI-JE voir la reine ? *a)*

T H A M I R E .

*Atendant qu'elle vienne,*

Elle m'a commandé que je vous entretienne ,  
 Et veut demeurer seule encor quelques momens.

S E R T O R I U S .

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens ?  
 Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

T H A M I R E .

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance ;  
 Mais j'ose présumer qu'ofert de votre main ,

II

*a)* Cette scène de *Sertorius* avec une confidente , a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très-froides dans la tragédie , à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes , ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici *Sertorius* demande

Il aura peu de peine à fléchir son dédain.  
 Vous pouvez tout sur elle.

S E R T O R I U S.

Ah ! j'y puis peu de chose,  
 Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,  
 Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop & trop peu.

T H A M I R E.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

S E R T O R I U S.

Me plaire ?

T H A M I R E.

Oui. Mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?  
 Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise ?

S E R T O R I U S.

N'apelez point mépris un violent respect  
 Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

T H A M I R E.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,  
 S'il ne fait que trouver des raisons pour un autre ;

demande simplement des nouvelles. Il veut savoir où  
 vont les sentimens de *Viriate*, quoique des sentimens  
 n'aillent point. *Thamire* semble un peu le railler, en lui  
 disant, que *Perpenna* offert par lui fléchira le dédain de  
 la reine : & *Sertorius* répond, qu'il a pour elle un  
 violent respect. Cela n'est pas fort tragique.

Et je préférerais un peu d'emportement  
Aux plus humbles devoirs d'un tel acablement.

## S E R T O R I U S.

Il n'en est rien parti capable de me nuire ,  
Qu'un soupir échapé ne dût soudain détruire :  
Mais la reine sensible à de nouveaux désirs ,  
Entendait mes raisons , & non pas mes soupirs.

## T H A M I R E.

Seigneur , quand un Romain , quand un héros  
soupire ,  
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;  
Et je vous servirais de meilleur truchement ,  
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.  
Je fais qu'en ce climat , que vous nommez barbare ,  
L'amour , par un soupir , quelquefois se déclare ;  
Mais la gloire qui fait toutes vos passions ,  
Vous met trop au-dessus de ces impressions ;

*b) Ah! pour être romain je n'en suis pas moins homme.]*  
Ce vers a quelque chose de comique ; aussi est-il excellent dans la bouche du *Tartuffe* , qui dit ,

Ah ! pour être dévot je n'en suis pas moins homme !  
mais il n'est pas permis à *Pompée* de parler comme le  
*Tartuffe*.

*c) J'aime , & peut-être plus qu'on n'a jamais aimé.]* Ce vers prouve encor que ceux qui ont dit que *Corneille*



De tels défirs trop bas pour les grands cœurs de Rome...

S E R T O R I U S.

b) Ah ! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.

c) J'aime, & peut-être plus qu'on n'a jamais aimé ;  
Malgré mon âge & moi, mon cœur s'est enflamé.  
J'ai crû pouvoir me vaincre, & toute mon adresse,  
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma faiblesse ;

Ceux de la politique, & ceux de l'amitié,

M'ont mis en un état à me faire pitié.

Le souvenir m'en tue, & ma vie incertaine

Dépend d'un peu d'espoir que j'atens de la reine.

Si toutefois...

T H A M I R E.

Seigneur, elle a de la bonté ;

Mais je vois son esprit fortement irrité ;

dédaignait de faire parler d'amour ses héros, se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de *Sertorius*, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplaît plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible ; plus on cherche alors à atacher, & moins on atache.

Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,  
 Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.  
 N'y perdez point de tems, & ne négligez rien ;  
 C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.  
 La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,  
 Et gardez bien surtout qu'elle ne m'en soupçonne.

---

## S C E N E II.

V I R I A T E , S E R T O R I U S ,  
 T H A M I R E .

V I R I A T E .

d) **O**N m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,

d) *On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet.* ] Cette scène remplie d'ironie & de coquetterie semble bien peu convenable à *Sertorius* & à *Viriate*. Les vers en paraissent aussi contraints que les sentimens. Mais quand on voit ensuite *Sertorius* qui dit qu'il aime *malgré ses cheveux gris*, & qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait *que deux ou trois soupirs*, *Sertorius* paraît trop petit. *Viriate* d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes choses qu'*Aristie* a dites à *Pompée*. L'une dit, *Me voulez-vous ? ne me voulez-vous pas ?* L'autre dit, *M'aimez-vous ?* L'une veut que *Pompée* lui rende sa main, l'autre, que *Sertorius* lui donne sa main. *Pompée* a parlé politique à sa femme, *Sertorius* parlé

Et que Pompée échape à cet illustre objet.  
Serait-il vrai , seigneur ?

S E R T O R I U S.

Il est trop vrai , madame ;  
Mais , bien qu'il l'abandonne , il l'adore dans l'ame,  
Et rompra , m'a-t-il dit , la trêve dès demain ,  
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

V I R I A T E.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

S E R T O R I U S.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.  
Mais vous , pour Perpenna qu'avez-vous résolu ?

politique à sa maîtresse. *Viriate* lui dit , *Vous savez que l'amour assez peu m'intéresse.* L'un & l'autre s'épuisent en raisonnemens. Enfin *Viriate* finit cette scène , en disant :

*Je suis reine & qui fait porter une couronne ,*

*Quand il a prononcé n'aime point qu'on raisonne.*

C'est parler à *Sertorius* dont elle dépend , comme si elle parlait à son domestique ; & ce , *n'aime point qu'on raisonne* , est d'un comique qui n'est pas supportable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à sa place.

Il est inutile de parler des fautes de langage , qui sont à peu près les mêmes qu'on a déjà observées ; on ne remarquera que celle-ci : *Non que ma passion s'en soit vue alentie.* Ce mot n'a jamais été français , il faut *ralentie* ;

V I R I A T E.

D'obéir fans remise au pouvoir absolu ;  
 Et si d'une ofre en l'air votre ame encor frapée ,  
 Veut bien s'embarasser du rebut de Pompée ,  
 Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux  
 De l'un & l'autre hymen nous affurions les nœuds ;  
 Dût se rompre la trêve , & dût la jalousie  
 Jusqu'au dernier éclat pouffer sa frénésie.

S E R T O R I U S.

Vous pouvez dès demain ...

V I R I A T E.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;  
 Et quand l'obéissance a de l'exactitude ,  
 Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

S E R T O R I U S.

Mes prières pouvaient souffrir quelques refus.

V I R I A T E.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.  
 Qui peut ce qui lui plaît, commande alors qu'il prie :  
 D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolatrie.  
 Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,  
 Le pouvoir souverain dont il est soutenu,  
 Valent bien tous ensemble un trône imaginaire,  
 Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

## S E R T O R I U S.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix :  
 J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;  
 C'est un ordre absolu qu'il est tems que j'entende.  
 Pour aimer un romain, vous voulez qu'il commande ;  
 Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort ,  
 Pour remplir votre trône , il lui faut tout mon sort.  
 Lui donner votre main, c'est m'ordonner , madame,  
 De lui céder ma place au camp , & dans votre ame.  
 Il est , il est trop juste , après un tel bonheur ,  
 Qu'il l'ait dans notre armée , ainsi qu'en votre cœur.  
 J'obéis sans murmure , & veux bien que ma vie...

## V I R I A T E.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie ,  
 Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal ,  
 Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival ?  
 Vous trouvez ma faveur , & trop prompte , & trop  
 pleine !

L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !  
 Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez !

## S E R T O R I U S.

Souffrez , après ce mot , que je meure à vos pieds.  
 J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre ;  
 Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre ;  
 Et c'est assez vous dire à quelle extrémité

Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.

Bien qu'un si digne objet le rendit excusable,  
J'ai crû honteux d'aimer quand on n'est plus aimable ;

J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,  
Et me suis répondu longtems de vos mépris ;  
Mais j'ai vû dans votre ame ensuite une autre idée,  
Sur qui mon espérance aussi-tôt s'est fondée ;  
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,  
Quand j'ai vû que l'amour n'en ferait point le choix.  
J'allais me déclarer sans l'offre d'Ariftie,  
Non que ma passion s'en soit vûe alentie,  
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur  
De tout sacrifier pour le commun bonheur.

L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées ;  
Vous avez vû le reste, & mes raisons forcées.  
Je m'étais figuré que de tels déplaisirs  
Pouraient ne me coûter que deux ou trois soupirs ;  
Et, pour me consoler, j'envifageais l'estime,  
Et d'ami généreux, & de chef magnanime ;  
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis  
Que je me prometais bien plus que je ne puis.  
Je me rends donc, madame, ordonnez de ma vie ;  
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.  
Aimez-vous Perpenna ?

V I R I A T E.

Je fais vous obéir ,

Mais je ne fais que c'est d'aimer , ni de haïr ;  
 Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame ,  
 Fut un don de ma gloire , & non pas de ma flame.  
 Je n'en ai point pour lui , je n'en eus point pour vous ;  
 Je ne veux point d'amant , mais je veux un époux ,  
 Mais je veux un héros , qui par son hyménée  
 Sache élever si haut le trône où je suis née ,  
 Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien ,  
 Et laisser de vrais rois de mon sang , & du sien.

Je le trouvais en vous , n'eût été la bassesse  
 Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse ;  
 Et dont , quand je vous mets au-dessus de cent rois ;  
 Une répudiée a mérité le choix.

Je l'oublirai pourtant , & veux vous faire grace.  
 M'aimez-vous ?

S E R T O R I U S.

Oserais-je en prendre encor l'audace ?

V I R I A T E.

Prenez-la , j'y consens , seigneur , & dès demain ,  
 Au lieu de Perpenna , donnez moi votre main.

S E R T O R I U S.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère ,  
 Qui n'aurait autre but que de se satisfaire ,



Et qui se remplirait de sa félicité ,  
 Sans prendre aucun souci de votre dignité !  
 Mais quand vous oubliez ce que j'ai pû vous dire ,  
 Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire ?  
 Que votre grand projet est celui de régner ?

V I R I A T E.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner ?

S E R T O R I U S.

Ah ! madame, est-il tems que cette grace éclate ?

V I R I A T E.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viciate.

S E R T O R I U S.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.  
 L'amour de Perpenna le fera révolter ;  
 Souffrez qu'un peu de tems doucement le ménage ,  
 Qu'après d'un autre objet un autre amour l'engage :  
 Des amis d'Aristie assurons le secours ,  
 A force de promettre, en diférant toujours.  
 Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine ,  
 C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,  
 Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir  
 De cette impression qui doit nous l'aquérir.  
 Pourions-nous venger Rome après de telles pertes ?  
 Pourions-nous l'affranchir des misères souffertes ?  
 Et de ses intérêts un si haut abandon , . .

## V I R I A T E.

Et que m'importe à moi , si Rome souffre, ou non ?  
 Quand j'aurai de ses maux éfacé l'infamie ,  
 J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie ,  
 Je vous verrai consul m'en apporter les loix ,  
 Et m'abaïsser vous-même au rang des autres rois ?  
 Si vous m'aimez, seigneur, nos mers & nos mon-  
 tagnes

Doivent borner nos vœux, ainsi que nos Espagnes :  
 Nous pouvons nous y faire un assez beau destin ,  
 Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.  
 Afranchissons le Tage, & laissons faire au Tibre.  
 La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ;  
 Mais il est beau de l'être, & voir tout l'univers  
 Soupirer sous le joug, & gémir dans les fers ;  
 Il est beau d'étaler cette prérogative  
 Aux yeux du Rhône esclave, & de Rome captive ;  
 Et de voir envier aux peuples abatus  
 Ce respect que le fort garde pour les vertus.

Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,  
 Remettez moi le soin de le rendre traitable :  
 Je fais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

## S E R T O R I U S.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?  
 Je le fais comme vous, & vois quelles tempêtes

Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.  
 Ne cherchons point, madame, à faire des mutins ;  
 Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.  
 Rome nous donnera , sans eux , assez de peine ,  
 Avant que de soufcrire à l'hymen d'une reine ;  
 Et nous n'en fléchirons jamais la dureté ,  
 A moins qu'elle nous doive , & gloire , & liberté.

## V I R I A T E.

Je vous avoûrai plus , seigneur ; loin d'y soufcrire ,  
 Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire ,  
 Un couroux implacable , un orgueil endurci ,  
 Et c'est par où je veux vous arrêter ici.  
 Qu'ai-je à faire dans Rome ? & pourquoi , je vous  
 prie . . .

## S E R T O R I U S.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;  
 Et de tous leurs travaux l'unique & doux espoir ,  
 C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

## V I R I A T E.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage ,  
 Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :  
 Ils aimeront à vivre , & sous vous , & sous moi ,  
 Tant qu'ils n'auront qu'un choix , d'un tyran , ou  
 d'un roi.

## S E R T O R I U S.

Ils ont pour l'un & l'autre une pareille haine,  
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

## V I R I A T E.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur  
choix,

Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.

Nos Espagnols formés à votre art militaire,

Achéveront sans eux ce qui nous reste à faire.

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;

Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :

L'hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces.

Au milieu d'une ville où régner les divorces;

Et du haut de mon trône on ne voit point d'atraits,

Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.

Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle;

Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;

Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.

Prenez le diadème, & laissez-la servir.

Il est beau de tenter des choses inouïes,

Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un  
grand roi;

Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi;

C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

S E R T O R I U S.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,  
 Madame, & fans besoin faire des mécontents!  
 Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtems.  
 Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

V I R I A T E.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,  
 Seigneur; mais, après tout, il faut le confesser,  
 Tant de précaution commence à me lasser.  
 Je suis reine, & qui fait porter une couronne,  
 Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.  
 Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

S E R T O R I U S.

Ah! si vous écoutez cet injuste courroux...

V I R I A T E.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude  
 Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.  
 Vous me direz demain où je dois l'arrêter,  
 Cependant je vous laisse avec qui consulter.

e) Cette scène paraît encor moins digne de la tragédie que les précédentes. *Perpenna* & *Sertorius* ne s'entendent point: l'un dit, Je parlais de *Sylla*; l'autre, Je parlais de la reine. Ces petites méprises ne sont permises que dans la comédie.

## S C E N E III.

SERTORIUS , PERPENNA , AUFIDE.

PERPENNA à *Aufide.*

e) **D**ieux ! qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

AUFIDE à *Perpenna.*

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,  
Seigneur, & nôtre abord le rend tout interdit.

S E R T O R I U S.

De Pompée, en ces lieux, sâvez-vous ce qu'on dit ?  
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte ?

P E R P E N N A.

Comme assez près des murs il avait son escorte,  
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.  
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.  
Tout son visage montre une fierté si haute...

S E R T O R I U S.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;  
Et vous sâvez...

P E R P E N N A.

Je fais qu'en de pareils débats...

S E R T O R I U S.

Je n'ai point crû devoir mettre les armes bas ;  
Il n'est pas encor tems.

P E R P E N N A.

Continuez , de grace ,  
Il n'est pas encor tems que l'amitié se lasse.

S E R T O R I U S.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :  
Si je m'en trouvais mal , vous ne seriez pas bien.

P E R P E N N A.

De vrai , fans votre apui je ferais fort à plaindre ;  
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

S E R T O R I U S.

Je ferais le premier dont on serait jaloux ;  
Mais enfuite le fort pourrait tomber sur vous.  
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre ;  
Et ma tête abatue ébranlerait la vôtre.  
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

P E R P E N N A.

Que parlez-vous , seigneur , de tête & de tyran ?

S E R T O R I U S.

*f) Et je vous demandais quel bruit fait par la ville*

*De Pompée & de moi l'entretien inutile. ]*

*Quel bruit fait par la ville est du stile de la comédie ;  
comme on le sent affe. Mais ce que Sertorius fait trop  
sentir , c'est qu'en effet la conférence qu'il a eue avec  
Pompée n'a rien produit dans la pièce. Ce n'est , comme  
on l'a déjà dit , qu'une belle conversation dont il ne  
résulte rien , un beau dialogue de politique. Si cette en-  
trevue*



S E R T O R I U S.

431

S E R T O R I U S.

Je parle de Sylla, vous le devez connaître.

P E R P E N N A.

Et je parlais des feux que la reine a fait naître.

S E R T O R I U S.

Nos esprits étaient donc également distraits;  
Tout le mien s'attachait aux périls de la paix;  
f) Et je vous demandais quel bruit fait par la ville  
De Pompée & de moi l'entretien inutile.  
Vous le savez, Aufide?

A U F I D E.

A ne rien déguiser,  
Seigneur, g) ceux de sa fuite en ont fû mal user;  
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.  
Ils ont dit que Sylla quite sa dictature,  
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,  
Et voulez une guerre à ne finir jamais.

trevue avait fait naître la conspiration de *Perpenna*, ou quelque autre intrigue intéressante & terrible, elle eût été une beauté tragique, au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue.

Remarquez que cette tragédie est un tissu de conversations souvent un peu embrouillées, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là naît la froideur.

g) *Les gens de la fuite de Pompée qui en ont fû mal user;*

*P. Corneille. Tom. VII.*

E e

Déjà de nos soldats l'ame préoccupée  
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée;  
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,  
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

S E R T O R I U S.

Nous en rompons le coup avant qu'elle grossisse,  
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.  
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

P E R P E N N A.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,  
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou honteuse, ou mal  
sûre?

S E R T O R I U S.

Sylla peut en effet quitter sa dictature;  
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,  
De qui la pourpre esclave agira sous ses loix;  
Et quand nous n'en craignons aucuns ordres fi-  
nistres,

*Le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle grossisse; Une pourpre qui agit; L'erreur qui s'épand jusqu'en nos garnisons; Des gens comme vous deux & moi; Sylla qui prend cette mesure, de rendre l'impunité fort sûre; La reine qui est d'une humeur si fière. Ce sont là des expressions peu convenables & bien vicieuses. Mais le plus grand vice, encor une fois, c'est le manque d'intérêt;*

Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.  
 Croyez moi, pour des gens comme vous deux,  
 & moi,  
 Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.  
 Sylla par politique a pris cette mesure,  
 De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;  
 Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,  
 Il a voulu leur tête, & les a tous perdus.  
 Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,  
 Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,  
 Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,  
 Qu'aller tant qu'il vivra briguer le consulat.  
 Vous...

## P E R P E N N A.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.  
 Exclue du consulat par l'hymen d'une reine,  
 Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,

& ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des demi-desseins, des demi-passions, & des demi-volontés.

*Sertorius* conseille à *Perpenna* d'épouser la reine des *Hergètes*, qui rendra ses volontés bien plutôt satisfaites ; après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique.

Je n'atens plus de Rome aucun degré d'honneur ;  
Et banni pour jamais dans la Lusitanie,  
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

S E R T O R I U S.

Oui, mais je ne vois pas encor de sûreté  
A ce que vous & moi nous avions concerté.  
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...  
Mais peut-être le tems la rendra moins altière.  
Adieu, dispensez moi de parler là-dessus.

P E R P E N N A.

Parlez, seigneur, mes vœux font-ils si mal reçûs ?  
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire ?

S E R T O R I U S.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

P E R P E N N A.

Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez,  
Et ne me cachez point ce que vous en savez.  
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole ?

S E R T O R I U S.

Non, je vous l'ai cédée, & vous tiendrai parole.  
Je l'aime, & vous la donne encor malgré mon feu ;  
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,  
Qu'il n'atire sur nous d'impitoyables haines.  
Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines ;  
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,

Si vous faifiez pour moi ce que je fais pour vous.  
 Celle des Vacéens , celle des Ilergètes,  
 Rendraient vos volontés bien plutôt fatisfaites ;  
 La reine avec chaleur saurait vous y servir.

P E R P E N N A.

Vous me l'avez promise , & me l'allez ravir !

S E R T O R I U S.

Que sert que je promette , & que je vous la donne,  
 Quand son ambition l'atache à ma personne ?  
 Vous savez les raisons de cet atachement ,  
 Je vous en ai parlé tantôt confidemment ,  
 Je vous en fais encor la même confidence.  
 Faites à votre amour un peu de violence ;  
 J'ai triomphé du mien ; j'y suis encor tout prêt ;  
 Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt ,  
 Faut-il pouffer à bout une reine obstinée ,  
 Qui veut faire à son choix toute sa destinée ?  
 Et de qui le secours , depuis plus de dix ans ,  
 Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ?

P E R P E N N A.

La trouvez-vous , seigneur , en état de vous nuire ?

S E R T O R I U S.

Non , elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire ;  
 Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis ,  
 Dès demain elle traite avec nos ennemis.

E e ij

Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure ;

Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture :  
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,  
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

P E R P E N N A.

C'est à moi de me vaincre , & la raison l'ordonne :  
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne . . .

S E R T O R I U S.

Ne vous contraignez point, dût m'en coûter le jour,  
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

P E R P E N N A.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate . . .

S E R T O R I U S.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flate.

P E R P E N N A.

Je dois donc me contraindre , & j'y suis résolu.  
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu ;  
J'en veux à votre exemple être aujourd'hui le maître ;

Et malgré cet amour, que j'ai laissé trop croître,  
Vous direz à la reine . . .

S E R T O R I U S.

Hé bien, je lui dirai ?

P E R P E N N A.

Rien, seigneur, rien encor, demain j'y penserai.  
Toutefois la colère où s'emporte son ame,  
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.  
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez,  
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

S E R T O R I U S.

Je vous admire, & plains.

P E R P E N N A.

Que j'ai l'ame acablée!

S E R T O R I U S.

Je partage les maux dont je la vois comblée.  
Adieu, j'entre un moment pour calmer son cha-  
grin,  
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

---

S C E N E I V.

P E R P E N N A, A U F I D E.

A U F I D E.

C E maître si chéri fait pour vous des merveilles,  
Votre flame en reçoit des faveurs sans pareilles;  
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout volé,  
Et la reine se rend si-tôt qu'il a parlé.

E e iij



Quels services faut-il que votre espoir hazarde,  
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?  
Et dans quel tems, seigneur, purgerez-vous ces lieux  
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?  
Elle n'est point ingrate , & les loix qu'elle impose ,  
Pour se faire obéir promettent peu de chose ;  
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix ,  
Et courir sans scrupule exécuter ses loix.  
Vous ne me dites rien ? Apprenez moi, de grace,  
Comment vous résolvez que le festin se passe.  
Diffimulerez-vous ce manquement de foi ?  
Et voulez-vous . . .

P E R P E N N A.

Allons en résoudre chez moi.

*Fin du quatrième acte.*


---

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

## A R I S T I E , V I R I A T E .

## A R I S T I E .

 U I, madame, j'en suis comme vous ennemie.

Vous aimez les grandeurs, & je hais l'infamie.  
Je cherche à me venger, vous à vous établir ;  
Mais vous pourez me perdre, & moi vous afaiblir,  
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence  
Votre établissement avecque ma vengeance.

On m'a volé Pompée, & moi pour le braver,  
Cet ingrat, que sa foi n'ose me conferver,  
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :  
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,  
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain  
Une reine jamais daignât pancher sa main,  
Ni qu'un héros dont l'ame a paru si Romaine  
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.  
J'ai crû dans sa naissance, & votre dignité,  
Pareille averfion, & contraire fierté.

Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée ,  
 Et qu'en vain il s'opose au choix de la journée ,  
 Puisque , si dès demain il n'a tout son éclat ,  
 Vous allez du parti séparer votre état.

Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,  
 J'aurais grand déplaisir d'y causer des divorces ,  
 Et de servir Sylla mieux que tous ses amis ,  
 Quand je lui veux partout faire des ennemis.  
 Parlez donc , quelque espoir que vous m'ayez vû  
 prendre ,

Si vous y prétendez , je cesse d'y prétendre.  
 Un reste d'autre espoir , & plus juste , & plus doux,  
 Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.  
 Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée  
 Tous les ressentimens de ma place usurpée ;  
 Et comme son amour eut peine à me trahir ,  
 J'ai voulu me venger , & n'ai pû le haïr.  
 Ne me déguisez rien , non plus que je déguise.

## V I R I A T E.

Viriate à son tour vous doit même franchise,  
 Madame , & d'ailleurs même on vous en a trop dit ,  
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.  
 J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique,  
 Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique ;  
 Et mes voisins domtés m'aprenaient que sans lui

Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain apui.  
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;  
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre :  
 Je mis entre ses mains mes places & mes ports ,  
 Et je lui confiai mon sceptre , & mes trésors.  
 Dès l'abord il fut vaincre , & j'ai vû la victoire  
 Enfler de jour en jour sa puissance & sa gloire.  
 Nos rois lassés du joug , & vos persécutés ,  
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés ,  
 Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées  
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.  
 Mais après l'avoir mis au point où je le voi ,  
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;  
 Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage ,  
 Je périrai plutôt qu'une autre la partage.  
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner  
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner ,  
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde ,  
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde ,  
 Qu'on voye un jour le Pô redouter ses efforts ,  
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

A R I S T I E.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire . . .

V I R I A T E.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.

Je fais qu'il ferait bon de taire , & diférer  
 Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :  
 Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand  
 homme ,

Ouvre trop les chemins , & les portes de Rome.  
 Je vois que s'il y rentre , il est perdu pour moi ,  
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.  
 Si je hazarde trop de m'être déclarée ,  
 J'aime mieux ce péril , que ma perte assurée ;  
 Et si tous vos proscrits osent s'en désunir ,  
 Nos bons destins fans eux pourront nous soutenir.  
 Mes peuples aguerris sous votre discipline  
 N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;  
 Et ce sont des Romains , dont l'unique souci  
 Est de combatre , vaincre , & triompher ici.  
 Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête ,  
 Ils iront fans frayeur de conquête en conquête.  
 Un exemple si grand dignement soutenu  
 Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ? a)

a) Comme *Pompée* & *Sertorius* ont eu un entretien qui n'a rien produit , *Aristie* & *Viriate* ont ici un entretien non moins inutile , mais plus froid. *Viriate* conte à *Aristie* l'histoire de *Sertorius* , qu'elle a déjà contée à d'autres dans les actes précédens.

Les fautes principales de langage sont : *Daignez pancher*

## S C E N E II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

A R I S T I E.

**M**Adame, c'est Arcas, l'afranchi de mon frère ;  
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.  
Parle, Arcas, & dis-nous...

A R C A S.

Ces lettres mieux que moi  
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

A R I S T I E *lit.*

*Chère sœur, pour ta joie il est tems que tu saches  
Que nos maux & les tiens vont finir en effet :  
Sylla marche en public sans faisceaux, & sans haches,  
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.*

*Il s'est en plein sénat démis de sa puissance ;*

*la main, pour dire, abaisser sa main : Consent l'hyménée,  
au lieu de, consent à l'hyménée : S'il n'a tout son éclat,  
pour, s'il ne s'effectue pas : Un reste d'autre espoir : La paix  
qui ouvre trop les portes de Rome : Rome qui domine au  
cœur &c.*

Si le terme est impropre & le tour vicieux,

En vain vous m'étalez une scène savante.

*Et si vers toi Pompée a le moindre penchant ,  
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance ,  
Et la triste Emilie est morte en acouchant.*

*Sylla même consent , pour calmer tant de haines ,  
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité ,  
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes ,  
En même tems qu'à Rome il rend sa liberté.*

Q U I N T U S A R I S T I U S.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !  
Ce bonheur, comme à toi, me paraît incroyable.  
Cours au camp de Pompée, & dis-lui, cher Arcas...

A R C A S.

Il a cette nouvelle, & revient sur ses pas.  
De la part de Sylla chargé de lui remettre  
Sur ce grand changement une pareille lettre,  
A deux milles d'ici j'ai sù le rencontrer.

A R I S T I E.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ?  
Que dit-il ? que fait-il ?

*b) Un domestique qui apporte une lettre, & des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. Aristie qui n'a produit dans la pièce aucun événement, apprend par un exprès que la seconde femme de Pompée est morte en couche.*



A R C A S.

Par votre expérience  
 Vous pouvez bien juger de son impatience.  
 Mais rapellé vers vous par un transport d'amour,  
 Qui ne lui permet pas d'achever son retour,  
 L'ordre que pour son camp ce grand effet demande  
 L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.  
 Il me suivra de près, & m'a fait avancer,  
 Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

A R I S T I E.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,  
 Madame, vous voilà sans crainte & sans rivale.

V I R I A T E.

Je n'en ai plus en vous, & je n'en puis douter ;  
 Mais il m'en reste une autre, & plus à redouter,  
 Rome, que ce héros aime plus que lui-même,  
 Et qu'il préférerait sans doute au diadème,  
 Si contre cet amour... b)

---

*Arcas* dit qu'il a rendu une pareille lettre à *Pompée*, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande *Aristote* ; c'est un fait historique altéré, mis en dialogues.

## S C E N E III. c)

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE,  
ARCAS.

THAMIRE.

AH, madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,

Thamire ? & d'où te vient ce visage abatu ?

Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,

Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius ?

THAMIRE.

Hélas, ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achèveras-tu point ?

THAMIRE.

c) L'affassinat de *Sertorius*, qui devrait faire un grand effet, n'en fait aucun ; la raison en est, que ce qui n'est point préparé avec terreur, n'en peut point causer ; le spectateur

T H A M I R E.

Madame , il ne vit plus.

V I R I A T E.

Il ne vit plus ! O ciel ! Qui te l'a dit , Thamire ?

T H A M I R E.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire ,  
Ces tigres , dont la rage au milieu du festin ,  
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin ,  
Tous couverts de son sang courent parmi la ville ;  
Emouvoir les soldats , & le peuple imbécille ;  
Et Perpenna par eux proclamé général ,  
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

V I R I A T E.

Il m'en fait voir ensemble , & l'auteur , & la  
cause.

Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose ;  
C'est mon trône , c'est moi qu'on prétend con-  
quérir ,

Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.

Madame , après sa perte , & parmi ces alarmes ,

spectateur y prend d'autant moins d'intérêt que *Viriate*  
elle-même ne s'en ocupe presque pas. Elle ne songe qu'à  
elle ; elle dit qu'on veut disposer d'elle & de son trône.

d) N'attendez point de moi de soupirs , ni de larmes,  
 e) Ce sont amusemens que dédaigne aisément  
 Le prompt & noble orgueil d'un vif ressentiment :  
 Qui pleure , l'affaiblit , qui soupire , l'exhale :  
 Il faut plus de fierté dans une ame royale ;  
 Et ma douleur soumise aux soins de le venger...

A R I S T I E.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :  
 Songez à fuir , madame.

T H A M I R E.

Il n'est plus tems ; Aufide,  
 Des portes du palais saisi pour ce perfide ,  
 En fait votre prison , & lui répond de vous.  
 Il vient , dissimulez un si juste couroux ;

d) *N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes.* ] Il semble que l'auteur refroidi lui-même dans cette scène , fait répéter à *Viriate* le même vers & les mêmes choses que dit *Cornélie* en tenant l'urne de *Pompée* , à cela près que les vers de *Cornélie* sont très touchants , & que ceux de *Viriate* languissent.

e) *Ce sont amusemens* , ] est comique ; & *le prompt & noble orgueil* , n'a point de sens. On n'a jamais dit , *un prompt orgueil* ; & assurément ce n'est pas un sentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on apprend l'affassinat de son amant.

Et jusqu'à ce qu'un tems plus favorable arrive ,  
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

V I R I A T E.

Je fais ce que je suis, & le ferai toujours ,  
N'euffai-je que le ciel, & moi, pour mon secours.

S C E N E I V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE,  
THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA à *Viriate*.

**S**Ertorius est mort, cessez d'être jalouse ,  
Madame , du haut rang qu'aurait pris son épouse ;  
Et n'appréhendez plus, *f*) comme de son vivant,

*f*) Comme de son vivant, elle ait le pas devant. ] C'est une chose également révoltante & froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter à *Viriate* ce qu'elle lui avait dit au second acte , qu'elle craignait qu'*Aristie* ne prit le pas devant.

Il vient se proposer avec des *qualités* où *Viriate* trouvera de quoi mériter une reine. Son bras l'a dégagée d'un choix abject. Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que *Sertorius*.

Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture ; le seul fruit qu'on en puisse retirer , c'est que

Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.  
 Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,  
 Je puis vous assurer, & d'elle, & de tout autre ;  
 Et que ce coup heureux fera vous maintenir,  
 Et contre le présent, & contre l'avenir.

C'était un grand guerrier, mais dont le sang, ni  
 l'âge,

Ne pouvaient avec vous faire un digne assemblage ;  
 Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisait,  
 C'était sa dignité qui vous tyrannifait.

Le nom de général vous le rendait aimable ;  
 A vos rois, à moi-même il était préférable :  
 Vous vous éblouissiez du titre & de l'emploi,  
 Et je viens vous offrir & l'un & l'autre en moi,  
 Avec des qualités, où votre ame hautaine  
 Trouvera mieux de quoi mériter une reine.

Un Romain qui commande, & fort du sang des rois,

jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène,  
 qu'on ne fasse frémir le spectateur, que c'est là où il faut  
 porter le trouble & l'effroi dans l'ame, & que tout ce  
 qui n'émeut point est indigne de la scène tragique.

C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut point  
 parler d'amour quand on vient de commettre un crime  
 horrible, moins par amour que par ambition. Comment  
 ce froid amour d'un scélerat pourrait-il produire quelque

Je laisse l'âge à part, peut espérer son choix,  
 Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée,  
 Et que d'un choix abjet son bras l'a dégagée.

## A R I S T I E.

Après t'être immolé chez toi ton général,  
 Toi, que faisait trembler l'ombre d'un tel rival,  
 Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,  
 Vanter insolemment tes détestables flammes,  
 T'emparer d'une reine en son propre palais,  
 Et demander sa main pour prix de tes forfaits.  
 Crains les dieux, scélérat, crains les dieux, ou  
 Pompée,  
 Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son  
 épée;  
 Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,  
 Apprens qu'il m'aime encor, & commence à trembler.  
 Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses;  
 Atens, atens de lui tes dignes récompenses.

intérêt? Que le forcené *Ladislas* emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur & de pitié. *Oreste* fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant *Hermione* qui l'a forcé d'affaffiner *Pyrrhus*. Point de grands crimes sans de grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même. C'est là la vraie tragédie.



## P E R P E N N A.

S'il en croit votre ardeur , je suis sûr du *trépas* ;  
 Mais peut-être , madame , il ne l'en croira pas ;  
 Et quand il me verra commander une armée ,  
 Contre lui tant de fois à vaincre acoutumée ,  
 Il se rendra facile à conclure une paix  
 Qui faisait dès tantôt ses plus ardens souhaits.  
 J'ai même entre mes mains un assez bon ôtage ,  
 Pour faire mes traités avec quelque avantage.  
 Cependant vous pourriez , pour votre *heur & le*  
 mien ,

Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.  
 Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.  
 Après ce que j'ai fait , laissez faire la reine ;  
 Et sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous ,  
 Songez à regagner le cœur de votre époux.

## V I R I A T E.

Oui , madame , en effet , c'est à moi de répondre ,  
 Et mon silence ingrat a droit de me confondre.  
 Ce généreux exploit , ces nobles sentimens  
 Méritent de ma part de hauts remercimens ,  
 Les diférer encor , c'est lui faire injustice.  
 Il m'a rendu sans doute un signalé service ;  
 Mais il n'en fait encor la grandeur qu'à demi.  
 Le grand Sertorius fut son parfait ami ;

Apprenez-le , seigneur , car je me persuade  
 Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;  
 Et pour le peu de tems qu'il pourra vous durer ,  
 Il me coûtera peu de vous le déférer.  
 Sachez donc que pour vous il osa me déplaire ,  
 Ce héros , qu'il osa mériter ma colère ,  
 Que malgré son amour , que malgré son courroux ,  
 Il a fait ses efforts pour me donner à vous ;  
 Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole ,  
 Tout mon dessein n'était qu'une atteinte frivole ,  
 Qu'il s'obstinait pour vous au refus de ma main.

## A R I S T I E.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein ,  
 Et ton bras . . .

## V I R I A T E.

Permettez , madame , que j'estime  
 La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.  
 Chez lui-même , à sa table , au milieu d'un festin,  
 D'un si parfait ami devenir l'affassin ,  
 Et de son général se faire un sacrifice ,  
 Lorsque son amitié lui rend un tel service ;  
 Renoncer à la gloire , accepter pour jamais  
 L'infamie , & l'horreur qui suit les grands forfaits ;  
 Jusqu'en mon cabinet porter sa violence ,  
 Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense ;

Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi  
 A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi.  
 Tout cela montre une ame au dernier point  
 charmée :

Il ferait moins coupable à m'avoir moins aimée ;  
 Et comme je n'ai point les sentimens ingrats ,  
 Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.  
 Ce ferait en son lit mettre son ennemie ,  
 Pour être à tous momens maîtresse de sa vie ;  
 Et je me résoudrais à cet excès d'honneur ,  
 g) Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

Seigneur , voilà l'effet de ma reconnaissance.  
 Du reste , ma personne est en votre puissance ;  
 Vous êtes maître ici , commandez , disposez ,  
 Et recevez enfin ma main , si vous l'osez.

## P E R P E N N A.

Moi , si je l'oserais ? Vos conseils magnanimes

*g) Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.  
 Et recevez enfin ma main si vous l'osez. ]*

*Rodelinde dit dans Pertharite ,*

*Pour mieux choisir la place à te percer le cœur.*

*A ces conditions prends ma main si tu l'oses.*

Mais ces vers ne font aucune impression ni dans *Pertharite* , ni dans *Sertorius* , parce que les personages qui les

Pouvaient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes ,

J'en connais mieux que vous toute l'énormité ,  
Et pour la bien connaître ils m'ont assez coûté.

On ne s'atache point , fans un remords bien rude ,  
A tant de perfidie , & tant d'ingratitude :

Pour vous je l'ai domté , pour vous je l'ai détruit ,  
J'en ai l'ignominie , & j'en aurai le fruit.

Menacez mes forfaits , & proscrivez ma tête ,  
De ces mêmes forfaits vous ferez la conquête ;

Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer ,  
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.

J'accepte votre haine , & l'ai bien méritée ;  
J'en ai prévu la suite , & j'en fais la portée.

Mon triomphe . . .

prononcent n'ont pas d'assez fortes passions. On est quelquefois étonné que le même vers , le même hémistiche fasse un très grand effet dans un endroit , & soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause : aussi on appelle *vers de situation* ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de sublime le deviennent par les circonstances où ils sont placés.

## S C E N E V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE,  
ARCAS, THAMIRE.

A U F I D E.

**S**Eigneur, Pompée est arrivé :  
Nos soldats mutinés , le peuple soulevé.  
La porte s'est ouverte à son nom , à son ombre :  
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre ;  
Antoine & Manlius déchirés par morceaux ,  
Tout morts & tout sanglans , ont encor des bour-  
reaux.

On cherche avec chaleur le reste des complices ,  
Que lui-même il destine à de pareils supplices.  
Je défendais mon poste , il l'a soudain forcé ,  
Et de sa propre main vous me voyez percé ;

*h) Pour quelle heure , seigneur , faut-il se préparer ?* ]  
*Aristie* répète ici les mêmes choses que lui a dites *Perpenna*  
dans la scène précédente. On a déjà observé que l'iro-  
nie doit rarement être employée dans le tragique ; mais  
dans un moment qui doit inspirer le trouble & la ter-  
reur , elle est un défaut capital.

Maître absolu de tout , il change ici la garde.  
 Pensez à vous , je meurs , la suite vous regarde.

A R I S T I E.

*h)* Pour quelle heure , seigneur , faut-il se préparer  
 A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?  
 Avez-vous en vos mains un assez bon ôtage ,  
 Pour faire vos traités avec grand avantage ?

P E R P E N N A.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de fouci ,  
 Madame , & j'ai de quoi le satisfaire ici.

S C E N E V I.

P O M P É E , P E R P E N N A , V I R I A T E ,  
 A R I S T I E , C E L S U S , A R C A S ,  
 T H A M I R E.

P E R P E N N A.

**S**Eigneur , vous aurez sù ce que je viens de faire,  
 Je vous ai de la paix immolé l'adversaire ,

*Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile , & peu digne de la femme de Pompée. On a tué Sertorius qu'elle n'aimait point ; elle se trouve dans les mains de Perpenna ; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne.*

L'amant de votre femme , & ce rival fameux  
 Qui s'oposait partout au succès de vos vœux.  
 Je vous rends Aristie , & finis cette crainte  
 Dont votre ame tantôt se montrait trop atteinte ;  
 Et je vous afranchis de ce jaloux ennui  
 Qui ne pouvait la voir entre les bras d'autrui.  
 Je fais plus , je vous livre une fière ennemie ,  
 Avec tout son orgueil , & sa Lusitanie ;  
 Je vous en ai fait maître , & de tous ces Romains  
 Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.

Comme en un grand dessein , & qui veut prom-  
 titude ,

On ne s'explique pas avec la multitude ,  
 Je n'ai point crû , seigneur , devoir apprendre à tous  
 Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;  
 Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.  
 Ces lettres de ma foi vous feront de bons gages ;  
 Et vous reconnaîtrez par leurs perfides traits  
 Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets ,  
 Qui tous pour Aristie enflamés de vengeance ,  
 Avec Sertorius étaient d'intelligence.  
 Lisez.

[ *Il lui donne les lettres qu' Aristie avait aportées de  
 Rome à Sertorius.* ]



A R I S T I E.

Quoi, scélérat ? quoi, lâche ? oses-tu bien...

P E R P E N N A.

Madame , il est ici votre maître , & le mien ;  
 Il faut en sa présence un peu de modestie ;  
 Et si je vous oblige à quelque repartie ,  
 La faire sans aigreur , sans outrages mêlés ,  
 Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là , seigneur , deux illustres rivales ,  
 Que cette perte anime à des haines égales.  
 Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;  
 Mais puisque je vous vois , je suis assez vengé.  
 Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire ,  
 Et ne puis... Mais , ô dieu ! seigneur , qu'allez-vous  
 faire ?

P O M P É E ,

*après avoir brûlé les lettres sans les lire ,*  
 Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.  
 Si vous m'aviez connu , vous l'auriez sù prévoir.

Rome en deux factions trop longtems partagée ;  
 N'y fera point pour moi de nouveau replongée ;  
 Et quand Sylla lui rend sa gloire & son bonheur ,  
 Je n'y remetrai point le carnage & l'horreur.  
 Oyez , Celsus...

[ *Il lui parle bas.* ]

Surtout empêchez qu'il ne nomme  
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

[ à *Perpenna.* ]

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts  
Qui demandent ici des entretiens secrets.

P E R P E N N A.

Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service...

i) Le froid qui régné dans ce dénouement vient principalement du rôle bas & méprisable que jouie *Perpenna*. Il est assez lâche pour venir acuser la femme de *Pompée*, d'avoir voulu faire des ennemis à son mari dans le tems de son divorce, & assez imbécille pour croire que *Pompée* lui en saura gré dans le tems qu'il reprend sa femme.

Un défaut non moins grand, c'est que cette acufation contre *Aristie* est un faible épisode auquel on ne s'attend point.

C'est une belle chose dans l'histoire que *Pompée* brule les lettres sans les lire, mais ce n'est point du tout une chose tragique. Ce qui arrive dans un cinquième acte sans avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impression violente.

Ces lettres sont une chose absolument étrangère à la pièce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théâtre, que le suplice d'un criminel, & surtout d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point

P O M P É E.

J'en connais l'importance, &amp; lui rendrai justice.

Allez.

P E R P E N N A.

Mais cependant leur haine...

P O M P É E.

C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéissez. i)

d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, & il n'y en aura point. *Aristote* avait bien raison, & connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtement d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre.

Encor une fois, le cœur veut être ému; & quand on ne le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie.

*Viriate* parle noblement à *Pompée*; mais des compliments finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités sont dures, je l'avoue; mais à qui dures? à un homme qui n'est plus. Quel bien lui ferai-je en le flatant? quel mal en disant vrai? Ai-je entrepris un vain panégyrique, ou un ouvrage utile? Ce n'est pas pour lui que je réfléchis, & que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience; c'est pour les auteurs & pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts, est incapable de connaître les beautés; & je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque tou-

## S C E N E VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE,  
THAMIRE, ARCAS.

P O M P É E.

**N**E vous ofensez pas d'ouïr parler en maître,  
Grande reine, ce n'est que pour punir un traître.

Criminel envers vous d'avoir trop écouté  
L'insolence où montait sa noire lâcheté,  
J'ai crû devoir sur lui prendre ce haut empire,  
Pour me justifier avant que vous rien dire :  
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,  
Et je n'ai jamais fû dérober mes succès.

Quelque apui que son crime aujourd'hui vous  
enlève,  
Je vous ofre la paix, & ne roms point la tréve ;

Et

tes ces pièces, que la vérité est préférable à *Corneille* ;  
& qu'il ne faut pas tromper les vivans par respect pour  
les morts. Je ne suis pas même retenu par la crainte  
de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à ra-  
baïffer un grand homme dans la vaine idée de m'égalier  
à lui en l'aviliffant : je me crois trop au-dessous de lui ,  
jusques dans ses plus médiocres ouvrages. Je dirai seu-  
lement

Et ceux de nos Romains qui font auprès de vous ,  
Peuvent y demeurer , sans craindre mon couroux.

Si de quelque péril je vous ai garantie ,  
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie ,  
A qui devant vos yeux , enfin maître de moi ,  
Je raporte avec joie & ma main & ma foi.  
Je ne dis rien du cœur , il tint toujours pour elle.

## A R I S T I E.

Le mien savait vous rendre une ardeur mutuelle ;  
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé ,  
Il oublia , seigneur , qu'on me l'avait volé.

## V I R I A T E.

Moi j'accepte la paix que vous m'avez oferte :  
C'est tout ce que je puis , seigneur , après ma perte ;  
Elle est irréparable ; & comme je ne voi  
Ni chefs dignes de vous , ni rois dignes de moi ,  
Je renonce à la guerre , ainsi qu'à l'hyménée ;  
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.

lement ici que je parlerais avec plus de hardiesse & de  
force , si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art  
de *Corneille*.

J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait  
profession toute ma vie , & je sens si vivement ce que le  
père du théâtre a de sublime , qu'il m'est permis plus  
qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable.

D'une juste amitié je fais garder les loix,  
 Et ne fais point régner comme régnet nos rois.  
 S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,  
 Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :  
 Mais si je puis régner sans honte , & sans époux ,  
 Je ne veux d'héritiers que votre Rome , ou vous :  
 Vous choisirez , seigneur , ou si votre alliance  
 Ne peut voir mes états sous ma seule puissance ,  
 Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains ,  
 Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

P O M P É E.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse,  
 Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse ;  
 Et l'on verra chez eux mon pouvoir abatu,  
 Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

S C E N E D E R N I E R E.

P O M P É E , A R I S T I E , V I R I A T E ,  
 C E L S U S , A R C A S , T H A M I R E.

P O M P É E.

**E**N est-ce fait, Celsus ?

C E L S U S.

Oui, seigneur, le perfide

A vû plus de cent bras punir son parricide ;  
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité ,  
Sans rien dire . . .

P O M P É E .

Il fustit, Rome est en sûreté ;  
Et ceux qu'à me haïr j'avais trop sù contraindre ,  
N'y craignant rien de moi , n'y donnent rien à  
craindre.

[ à Viriate. ]

Vous , madame , agréez pour notre grand héros ,  
Que ses manes vengés goûtent un plein repos.  
Allons donner notre ordre à des pompes funèbres ,  
A l'égal de son nom illustres , & célèbres ;  
Et dresser un tombeau témoin de son malheur ,  
Qui le soit de sa gloire , & de notre douleur.

*Fin du cinquième & dernier acte ,*

*& du tome septième.*





---

# T A B L E

## D E S P I É C E S

contenues dans ce septième volume.

<i>ÉPITAPHE sur la mort de Dlle. Elisabeth Ranquet, femme de Mr. du Chevreul, écuyer, seigneur d'Esturnville, imprimée avec la tragédie d'ŒDIPE.</i>	page 3
<i>Vers présentés à Mgr. le procureur-général Fouquet, surintendant des finances, imprimés à la tête de l'ŒDIPE.</i>	5
<i>Avis de l'auteur au lecteur, sur la tragédie d'ŒDIPE.</i>	11
<i>Acteurs d'ŒDIPE.</i>	17
<i>ŒDIPE, tragédie.</i>	18
<i>Examen d'ŒDIPE.</i>	143
<i>Préface de l'éditeur sur la tragédie de la TOISON D'OR.</i>	149
<i>Argument de cette tragédie.</i>	161
<i>Acteurs de la TOISON D'OR.</i>	166
<i>LA TOISON D'OR, tragédie.</i>	168
<i>Examen de cette tragédie.</i>	295
<i>Préface de l'éditeur sur la tragédie de SERTORIUS.</i>	303
<i>Avis de l'auteur au lecteur sur cette tragédie.</i>	311
<i>Acteurs de SERTORIUS.</i>	318
<i>SERTORIUS, tragédie.</i>	319

74754623





